00102168

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016

GONZALVE DE CORDOUE,

OU

GRENADE RECONQUISE.

10,2163

PAR M. DE FLORIAN,

De l'académie françoise, de celles de Madrid, Florence, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

1791.

God
Fr 840.8
Flo/oeu
102153
00102168

GONZALVE
DE CORDOUE.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIEME.

ZULÉMA raconte les changements arrivés à Grenade sous le regne de Boabdil. Corruption de la cour et du roi. Amours d'Abenhamet et de Zoraïde. Captivité d'Ibrahim. Abenhamet va le délivrer. Boabdil devient son rival. Il s'oppose à l'hymen des deux amants. Il envoie Abenhamet contre les Espagnols. Abenhamet est vaincu par Gonzalve. Ce héros pénetre jusque dans Grenade. Les loix condamnent Abenhamet à la mort. Zoraïde, pour le sauver, épouse le roi Boabdil. Almanzor conduit Abenhamet loin de Grenade. Abenhamet le trompe et revient. Il trouve Zoraïde dans le Généralif. Entretien des deux amants. Quatre Zégris les découvrent : ils avertissent le roi. Fureur de Boabdil. Mort d'Abenhamet. Meurtre des Abencerrages. Un enfant sauve la tribu. Combat dans le palais. Les Abencerrages quittent Grenade.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE TROISIEME.

Le plus grand, le plus heureux des rois, celui que la victoire et la fortune ont comblé de leurs faveurs, celui qui rassemble autour de son trône tout l'éclat, toutes les jouissances de la gloire, manque du bonheur le plus pur, le plus cher pour une ame tendre, de la certitude d'être aimé. Les hommages qu'on lui prodigûe, les louanges dont on l'accable, la fidélité même qu'on lui témoigne, esperent une récompense : ce n'est pas à lui, c'est à son rang, que l'intérêt adresse des vœux. Cette seule idée vient

flétrir son ame; une juste défiance se mêle aux sentiments doux de son cœur; malheureux de pouvoir tout payer, il doit penser qu'on ne lui donne rien.

Mais Mulei descendu du trône, Mulei remis dans le rang des hommes, rentra dans le droit le plus beau, le plus précieux de l'humanité, celui de trouver des amis. Sa nombreuse cour disparut, les Abencerrages lui resterent. Cette vertueuse tribu le regarda toujours comme son roi, lui rendit d'autant plus de respects que mon pere avoit moins de puissance. Almanzor, son épouse et moi, nous nous disputions les soins pieux qui pouvoient consoler sa vieillesse. Satisfaits de consacrer nos jours à des devoirs si chers à nos ames, nous n'osions nous plaindre d'un crime qui nous avoit donné le bonheur, qui nous avoit réunis dans le sein du meilleur des peres. Si nous regrettions sa couronne, c'étoit pour son peuple et pour lui; s'il soupiroit de l'avoir

perdue, c'étoit pour ses sujets et pour ses enfants.

Pendant ce temps, le nouveau roi changeoit la face de Grenade. Les anciens visirs furent révoqués; de jeunes courtisans les remplacerent. Les chefs de l'armée, blanchis sous le fer, se virent payer par l'exil de leurs travaux et de leurs blessures : des enfants seulement connus par leurs vices ou par leur faveur vinrent commander à de vieux soldats, jadis compagnons de leurs peres. Cette discipline antique, mere de la valeur et des victoires, fut oubliée en un moment : l'armée devint un ramas de mercenaires sans frein, hardis contre leurs capitaines, lâches contre les ennemis. Nos frontieres, presque inconnues à des gouverneurs qui vivoient à la cour, furent surprises, envahies par les vigilants Espagnols; et, pour comble de calamités, ce fut à cette époque fatale que le ciel suscita contre nous ce terrible ennemi des Maures, ce

redoutable Castillan dont le nom sans doute a dû pénétrer jusque dans vos lointains climats, le fier Gonzalve de Cordoue.

Ses exploits, ses succès rapides, ne purent réveiller Boabdil de sa honteuse léthargie. Conduit, égaré chaque jour davantage par les criminels Zégris, le monarque n'étoit occupé que de ces plaisirs bruyants dont les flatteurs entourent leur maître, de peur qu'il n'entende les cris de son peuple. Aux superbes jeux, aux fêtes publiques, établis par Mulei-Hassem, avoient succédé, sous le jeune roi, des assemblées mystérieuses, des danses efféminées, de longs festins, d'où la pudeur, la tempérance, étoient bannies : l'amour tendre, respectueux, étoit devenu l'objet d'une raillerie insolente; et la galanterie grenadine, si célebre chez toutes les nations, étoit remplacée par la licence.

Au milieu de tant de vices qui nous

présageoient nos malheurs, une passion que dès long-temps la résistance sembloit avoir éteinte se ralluma tout-à-coup dans l'ame féroce de Boabdil. L'objet de ce funeste amour étoit la belle Zoraïde, fille du vieillard Ibrahim.

Zoraïde étoit Africaine. Dès les premiers jours de sa vie elle avoit connu l'infortune : elle perdit sa mere au berceau; son pere, premier visir du monarque de Trémécen, vit détrôner son malheureux maître, fut lui-même proscrit, dépouillé de ses biens; et, s'échappant avec sa fille, vint implorer à Grenade la pitié de Mulei-Hassem. Mon pere le reçut à sa cour, lui donna le gouvernement de l'importante ville de Jaën, et voulut que Zoraïde fût élevée dans son palais.

Elle sortoit à peine de l'enfance. Bientôt ses attraits naissants enflammerent nos jeunes guerriers. Abenhamet, cet aimable chef des Abencerrages, qui remporta le prix des courses le jour du crime

des Zégris, Abenhamet, enfant comme Zoraïde, ne l'eut pas plutôt connue, qu'il la choisit, l'adopta pour sa sœur : il n'étoit heureux qu'auprès d'elle, il lui répétoit mille fois le serment de l'aimer toujours. La jeune et naïve Africaine lui faisoit les mêmes promesses, lui déclaroit ingénument qu'elle ne vouloit aimer que lui seul : doux privilege de cet heureux âge, à qui les hommes pardonnent encore la franchise et la candeur !

Lorsque Zoraïde approcha de trois lustres, elle devint plus réservée; Abenhamet fut plus timide. Il n'osoit plus, comme autrefois, venir à toute heure à son appartement; il perdit jusqu'à la hardiesse de lui parler même d'amitié: mais, plus que jamais épris de ses charmes, éprouvant la force de ce premier amour, si vif et si pur dans les belles ames, il s'occupoit sans cesse de la suivre, de l'attendre, de la chercher. Dans le palais, à la mosquée, au jardin du Géné-

ralif, il étoit toujours sur ses pas; il ne pouvoit se passer de sa vue, il n'existoit plus dès qu'il la perdoit; et, lorsqu'ils se trouvoient ensemble, leurs yeux se baissoient vers la terre, une rougeur modeste couvroit leur front, leurs langues balbutioient des paroles sans suite, sans ordre; leur esprit, ailleurs si présent, les abandonnoit tous les deux.

Ce fut alors que Gonzalve, entrant sur nos terres avec une armée, parut tout-à-coup devant Jaën, où commandoit le vieux Ibrahim. Jaën fut emporté d'assaut après une longue défense; le pere de Zoraïde resta prisonnier.

Sa fille, baignée de pleurs, vint embrasser les genoux du roi : Rendez-moi mon pere, dit-elle, et reprenez tous les bienfaits dont vous comblez ma jeunesse : une chaumiere me suffit avec l'auteur de mes jours; ou, si Gonsalve est inflexible, obtenez du moins que je puisse aller partager les fers de mon pere et consacrer

à le servir une vie que je lui dois.

Muleï, touché de sa douleur, lui promit d'écrire à Gonzalve, lui jura que le premier article de la paix seroit la liberté d'Ibrahim; il consola sa fille désolée; il redoubla de bontés, de soins, pour rendre son sort plus heureux.

Mais Abenhamet, témoin de ses larmes, Abenhamet, qui les sentoit tomber sur son cœur, résolut de les tarir. Craignant qu'une paix incertaine ne retînt long-temps Ibrahim captif, ne pouvant disposer encore des biens immenses qu'il devoit posséder, il part, il va trouver Gonzalve; et l'abordant avec la confiance de la jeunesse et de l'amour :

Magnanime guerrier, dit-il, je suis le chef des Abencerrages. Mon âge ne m'a pas permis de m'éprouver contre toi; cet heureux temps viendra, je l'espere. Tu connois ma noble famille; tu juges que leurs trésors te seront prodigués pour ma rançon. Le brave Ibrahim est sans for-

tune ; échange ce vieillard avec moi ; rends ce malheureux pere à sa fille, qui n'a que des larmes à t'offrir, et reçois à sa place pour ton prisonnier le plus riche des Grenadins.

Il se tait. Gonzalve est ému : Abencerrage, répond-il, tu ne seras point mon captif ; je veux ton estime, non tes richesses : retourne à Grenade avec Ibrahim. C'est à ta vertu seule que je l'accorde ; et si ce léger bienfait excite ta reconnoissance, évite-moi dans les combats.

Oh ! quelle fut la joie de Zoraïde lorsqu'Abenhamet de retour lui présenta son pere adoré ! Doutant encore de son bonheur, elle se jette au cou du vieillard, elle le presse avec des sanglots. Ibrahim se hâte de lui raconter tout ce qu'il doit à l'Abencerrage ; et, joignant les mains des jeunes amants, il jure par le nom d'Allah que dans peu de jours ils seront unis.

On ne parla dans Grenade que de l'action d'Abenhamet ; on exalta son courage; on fit des vœux pour son amour. La magnanimité de Gonzalve fut admirée : et je dois l'avouer, seigneur; quoique ce superbe Espagnol soit le fléau de ma patrie, quoique le sang de mes freres ait cent fois rougi son bras invincible, sa noble franchise à la guerre, sa douce clémence après le combat, le font révérer de notre nation. Tout guerrier connoît son courage, tout captif son humânité. Les Abencerrages sur-tout, voulant honorer ses vertus, délivrerent douze chrétiens prisonniers, choisirent douze coursiers d'Afrique et les envoyerent au héros castillan comme un foible hommage de leur reconnoissance.

Mulei-Hassem avoit approuvé l'hymen d'Abenhamet et de son amante; il décida qu'il s'accompliroit après celui d'Almanzor. Mais le fougueux Boabdil devint épris de Zoraïde; croyant l'éblouir

par son rang, il osa prétendre à sa main. Sans s'écarter des égards dus à l'héritier du trône, la fille d'Ibrahim rejeta ses vœux. Elle se croyoit oubliée d'un cœur si peu fait pour aimer, lorsque mon pere perdit sa couronne; et le premier usage que fit Boabdil de son pouvoir usurpé fut de défendre au vieux Ibrahim de choisir Abenhamet pour gendre.

Ibrahim au désespoir espéra fléchir le monarque. Il va se jeter à ses pieds, suivi du tendre Abenhamet; il lui demande, pour unique prix de sa fidélité, de ses longs services, qu'il lui permette la reconnoissance, qu'il ne le force pas, à quatre-vingts ans, de manquer à l'honneur pour la premiere fois. Boabdil ne l'écoute point. Abenhamet, qui, dans le silence, attendoit l'arrêt de sa vie, fait relever Ibrahim avec un mouvement de fureur; et fixant sur le roi des yeux brûlants :

Zoraïde est à moi, dit-il, par la vo-

lonté de son pere, par la sienne, par tous les droits de l'amour et de l'amitié : voilà mes titres. Quels sont tes motifs pour m'ôter le bien que j'ai mérité?

Je ne rends point compte de mes desseins, répond le monarque d'un ton farouche ; et mes sujets ne méritent jamais que ce que ma bonté leur donne.

Boabdil, s'écrie Abenhamet, tes sujets ont appris des Zégris à détrôner un monarque juste; tremble qu'ils n'apprennent des Abencerrages comment on punit les tyrans.

Le roi saisit son cimeterre.... Ibrahim se jette à genoux : C'est moi, c'est moi qu'il faut frapper; c'est moi qui lui donnai ma fille. Tant que je jouirai du jour, Zoraïde appartient à mon libérateur. Tranche ma vie, Boabdil, afin de dégager ma foi.

Alors le vieillard découvre son sein tout couvert de cicatrices, et le présente au fer du monarque. Ceux qui l'environ-

nent, les Zégris eux-mêmes, témoignent de la compassion. Abenhamet, la main sur son poignard, est prêt à défendre son pere; et le roi, sombre, les yeux baissés, médite ce qu'il doit résoudre. Il redoute les Abencerrages; il craint qu'un acte de barbarie ne renverse un trône mal affermi : mais, instruit dès long-temps à la perfidie, il retarde son crime pour mieux l'assurer.

Enfin, composant son visage, feignant de dômter un juste couroux : Ibrahim, dit-il, tes vertus ont rappelé ma clémence. Je fais grace, pour l'amour d'elles, à l'imprudent Abenhamet. Quant à ta fille, elle est d'un prix qu'une seule action de courage ne peut avoir mérité. Je vais fournir moi-même à son amant l'occasion de s'en montrer digne. Jaën, conquis par Gonzalve, étoit la clef de mes états; qu'Abenhamet reprenne Jaën, Zoraïde est sa récompense.

L'Abencerrage pousse un cri de joie

et tombe aux pieds de Boabdil : Tu me rends invincible, ô roi de Grenade ; tout mon sang répandu pour toi peut seul expier les paroles échappées à ma jeunesse.

Le monarque le releve avec une bonté feinte, proclame Abenhamet son général, et décide que dans trois jours l'armée partira pour Jaën.

Pendant ces trois siecles d'attente, le brave et tendre Abenhamet prépare ses coursiers, ses armes. Ibrahim veut l'accompagner ; le vieux Ibrahim se fait un honneur de servir sous son jeune ami. Mon frere doit suivre leurs pas. Les Abencerrages s'apprêtent. Le jeune amant, transporté de joie, court aux genoux de Zoraïde lui demander d'orner sa lance d'un ruban, d'un voile qu'elle ait porté. Zoraïde cherche à lui cacher la profonde tristesse qui l'accable : elle lui donne une écharpe blanche où sa main broda leurs noms enlacés, où le mot charmant de

TOUJOURS se lit sous leurs chiffres unis. Zoraïde le revêt en pleurant de cette magnifique écharpe. Elle n'ose exiger de lui qu'il ménagera ses jours; mais elle prie son amant de veiller sur ceux de son pere, et demande en secret à son pere de retenir le courage de son amant.

Le moment du départ est arrivé : l'armée est en bataille sur la place. Les Abencerrages sont à l'aile droite; la gauche est fermée par les Zégris. Abenhamet paroît bientôt, couvert sous sa tunique bleue d'une cuirasse forgée dans Fez, ornée de l'écharpe de Zoraïde; son turban, doublé d'acier, porte l'aigrette de sa famille; à son côté pend un cimeterre enrichi de diamants; et sa main droite tient une lance maure, armée à ses deux bouts d'un fer aigu. Il s'avance sur un coursier blanc, dont la criniere tombe jusqu'à terre. Il promene sur son armée des yeux remplis de courage et d'amour, confie la droite au brave Al-

manzor, la gauche au prudent Ibrahim, et va donner le signal.

Le roi paroît alors dans la place avec l'étendard de l'empire. Cette enseigne si révérée, où l'on voyoit sur un champ d'or une grenade de rubis, ne sortoit de la mosquée que dans les grandes occasions. Boabdil la remet lui-même entre les mains d'Abenhamet.

Abencerrage, lui dit-il, sois digne de ma confiance, et songe aux devoirs que t'impose la présence du drapeau sacré.

Abenhamet, enivré d'ardeur, saisit cette enseigne d'une main avide, jure au monarque de mourir plutôt que de l'abandonner. Il appelle le brave Octaïr, le plus vaillant de ses freres; il lui donne le saint étendard. Octaïr, fier de cet honneur, se range auprès de son général, qu'il ne doit plus quitter d'un seul pas; et les trompettes sonnent la marche.

Hélas ! l'aveugle Abenhamet couroit sans le savoir à sa perte. Les Zégris

l'avoient préparée avec le perfide roi. L'étendard de Grenade assuroit leurs complots. Nos loix condamnent à la mort tout général qui revient sans ce gage de notre gloire (1) : c'étoit dans ce cruel espoir que Boabdil le confioit à son rival.

Abenhamet n'est occupé que de l'espoir d'obtenir Zoraïde. Il marche d'un air triomphant à la tête de ses guerriers ; il ne peut contenir ses transports ; et, suivant l'usage de notre nation lorsqu'elle va chercher les combats, il chante ces paroles guerrieres au bruit des cymbales et des triangles :

La trompette appelle aux alarmes,
Ses sons excitent la valeur ;
Jeunes amants, c'est de nos armes
Que dépendra notre bonheur.

---

(1) Cette loi existoit chez les premiers Arabes. On peut voir les efforts incroyables que fit Jaffar, à la bataille de *Mouta*, pour sauver l'étendard de l'islamisme. (SAVARY, *Vie de Mahomet*, page 151.)

Le jour qui suit une victoire
Est encore un plus heureux jour :
L'amour récompense la gloire,
Et la gloire embellit l'amour.

Souvent l'amant le plus fidele
Déplaît aux yeux qui l'ont charmé;
Pour un vainqueur point de cruelle,
Celui qu'on admire est aimé.
Aux belles un héros fait croire
Qu'il doit les soumettre à leur tour;
Et la beauté cede à la gloire
Ce qu'elle dispute à l'amour.

Amour, honneur, dieux de nos ames,
Décidez seuls de notre sort;
A des cœurs brûlés de vos flammes
Donnez le triomphe ou la mort.
Périssons dignes de mémoire;
Ou qu'on dise, à notre retour :
L'amour a tout fait pour la gloire,
La gloire obtient tout de l'amour.

Mais les Zégris, par un avis secret, avoient averti Gonzalve. Ce héros étoit dans Jaën avec Lara, son fidele ami; Lara, le plus fameux des Castillans après Gonzalve, et presque aussi fatal à ma

patrie que cet indomptable guerrier.

Quoique leurs troupes fussent peu nombreuses, les deux Espagnols n'attendent pas les Maures; ils viennent au devant d'eux. Par une marche savante, ils attaquent tout-à-coup notre armée avant qu'elle soit sur leur territoire. Nos soldats surpris prennent l'épouvante. Abenhamet, malgré ses efforts, ne peut ranimer leur valeur. Il court, cherche, appelle Gonzalve, le joint, l'arrête quelques instants; il blesse même le héros; mais Gonzalve, d'un coup plus sûr, le renverse sur la poussiere. De là, joignant Octaïr, il fait voler d'un seul revers la main qui porte l'étendard. Octaïr le reprend de l'autre; elle est coupée par Gonzalve. Alors le fidele Octaïr, avec le reste de ses bras, saisit encore l'enseigne sacrée, et la serre contre sa poitrine. C'est ainsi qu'il reçoit la mort; et le terrible Castillan s'empare du fameux drapeau.

Almanzor vole pour le reprendre, à la tête des Abencerrages; mais Lara, vainqueur des Zégris, revient les envelopper. Le combat n'est plus qu'un carnage. Ibrahim, baigné dans son sang, meurt en appelant Zoraïde. Almanzor blessé se soutient à peine. Les Abencerrages, trahis, abandonnés de toute l'armée, tombent, expirent sous le fer, sans qu'aucun d'eux demande à se rendre, sans qu'ils veuillent s'éloigner d'un pas du corps d'Abenhamet mourant.

Gonzalve, qui les admire, cesse le premier de frapper. Il commande à ses Espagnols de leur ouvrir un passage; il facilite la retraite à des ennemis qu'il estime, qu'il veut vaincre, et non masacrer. Almanzor enleve Abenhamet sanglant, le fait porter au milieu de ses freres, et se retire, mais sans fuir, sans désordre, comme sans crainte, et retournant vers le vainqueurs ce front tant de fois triomphant.

Déja les Zégris, arrivés le premiers, avoient répandu dans Grenade la nouvelle de la défaite. Les meres, les épouses, tremblantes, attendoient, aux portes de la ville, le retour des Abencerrages. Zoraïde sur-tout, Zoraïde redemandoit son pere et son amant à tous ceux qui revenoient du combat. Elle apperçoit la vaillante famille réduite à un escadron peu nombreux, teinte de sang, couverte de blessures, portant Abenhamet expirant. A cette vue, elle jette un cri, vole, s'élance vers Almanzor : Mon pere ! mon pere ! dit-elle, ai-je tout perdu dans ce jour affreux? Almanzor répond par des larmes. Zoraïde cherche Ibrahim avec des yeux égarés; elle les fixe sur le visage pâle de son amant, elle regarde le muet Almanzor, n'entend que trop son silence, et tombe sans sentiment parmi les pieds des chevaux.

On la secourt, on l'emporte. Almanzor marche à l'Alhambra pour avertir

le coupable roi des dangers qui menacent Grenade. Les Abencerrages, au milieu des pleurs, vont déposer dans sa maison le malheureux Abenhamet.

Ses blessures sont visitées; elles sont terribles et nombreuses. On espere pourtant l'arracher à la mort. On arrête le peu de sang qui reste encore dans ses veines; on panse ses larges plaies avec le baume précieux que l'Arabie nous fournit. Abenhamet reprend ses sens. Mais à peine il se reconnoît, que repoussant ceux qui l'environnent : Je suis vaincu! s'écrie-t-il; je suis vaincu! je l'ai perdue! je l'ai perdue pour jamais!....

En disant ces mots, il déchire les voiles dont on vient de bander ses blessures; il fait couler de nouveau son sang, et retombe dans l'état affreux d'où les secours l'avoient tiré.

Zoraïde, dans le palais, nous donne les mêmes alarmes. Accablée d'une douleur morne, qui lui ôte la faculté de

pleurer, elle nous contemple avec des yeux farouches, prononce sans cesse les noms d'Ibrahim et d'Abenhamet, regarde ensuite la terre en répétant ces noms si chers; et tout-à-coup d'horribles cris, des mouvements convulsifs, succedent à ce calme apparent. Une fievre ardente s'empare d'elle; le plus effrayant délire la transporte au milieu des combats; elle y venge la mort de son pere, elle y défend son époux. Les soins, les remedes, sont inutiles; on désespere de ses jours.

Tandis que chaque famille est ainsi plongée dans la douleur, Gonzalve victorieux paroît sous les murs de Grenade. Mon frere, qui l'avoit prévu, mon frere, notre seul espoir, appelle nos guerriers aux armes. Boabdil lui-même, avec les Zégris, sort contre les Espagnols. Almanzor, suivi des Abencerrages, repousse Lara loin de nos remparts. Mais le roi, pressé par Gonzalve, prend la fuite

devant ce guerrier; il regagne précipitamment la ville. L'intrépide Castillan le poursuit au sein de nos murs : abandonné de tous les siens, il vole, pénetre jusqu'à l'Alhambra. Je l'ai vu, seigneur, je l'ai vu; cette image m'est encore présente, et me fait frissonner d'effroi. Ah ! puissiez-vous, malgré votre valeur, ne vous mesurer jamais avec ce héros si terrible ! Seul, au milieu de notre capitale, bravant un peuple d'ennemis, renversant tout sur son passage, il parvint non loin de moi. Là, sans doute s'appercevant qu'aucun des siens ne l'accompagnoit, il s'arrête, demeure immobile, reprend ensuite lentement le chemin qu'il a semé de victimes; et, sans songer à se défendre contre la foule qui l'attaquoit, il semble examiner les lieux qui doivent être sa conquête.

Après cette vive alarme, nous retournons aux tendres soins si nécessaires aux malheureux amants. Abenhamet et Zo-

raïde desirent en vain le trépas; leur force, leur jeunesse, repoussent la mort. L'espérance de se revoir, le besoin de pleurer ensemble, les attachent encore à la vie, et leur font enfin surmonter leurs maux.

Boabdil attendoit ce moment; il se rend seul chez Zoraïde. L'infortunée ignoroit son crime; elle le reçut sans horreur. Le perfide donna des larmes à la mémoire d'Ibrahim, prodigua des éloges à son courage; et, lorsqu'il eut feint pendant quelques jours de partager la douleur de sa fille, il parla d'honorer la cendre de l'infortuné vieillard par un témoignage public d'estime, de reconnoissance; il offrit un hymen auguste, comme pouvant seul, disoit-il, l'acquitter envers Ibrahim.

Seigneur, répondit Zoraïde, trop malheureuse pour dissimuler, mon cœur est loin de mériter un si brillant hyménée. Ce cœur ne peut aimer qu'une fois; et

c'est Abenhamet qu'il aime. Si les services de mon pere, si son sang répandu pour vous sont de quelque prix à vos yeux, si vous voulez consoler son ombre, accomplissez son dernier desir; unissez sa fille à celui qu'Ibrahim avoit choisi pour gendre. Il le saura dans le ciel qu'il habite, et s'applaudira d'avoir donné sa vie pour un roi qui daigne le remplacer.

Boabdil, à ce discours, ne peut retenir sa colere : Zoraïde, s'écrie-t-il, vous abusez de mon funeste amour. Ce n'est plus à votre main qu'Abenhamet doit prétendre, nos loix le livrent à la mort. Seul je pourrois lui faire grace; cette grace dépendra de vous.

Il la quitte alors d'un air sombre. Trop instruit que l'Abencerrage commençoit à reprendre ses forces, il lui donne sur-le-champ des gardes, et nomme des vieillards pour le juger.

La loi prononçoit son trépas. Abenhamet avoit perdu l'étendard sacré de

l'empire, Abenhamet devoit mourir. Les juges en pleurant signent l'arrêt; le roi le porte à Zoraïde.

Choisissez, dit-il en le lui présentant, et choisissez à l'heure même; ce seul instant vous est accordé. Abenhamet va périr, ou vous allez monter sur le trône. L'autel et l'échafaud sont prêts.

Terrassée par ces paroles, Zoraïde demeure interdite. Son premier mouvement est de saisir son poignard pour se délivrer elle-même de l'horrible choix qu'on lui propose : mais le trépas d'Abenhamet suivra le sien; cette certitude l'arrête. Elle a perdu tout espoir de fléchir le despote féroce. Elle balance, elle tremble. Boabdil la presse de répondre. Mécontent de son silence, il ordonne qu'on aille chercher la tête de son rival.... Arrêtez, s'écrie Zoraïde, arrêtez, je m'immole à lui; voilà ma main, marchons au temple.... O mon pere, tu l'ordonnerois !

Elle dit. L'inflexible roi l'entraîne aussitôt à la mosquée. Tout étoit préparé pour ce triste hymen. Zoraïde, pâle, mourante, paroît au milieu d'un peuple aveuglé qui fait des vœux pour sa nouvelle reine, qui lui souhaite une longue durée du bonheur dont elle va jouir. Elle prononce d'une voix éteinte le serment d'être infortunée. Mille acclamations lui répondent, mille cris de joie mêlés au son des cistres étouffent ses gémissements; et les fêtes les plus brillantes célebrent ce jour de douleur.

Le roi fut cependant fidele à sa promesse : le lendemain du funeste hyménée, il déclara que la jeunesse d'Abenhamet, sa valeur, celle de sa famille, le sollicitoient d'adoucir la sévérité des juges, mais que, voulant accorder son inviolable respect pour les loix avec les égards dus aux Abencerrages, il convertissoit en un simple exil la peine portée contre leur chef.

Nul ne pouvoit murmurer : le monarque paroissoit clément. De vils flatteurs applaudirent à sa perfide bonté.

Almanzor, dont l'œil clair-voyant perçoit cet horrible mystere, voulut prévenir les premiers effets du désespoir d'Abenhamet : il se rendit à sa prison; et le pressant contre son sein : Ami, lui dit-il, tu vivras; le roi t'exile seulement de Grenade : mais Zoraïde.... Zoraïde... Elle n'est plus ! s'écrie Abenhamet. — Elle seroit moins à plaindre. Apprends l'affreuse vérité; rappelle ton courage pour la soutenir; et songe sur-tout, ami, qu'en succombant à ta douleur tu donnes la mort à Zoraïde : elle est l'épouse de Boabdil.

En disant ces paroles, il serre de nouveau l'infortuné sur son cœur. Il vouloit l'empêcher d'attenter à ses jours; mais, hélas ! Abenhamet reste évanoui dans ses bras. Mon frere profite de sa foiblesse; il le saisit, l'emporte sur un char qu'il

avoit fait préparer, et s'occupe de le rendre à la vie en le conduisant dans un de ses châteaux peu éloigné de Grenade.

Là, le généreux Almanzor, toujours les yeux sur son jeune ami, cherche à pénétrer dans les siens les mouvements de son ame. Il n'essaie point de consolations; il se tait, le suit, l'examine, le veille comme un insensé. Abenhamet garde un morne silence : aucune larme ne sort de ses yeux; sa tête est baissée sur sa poitrine; ses sourcils rapprochés rident son front; ses dents sont serrées par une force invincible; et ses sinistres regards se tournent à la dérobée sur Almanzor, dont la présence le fatigue et s'oppose à ses desseins.

Trois jours se passerent ainsi, sans que mon frere le quittât d'un instant, sans qu'il osât l'entretenir d'une amitié trop impuissante contre des maux si cruels. Enfin Abenhamet rompit ce silence :

Almanzor, dit-il d'un air calme, cessez de craindre ma douleur. Je connois l'ame de.... celle qui mérita de moi tant d'amour ; je la connois : c'est pour sauver ma vie que l'infortunée a pu se résoudre... Il s'arrêta, leva les yeux au ciel, fit un effort sur lui-même ; et continuant avec un sourire amer : Elle s'est bien abusée.... N'importe, je le lui pardonne. Mon parti est pris irrévocablement. Je veux mettre entre elle et moi une barriere éternelle ; je veux aller chercher des climats où le funeste nom de Grenade, où l'exécrable nom de Boabdil, ne puissent jamais frapper mon oreille. Je partirai demain pour l'Afrique : je trouverai dans ses déserts la solitude qu'il faut au malheur ; je trouverai dans ses lions plus de pitié que dans nos tyrans. Vous daignerez me conduire jusques au port d'Almérie : c'est le dernier service que j'attends, que je demande à votre amitié. Je n'ose vous parler de ma reconnoissance,

vous n'en doutez pas, et n'y pensez point.

Mon frere fut trompé par ces paroles : il crut le courage d'Abenhamet au-dessus de son malheur. Il le fortifia dans son projet; et, dès ce jour même, tous deux prennent la route d'Almérie, où plusieurs vaisseaux destinés pour Tunis n'attendoient qu'un vent favorable. Abenhamet paroissoit tranquille : le nom de Zoraïde ne sortoit point de sa bouche. Toujours pensif, mais toujours doux, il chargeoit Almanzor de ses volontés, lui prescrivoit le partage qu'il devoit faire de ses biens, les récompenses de ses esclaves. Dans le pays que je vais habiter, ajoutoit-il, on n'a pas besoin d'être riche : ce que j'emporte doit me suffire; et mes parents, mes serviteurs, penseront plus souvent à moi en jouissant d'une félicité que je leur aurai procurée. Le brave Almanzor ne m'oubliera point; ses bienfaits envers moi m'en répondent. Mais je me

reproche de le retenir loin de sa famille et de son épouse. Mulei-Hassem, Zuléma, vous attendent; Moraïme soupire de votre absence : retournez auprès d'eux, mon digne ami; retournez jouir du bonheur si rare d'être l'époux de sa bien-aimée : elle a peut-être besoin de vos soins; sûrement elle a besoin de votre présence. Les vents peuvent tarder encore; nos adieux, en se prolongeant, n'en seront que plus douloureux : d'ailleurs il faut m'accoutumer à me passer de tout ce que j'aime.

Almanzor pleuroit en l'écoutant; Abenhamet ne versoit point de larmes. Il presse de nouveau mon frere de partir. Mon frere, qui ne pouvoit supporter d'être éloigné de Moraïme, cede à ses vives instances : il lui dit adieu; l'embrasse, promet d'exécuter ses volontés; et, le cœur déchiré de regrets, mais sans inquiétude sur la vie du malheureux Abencerrage, il se hâte de nous rejoindre.

Depuis long-temps Abenhamet soupiroit après ce départ. A peine il est libre, qu'il se prépare au dessein terrible qu'il a médité. Il prend un habit d'esclave; un turban d'Asie change ses traits déja défigurés par la douleur : il s'arme d'un poignard, sort d'Almérie, et retourne aussitôt à Grenade.

Il arrive, monte à l'Alhambra. Il erre dans les vastes cours de cet immense édifice, pénetre dans le Généralif, s'avance d'un pas téméraire vers l'appartement de la reine.

La nuit commençoit à noircir la terre. Zoraïde, seule dans le jardin, pleuroit Abenhamet sous un rosier. Elle n'avoit rien appris de son sort, elle n'avoit pas prononcé son nom depuis le fatal hymen : mais, chaque soir, elle venoit gémir au pied de ce même rosier où jadis, dans des temps plus heureux, elle s'étoit assise avec son amant. Là, seule avec ses souvenirs, avec sa douleur, avec

son amour, elle croyoit revoir encore l'objet dont l'image étoit dans son cœur. Tout ce qu'Abenhamet avoit fait pour elle, toutes les paroles qu'il avoit dites, tout jusqu'au moindre sourire, jusqu'à la moindre circonstance qui les avoit accompagnées, se retraçoit à sa mémoire. Elle étoit moins infortunée pendant ces courts instants d'illusion : mais bientôt, rendue au malheur, elle versoit des larmes ameres.

Tout-à-coup la reine surprise voit marcher vers elle un esclave. Elle l'envisage, et le reconnoît : elle est prête à pousser un cri ; mais le danger que court Abenhamet, celui qui la menace elle-même, le douloureux et prompt souvenir de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est, ferment sa bouche entr'ouverte : Abenhamet, dit-elle d'une voix basse, Abenhamet, est-ce vous ? . . . . . Oui, c'est moi qui vous ai perdue, interrompt l'Abencerrage, moi qui ne puis vivre

sans vous, moi dont vous avez acheté les tristes jours par le plus funeste des sacrifices, et qui viens vous rendre l'horrible présent que votre pitié m'a fait.

A ces mots, tirant un poignard, il leve le bras pour se frapper. Zoraïde se précipite; elle se saisit du poignard : Ingrat, lui dit-elle, ingrat, tu ne me crois pas assez malheureuse ! Je n'ai donc pas encore assez fait de m'être condamnée pour toi au plus cruel de tous les supplices ! Ta tête alloit tomber sous le fer d'un bourreau, une main infâme alloit trancher ta vie, si Zoraïde....

Eh ! plût à Dieu, s'écrie Abenhamet égaré, plût à Dieu que tous les tourments que peut inventer Boabdil eussent épuisé goutte à goutte ce sang qui bouillonne dans mes veines ! J'aurois béni mes douleurs, elles auroient eu des charmes pour moi, je serois mort dans les délices, en songeant que tu m'étois fidele, en me répétant, à chaque souffrance, que j'em-

portois au tombeau ton amour. Eh! qu'espérois-tu de ta foiblesse? Pensois-tu que j'irois traîner des jours affreux qui ne pouvoient plus être à toi; que la joie d'échapper à la mort étoufferoit cet amour extrême, cet amour passionné, brûlant, qui, dès les premiers jours de ma vie, a rempli, pénétré mon cœur, qui seul a fait mon existence, qui seul me donna des vertus? Non, Zoraïde, tu t'es trompée; tu n'as que retardé mon trépas, tu l'as rendu plus douloureux. J'ai voulu t'en faire témoin, pour expier ton crime envers l'amour, pour te le pardonner à mon dernier soupir, pour te dire, te jurer encore, qu'en perdant le droit de t'aimer j'ai perdu le pouvoir de vivre.

Écoute, reprit Zoraïde, je ne crains pas la mort plus que toi; et si j'avois pu te voir, te parler un seul instant, je t'aurois porté ce poignard, je t'aurois dit: Mourons ensemble; commence par ou-

vrir ce cœur où nos serments sont si bien gravés, et délivre-toi par un second coup de la honte qu'on te prépare. Mais j'étois devant Boabdil, entre le tyran et ton échafaud; l'ordre d'aller chercher ta tête fut prononcé par le barbare; déja l'esclave étoit en marche.... Abenhamet, ce que j'ai fait, tu l'aurois fait à ma place. Je n'ai plus qu'un mot à te dire : l'honneur me défend de te voir; l'honneur est tout ce qui me reste, je ne le trahirai jamais. Il m'ordonne de ne plus t'aimer; Dieu m'en refuse la puissance : mais si tu renonces à la vie, si tu oses attenter à des jours qui m'ont, hélas ! coûté si cher, je jure par toi, par mon pere, que cette main qui te fut promise saura punir mon lâche cœur d'un sacrifice si douloureux, que ta cruauté veut rendre inutile, et qui n'est plus qu'une perfidie s'il n'a pas sauvé mon amant.

Alors Zoraïde lui rend le poignard.

Abenhamet n'a pas la force de le reprendre : il la regarde, la contemple; et se précipitant à ses pieds :

Ange du ciel, s'écrie-t-il, quelle est donc sur moi ta puissance ! Un mot, un seul mot de ta bouche, un coup-d'œil, le son de ta voix renverse à ton gré mes desseins, me fait changer en un instant et de pensée et d'existence. Je vivrai, puisque tu le veux; je vivrai, je te le promets; je souffrirai, je traînerai mon infortune, tant que ta volonté suprême m'ordonnera d'être malheureux. Je ne te reverrai jamais; ah! je te connois, je t'aime trop bien pour espérer, pour desirer de te revoir : mais prends pitié de ma douleur, c'est la derniere fois qu'elle t'implore; dis-moi, dis-moi, Zoraïde, daigne me dire seulement qu'Abenhamet t'est toujours cher, qu'il sera toujours dans ton cœur, que le temps, que rien n'en effacera ce premier, ce doux sentiment qui remplissoit autrefois ton ame. Si tu veux

me le répéter, je vivrai; oui, je te le jure, je prendrai soin de mes jours; ils ne me seront plus odieux, ils ne me seront plus horribles : l'idée, la certitude d'être aimé de toi va calmer mon désespoir.

A ces mots, il saisit avec force et quitte aussitôt la main de Zoraïde. L'infortunée détourne la tête, elle veut lui cacher ses larmes : Va-t'en, dit-elle, Abenhamet, va-t'en de ce lieu terrible. Songe au serment que tu m'as fait; et, sans demander un inutile aveu que mon devoir me défend, regarde, reconnois ce rosier.... tous les soirs Zoraïde y pleure.

En achevant ces paroles, elle croit entendre du bruit derriere le buisson de roses. Elle se leve effrayée, oblige Abenhamet de s'éloigner, s'échappe elle-même d'un pas rapide, et gagne son appartement. Elle monte sur un balcon d'où l'on découvre le Généralif. Là, tremblante, respirant à peine, elle regarde aux rayons de la lune, elle écoute d'une oreille at-

tentive. Rassurée par le silence qui regne dans les jardins, elle calme sa vive frayeur, arrête ses yeux sur le rosier chéri, qu'elle distingue de loin, et s'abandonne à ses tristes pensées.

Mais le bruit qu'elle avoit entendu n'annonçoit que trop de malheurs. Tandis qu'auprès de Zoraïde l'imprudent Abencerrage oublioit les périls qui l'environnoient, quatre Zégris avoient passé derriere le bosquet de roses. Reconnoissant la voix d'Abenhamet, ils s'arrêtent, observent à travers le feuillage, et voient l'objet de leur haine, celui dont ils avoient juré la perte, à genoux devant la reine, devant l'épouse de Boabdil. Surpris à cet aspect, mais pleins de joie, ils méditent le plus grand des crimes. Emportés par leur fureur, ils vont sur-le-champ trouver le monarque.

Roi de Grenade, lui dit Mofarix, pardonne à des sujets fideles de venir affliger ton ame. Il s'agit de ta couronne,

de ta vie et de ton honneur. Les Abencerrages conspirent ; Abenhamet, rappelé par eux, a déja revu ses freres coupables. Nous-mêmes venons à l'instant, sous un rosier du Généralif, de reconnoître ce perfide aux genoux de ta coupable épouse ; dans ses mains brilloit le poignard qui doit percer le cœur de son roi.

A ces paroles, Boabdil demeure comme frappé de la foudre. Sa surprise fait bientôt place à la plus terrible colere : Ils périront tous, s'écrie-t-il, il n'en restera pas un seul de cette odieuse race ; et sur leurs corps expirants mon infidele épouse recevra la mort.

Venge-toi, répond Mofarix ; mais que la prudence assure tes coups. Si tu éclates, Grenade est en armes : les amis des Abencerrages les défendront contre toi. Suis un avis dicté par le zele : que tes gardes courent arrêter Abenhamet dans le Généralif. Pendant ce temps, qu'un ordre

secret appelle séparément chacun des Abencerrages, et qu'à mesure qu'ils entreront dans l'Alhambra leurs têtes volent sous le fer.

Boabdil adopte ce conseil horrible. Déja ses gardes parcourent les jardins; déja des envoyés du roi sont allés porter à chaque Abencerrage l'ordre de venir au palais. Les Zégris s'y rendent en armes. Les issues du Généralif sont occupées par des soldats. Des bourreaux placés dans la cour des lions attendent, le glaive à la main, Abenhamet, et ses freres.

Le malheureux Abenhamet, plus occupé de Zoraïde que de lui-même, fuyoit en pleurant sous les sombres bosquets, lorsque les satellites du roi l'apperçoivent et le saisissent. Il veut se défendre, il est terrassé: on l'enchaîne malgré ses efforts, on le traîne devant le monarque.

Traître, lui dit Boabdil, dont la rage trouble les paroles, c'est ici que tu vas

payer et ta fourbe abominable et tes détestables amours. L'infâme Zoraïde te suivra dans peu; dans peu, selon vos desirs, vous serez tous deux réunis; et vous pourrez juger dans les enfers si je sais punir les perfides.

Tyran, répond l'Abencerrage, la mort étoit le seul bienfait que je desirasse de toi. Viens t'abreuver de mon sang, rassasie tes yeux féroces d'un spectacle si digne d'eux. Mais Zoraïde est innocente, je le jure à la face du ciel, à la face de ce Dieu devant qui je vais paroître; jamais la chaste....

Il ne peut achever, sa tête tombe sous le sabre, et bondit trois fois sur le marbre en murmurant le nom de Zoraïde.

Gonzalve, à ces mots, jette un cri d'effroi. Ah! seigneur, reprit la princesse, cette mort ne fut qu'un prélude des fureurs de Boabdil. A peine Abenhamet venoit d'expirer, que les Abencerrages, sans défiance, arrivent de divers côtés.

On les introduit un à un dans la fatale cour des lions. Dès qu'ils paroissent, ils sont saisis, traînés auprès de la cuve d'albâtre. Là, sans daigner leur parler du crime dont on les accuse, sans répondre à leurs demandes, sans leur annoncer la mort, leur tête vole, et va rougir les eaux de cette fontaine devenue célebre par leur trépas (1).

Ma bouche se refuse à finir cet épouvantable récit : mes sens se glacent d'horreur au souvenir de tant de crimes. Grand Dieu ! jusqu'où la colere et les funestes conseils peuvent conduire les rois ! Boabdil, seigneur, Boabdil, le fils de mon vertueux pere, fit ainsi massacrer à ses yeux trente-six jeunes héros, l'espoir, la

---

(1) Cette horrible trahison du roi Boabdil et ce massacre des Abencerrages passent à Grenade pour des faits véritables. L'on montre encore, sur la cuve de la fontaine des lions, la trace du sang des Abencerrages. (DUPERRON, SWINBURNE, etc. *Voyage d'Espagne.*)

force de Grenade, qui venoient de prodiguer leur sang pour sauver sa capitale, et qui n'étoient coupables d'autre crime que d'être freres d'Abenhamet.

Toute la noble famille périssoit dans cette nuit affreuse sans un enfant, un foible enfant élevé par les soins d'Yézid. Cet enfant ne quittoit pas son maître : il voulut le suivre au palais. Profitant de l'obscurité, du trouble, compagnon des crimes, il entre, pénetre avec Yézid jusques dans la cour des lions. A peine a-t-il jeté les yeux sur le sang dont elle est inondée, qu'il voit donner la mort à son maître. Saisi de terreur, il retient ses cris; il sort précipitamment, égaré, baigné de larmes, se croyant poursuivi par le glaive. Il court, vole, et se réfugie au milieu d'une troupe d'Abencerrages qui se rendoient à l'ordre du roi.

N'approchez pas, leur crie-t-il, n'approchez pas, freres d'Yézid. Mon maître Yézid, mon cher maître.... ils l'ont

égorgé devant moi... Voyez son sang dont je suis couvert.... Le roi, les Zégris, les bourreaux, vous attendent auprès de la cuve. Plus de trente de vos freres sont étendus morts à leurs pieds.... N'approchez pas, bons Abencerrages; ils ont tué mon maître Yézid.

Les Abencerrages surpris interrogent ce témoin fidele. A travers ses cris, à travers ses pleurs, ils découvrent la trahison. Volant aussitôt au devant de leurs freres, qui arrivoient de toutes parts, ils les instruisent de l'attentat, se rassemblent, courent aux armes, et forcenés de douleur, reviennent, la flamme à la main, pour réduire en cendres l'Alhambra.

Les premieres portes sont brisées; les gardes tombent égorgés. Semblables à des tigres furieux à qui l'on a ravi leurs petits, les Abencerrages s'élancent, arrivent à la cour fatale... Quel spectacle! trente-six des leurs couchés sur le

marbre; le roi, les Zégris, au milieu des bourreaux, demandant encore des victimes; et les têtes des malheureux freres amoncelées dans la cuve, où elles s'agitent au gré de l'onde dans des flots d'écume et de sang !

Immobiles d'horreur, les Abencerrages se regardent, et, tout-à-coup poussant des cris, ils fondent sur Boadil. Les Zégris se jettent au devant du monarque. Supérieurs en nombre, égaux en valeur, les Zégris immolent et sont immolés. L'alarme se répand dans la ville; les Gomeles, amis des Zégris, appellent le peuple au secours du roi. Trente mille Maures arrivent en armes. Ils voient leur monarque pressé par la redoutable famille; ils ignorent son crime, veulent le défendre, et se réunissent aux Zégris.

Les malheureux Abencerrages ne peuvent soutenir tant d'assaillants. Malgré leurs exploits, malgré leur courage, ils sont, après un long combat, forcés de

quitter le palais. Couverts de blessures, épuisés de sang, poursuivis par des vainqueurs dont le nombre augmente sans cesse, ils sont poussés hors de la ville; et, détestant l'ingrate patrie qui traite ainsi ses défenseurs, ils s'en éloignent au moment même, en jurant de n'y jamais rentrer.

Ainsi nous perdîmes cette tribu vaillante : ainsi cette nuit effroyable, en déshonorant à jamais Grenade, prépara peut-être sa captivité. Mais l'implacable Boabdil n'étoit occupé que de sa vengeance. Son épouse vivoit encore, son épouse devoit éprouver ses fureurs. J'ai besoin de reprendre des forces pour continuer ce récit, et je veux laisser à votre repos le peu d'heures qui restent du jour.

Zuléma se tait, et, malgré les prieres de Gonzalve, elle remet au lendemain l'histoire des malheurs de la reine, qu'elle reprit en ces termes.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME.

Zuléma continue son récit. La reine comparoît devant le peuple. Les quatre Zégris l'accusent. Elle est condamnée à périr dans les flammes, si nul guerrier ne prend sa défense. État horrible de Zoraïde. Son entretien avec Inès. Elle écrit à Gonzalve. Réponse de Lara. Magnanimité d'Almanzor. Piété, tendresse de la reine. Elle va au supplice. Elle attend ses défenseurs. Arrivée de quatre Turcs. Combat des Turcs et des Zégris. La reine est justifiée. Elle refuse de retourner avec Boabdil ; elle quitte Grenade. Les Espagnols approchent de la ville. Mulei-Hassem va tenter de fléchir les Abencerrages. Réponse de cette tribu. L'Afrique envoie des secours aux Grenadins. Portrait d'Alamar. Il aime et veut épouser Zuléma. Fuite de cette princesse. Elle est prise par les Africains et délivrée par Gonzalve. Fin du récit de Zuléma.

LIVRE QUATRIÈME.

Qu'elle est à plaindre, l'infortunée qui, victime d'un devoir cruel, immola le doux sentiment, espoir et soutien de sa vie ! Après un sacrifice si douloureux, elle avoit pensé que le temps viendroit secourir sa foiblesse, soulager peut-être ses maux. Vaine illusion ! le temps s'est arrêté pour elle à l'époque de son malheur. Si, dans le tumulte du monde, elle va chercher un moment à distraire ses longues peines, tout ce qu'elle voit les augmente; deux époux heureux font couler ses larmes; une mere avec ses enfants oppresse son cœur de sanglots. Si, dans le silence de la retraite, elle veut tenter de nouveaux efforts pour arracher le trait qui la blesse, elle accroît inutilement, elle déchire sa plaie profonde : la dangereuse solitude la livre toute entiere à ses souvenirs. Elle n'a d'asyle que dans

sa vertu : cette vertu même est son ennemie ; c'est elle qui lui fit aimer l'objet chéri qu'elle regrette ; c'est elle qui murmure encore d'avoir pu manquer à ses premiers serments.

Telles étoient les tristes reflexions dont s'occupoit Zoraïde au moment même où les Zégris osoient l'accuser près de Boabdil. Ignorant les affreux malheurs qui bientôt alloient l'accabler, solitaire sur le balcon d'où l'on découvroit le Généralif, elle pensoit qu'Abenhamet avoit eu le temps de prendre la fuite ; elle en remercioit le ciel ; et, ne pouvant détacher sa vue de ce rosier toujours témoin de leurs entretiens innocents, elle lui adressoit ces paroles :

Rosier, rosier jadis charmant,
Quand je venois sous ton ombrage
Entendre et faire le serment
D'aimer chaque jour davantage !

Qu'elles étoient belles tes fleurs
Quand sa main les avoit cueillies !

Maintenant leurs tristes couleurs
A mes yeux paroissent ternies.

A t'apporter de claires eaux
Nous trouvions tous deux mille charmes ;
Aujourd'hui tes frêles rameaux
Ne sont baignés que de mes larmes.

ROSIER, rosier, tu vas périr !
Plus que toi mon ame est flétrie :
Mais je souffre, et ne puis mourir ;
Rosier, que je te porte envie !

Comme elle achevoit ces mots, elle entend au loin du tumulte, et voit accourir son esclave Inès, Inès jeune captive espagnole, attachée depuis long-temps à Zoraïde, la confidente de ses peines, la plus tendre amie qu'elle eût à sa cour.

On s'égorge dans l'Alhambra, lui dit Inès d'une voix troublée ; les Abencerrages en armes attaquent, brûlent le palais. J'ai voulu me précipiter jusqu'aux lieux où le combat se livre : mais des gardes inexorables assiegent votre appartement ; nul ne peut entrer ni sortir. Quels nou-

veaux malheurs nous menacent? Ah! du moins, chere maîtresse, c'est auprès de vous que je périrai.

Elle dit, et le bruit augmente. On entend le choc des guerriers, les cris des Abencerrages, les hurlements de leurs ennemis. La reine, pâle, glacée, tombe demi-morte dans les bras d'Inès; elle a perdu la parole et les forces; elle ne peut que pleurer et frémir. La nuit s'écoule dans ces horreurs; et, dès que les rayons du jour semblent avoir ramené le calme, des satellites de Boabdil paroissent devant Zoraïde. Leur chef porte l'ordre du roi qu'elle se rende au moment même devant le peuple assemblé.

Interdite, épouvantée, elle interroge cet envoyé; le dur ministre garde le silence. La reine obéit aussitôt: elle s'enveloppe d'un voile, s'appuie sur sa chere Inès, et, conduite par les soldats, marche vers la place d'un pas tremblant.

Elle arrive à travers le peuple attendri

par son seul aspect ; elle s'avance en cherchant le roi, qu'elle découvre au milieu des Zégris, leve son voile, et, d'une voix timide, demande à son barbare époux de quel crime on veut la punir.

Tu vas l'apprendre, répond Boabdil avec un accent terrible; et se retournant vers le peuple qui l'écoute attentivement:

Musulmans, s'écrie-t-il, dans cette nuit mémorable, vous avez pensé ne sauver que ma vie, et vous avez sauvé l'état. Apprenez les desseins perfides de ces coupables Abencerrages que vous venez de chasser de vos murs. Un honteux traité les lie aux Espagnols; ils leur avoient promis ma tête. Vous les avez vus m'attaquer jusqu'au milieu de mon palais ; après m'avoir percé le cœur, c'étoit Grenade qu'auroit embrasée la flamme qu'ils portoient dans leurs mains.

La patrie vous doit son salut; votre roi veut vous devoir l'honneur. Aben-

hamet, cet ingrat que ma bonté daigna laisser vivre, étoit le digne assassin que ses freres avoient choisi. Ma criminelle épouse étoit complice. Cette nuit même, dans le Généralif, on l'a surprise avec Abenhamet. Ma rougeur m'empêche de dire le reste. Musulmans, c'est devant vous que j'accuse Zoraïde; c'est vous qui vengerez l'outrage fait à la religion, à nos loix, à votre monarque.

Il se tait. Zoraïde reste muette, accablée de surprise et d'horreur. Le peuple témoigne par un long murmure qu'il ne peut la croire coupable. Alors s'avancent Mofarix, Ali, Sahal, Moctader, les plus vaillants des Zégris. Tous quatre déclarent qu'ils ont vu la reine entre les bras d'Abenhamet, sous un rosier du Généralif; tous quatre l'affirment par serment, et, tirant leurs cimeterres, s'engagent à soutenir leur témoignage. Zoraïde les écoute, fixe sur eux des yeux d'indignation, les éleve ensuite vers

le ciel, et tombe sans connoissance.

On la secourt, on l'emporte au palais, où son appartement devient sa prison. Dix juges sont aussitôt nommés. Le roi fait exposer devant eux la tête d'Abenhamet, le poignard trouvé dans son sein, l'habit d'esclave qui le déguisoit. Tant de funestes indices, joints à l'attaque du palais, à la fuite des Abencerrages, au témoignage des redoutés Zégris, persuadent ou intimident. Nul n'ose plus embrasser la défense de Zoraïde : la pitié fugitive du peuple s'évanouit comme elle étoit née. Les juges, pressés par la loi, par les témoins, par les preuves du crime, prononcent enfin le terrible arrêt qui bannit à jamais de Grenade la tribu des Abencerrages, et condamne la reine à périr dans les flammes, si dans trois jours elle ne trouve des guerriers qui triomphent de ses accusateurs.

Le palais de l'Albayzin, où mon père habitoit avec ma famille, est au sommet

d'une haute colline éloignée de l'Alhambra. Nous fûmes les derniers instruits de tant de malheurs. Almanzor, à cette nouvelle, se reprochant la mort d'Abenhamet, vole à la prison de la reine, et demande à l'entretenir. Boabdil, dont on va chercher l'ordre, n'ose refuser Almanzor. Mulei-Hassem, Moraïme et moi, nous suivons de près mon frere; nous arrivons à l'instant où l'infortunée Zoraïde apprenoit à la fois l'arrêt de ses juges et le trépas d'Abenhamet.

Non, seigneur, je ne tente point de vous peindre son état horrible. Étendue sur le marbre, les yeux égarés, les cheveux épars, elle poussoit des cris sourds, des sons mal articulés, qui n'avoient plus rien de la voix humaine. Ses mains, ses pieds, tout son corps, étoient agités d'un affreux tremblement. Son visage n'avoit presque plus aucun de ses traits. Sa fidele Inès, noyée de pleurs, étoit assise près d'elle, soutenoit sur son sein cette tête

décolorée, la couvroit de baisers, de larmes, et s'efforçoit de tenir ses mains, que les convulsions lui arrachoient sans cesse.

Nous nous précipitons vers elle; à peine elle nous reconnoît. Sans nous répondre, sans repousser nos embrassements, elle se laisse porter sur une estrade, où, nous pressant autour d'elle, nous la soutenons dans nos bras. Le vénérable Mulei fait reposer sur ses cheveux blancs le visage de Zoraïde : Almanzor debout, les mains jointes, la contemple dans le silence, demeure immobile et pensif.

Le jour entier s'écoula sans qu'elle pût nous entendre. Sa jeune esclave nous demandoit de la laisser en repos. Mon frere, résolu d'accomplir le généreux dessein qu'il avoit médité, nous quitte pour aller chercher dans la fatale cour des lions les restes sanglants des Abencerrages. Il les fait transporter hors de la ville dans un vallon écarté, leur rend

les derniers devoirs, et cache dans un bois touffu la tombe qu'il creuse pour Abenhamet.

Pendant qu'il s'acquitte de ces tristes soins, Mulei-Hassem regagne son palais avec la sage Moraïme. Malgré les instances d'Inès, je demeure avec Zoraïde, je ne veux plus la quitter un instant. Alors Inès se jette à mes pieds :

O vous, me dit-elle avec un transport dont j'ignorois encore la cause, vous qui semblez prendre un si vif intérêt au sort affreux de ma maîtresse, vous qui me seconderiez sans doute si je pouvois sauver ses jours, jurez-moi, par tout ce qui vous est cher, de ne point trahir le secret que je vais confier à votre foi.

Je la releve, je la rassure, je lui promets un éternel silence. Aussitôt elle prend ma main, la joint à celle de la reine, et les pressant toutes deux sur son cœur :

Écoutez-moi, nous dit-elle ; et puissiez-vous approuver ce que m'inspire le ciel !

Zoraïde n'a plus que deux jours pour trouver quatre guerriers qui la défendent. Ses détestables accusateurs sont la terreur de Grenade et les favoris du roi; nul Maure n'osera les combattre; les plus vaillants redouteroient la colere de Boabdil autant que la force de leurs adversaires: Zoraïde périt, si c'est des Grenadins que nous attendons son salut.

Je suis Espagnole et chrétienne : je connois les chevaliers de ma nation; je connois sur-tout ce Gonzalve dont le seul nom fait trembler vos armées, dont les vertus, l'humanité, surpassent peut-être la valeur. Que la reine écrive à Gonzalve, qu'elle prenne le ciel à témoin de la justice de sa cause, et qu'elle la remette en ses mains : vous verrez bientôt arriver Gonzalve; seul ou suivi d'autres héros, vous le verrez triompher et rendre à ma digne maîtresse la vie et l'honneur qu'on veut lui ravir.

Ainsi parle l'aimable Inès. Zoraïde à

peine l'écoute : Laisse-moi mourir, répond-elle ; je souhaite, je demande la mort. C'est moi qui causai le trépas du plus vertueux, du plus tendre des hommes ; Abenhamet a péri pour moi : je desire, je veux le suivre ; je dois...

Vous devez sauver votre gloire, interrompt la jeune captive ; vous devez descendre au cercueil pure et honorée comme vous vécûtes. Voulez-vous que votre mémoire reste tachée du soupçon d'un crime ? Voulez-vous que l'ignominie accompagne vos derniers moments, que l'horrible nom d'adultere souille la pierre de votre tombe ? Fille d'Ibrahim, vos jours sont à vous ; mais votre honneur est à Dieu, et vous en devez compte aux hommes. Qu'ils reconnoissent votre innocence, qu'ils la publient, qu'ils la respectent ; alors vous pourrez mourir.

Frappée de ces paroles prononcées d'un accent élevé, la reine embrasse sa captive, et s'abandonne à ses conseils.

La crainte du déshonneur lui rend la force qu'elle avoit perdue. Elle examine avec moi le hardi projet d'Inès; nous en pesons les difficultés. La guerre étoit déclarée ; Isabelle et Ferdinand s'avançoient pour nous assiéger. Gonzalve ne pouvoit, sans un péril extrême, tenter de paroître dans nos murs; son bras, quelque terrible qu'il fût, ne suffisoit pas contre quatre Zégris. Trois compagnons lui devenoient nécessaires, et la crainte de déplaire à leurs rois devoit retenir tous les Castillans. Malgré ces tristes réflexions, malgré le peu d'espoir du succès, la reine approuve ce parti. Les moments étoient précieux; elle écrit ces mots à Gonzalve :

« Vous êtes l'ennemi des Maures; je « suis leur reine infortunée; et je viens « implorer vorte appui. On m'a condam- « née à la mort. J'atteste le Dieu que « j'adore et le Dieu que vous adorez que « je ne fus jamais coupable. Dans deux « jours j'expire dans les flammes. Je ne

« puis éviter mon sort que par la victoire
« de quatre guerriers sur les quatre plus
« vaillants des Zégris. J'ai choisi Gon-
« zalve pour mon défenseur : si ce héros,
« pour la premiere fois, refuse son secours
« à l'innocence, je croirai que le ciel veut
« ma perte, et je la subirai sans me
« plaindre.

« ZORAÏDE, reine de Grenade ».

Dès que cette lettre est scellée, je vais chercher dans les prisons un captif espagnol que mon or délivre. Je ne demande à sa reconnoissance que de porter la lettre à Gonzalve; je redouble son zele en lui confiant l'importance du message, en l'instruisant de ce qu'il doit dire pour intéresser le Castillan. Dans cette nuit même je le conduis jusques aux portes de la ville, où l'attend, par mon ordre, un coursier de mon frere; et je ne le quitte qu'après l'avoir vu prendre la route du camp des chrétiens.

Plus tranquille, mais toujours trem-

blante, je reviens auprès de la reine lui rendre compte de ce que j'ai fait. Elle m'embrasse en pleurant. Sa jeune esclave la console, lui prodigue de tendres caresses, rappelle son courage éteint : elle calcule cent fois le temps nécessaire au courier, celui qu'il faut à Gonzalve; et, certaine qu'aucun obstacle n'arrête jamais ce héros, elle nous annonce, elle nous assure que nous le verrons dans Grenade au commencement du troisieme jour. »

Cependant l'Espagnol fidele arrive au camp dès l'aurore : il demande à grands cris Gonzalve. Quelle est sa douleur ! Gonzalve est parti; Gonzalve, ambassadeur à Fez, vogue déja sur la mer d'Afrique. L'Espagnol en verse des larmes; il se plaint au ciel de son sort. Un soldat sensible à sa peine l'exhorte à s'adresser au compagnon, au frere d'armes du héros qu'il cherche, au brave et généreux Lara. L'envoyé court aussitôt à la tente

de ce capitaine; il obtient un entretien secret, lui confie ce qu'il dut dire à Gonzalve, et présente la lettre qu'il apportoit.

Lara l'ouvre sans hésiter. En la lisant, ses traits s'animent, son front se colore, ses yeux s'enflamment : Ami, dit-il à l'Espagnol, retourne à l'instant vers la reine; dis-lui que Gonzalve est absent, mais qu'il a laissé un autre Gonzalve. Demain je serai dans Grenade avec trois de mes compagnons. Mon ami me legue toujours tout le bien qu'il ne peut faire; et si son cœur connoissoit l'envie, ce seroit quand je le remplace pour défendre les opprimés.

A cet endroit du récit de Zuléma, le héros, fortement ému, laisse échapper un cri d'admiration. Des larmes coulent sur ses joues : ces larmes sont pour l'amitié. Gonzalve s'en excuse auprès de la princesse; et Zuléma pardonne aisément tout ce qui sert à lui prouver que le héros est sensible.

Notre envoyé, reprend-elle, revient nous porter sur-le-champ la réponse de Lara. Rassurez-vous, s'écrie Inès; vos accusateurs sont vaincus. Lara égale presque Gonzalve; Lara seroit son rival de gloire s'il n'étoit son plus tendre ami. Demain, demain, ma digne maîtresse, votre innocence doit éclater; demain le sang des Abencerrages obtiendra sa juste vengeance.

Elle dit, et la tendre captive se livre aux plus doux transports : elle baise les mains de la reine; elle se hâte de nous raconter tous les exploits de Lara, tous les hauts faits d'armes qui ont illustré les chevaliers de sa nation. L'espoir qui remplit son cœur se communique à Zoraïde : ses larmes cessent; son ame calmée éprouve un moment de repos; nous voyons briller dans ses yeux une joie foible et fugitive.

Le lendemain étoit marqué pour le combat. Toute la ville pleuroit Zoraïde :

mais aucun guerrier n'osoit la défendre. Depuis le départ des Abencerrages, les infortunés étoient sans appui. Almanzor se rend près de nous avant le lever de l'aurore :

Reine de Grenade, dit-il, le jour fatal est arrivé. Malgré mes soins, malgré mon zele, je n'ai pu vous trouver des défenseurs. J'en rougis pour ma patrie. Je n'en ferai pas moins ce que je dois : seul je combattrai les quatre Zégris ; seul je dois suffire pour vous sauver, si, comme le croit mon cœur, le Dieu du ciel prend soin de l'innocence. Venez, reine, venez déclarer que vous me remettez votre cause. Et vous, ma sœur, si je succombe, c'est à vous que je recommande Moraïme et Mulei-Hassem.

A ces paroles, prononcées avec le calme d'une grande ame qui pense remplir un simple devoir, Zoraïde presse les mains de mon frere magnanime : O le plus généreux des hommes, dit-elle avec

des sanglots, j'attendois de vous cette noble marque et d'héroïsme et de bonté : mais je mériterois mon sort, si, pour sauver mes tristes jours, j'exposois ceux du soutien de Grenade, du seul fils de Mulei-Hassem, du tendre époux de Moraïme, du héros de qui les vertus désarment encore l'Éternel prêt à punir cette ville coupable. Non, seigneur, non, mon digne appui. J'ai dû chercher des guerriers qui pussent braver après leur victoire la vengeance de Boabdil : je les ai trouvés ; ils arriveront. Je vous demande, je vous conjure, par cette touchante sensibilité que vous témoignez à mes maux, par cet amour de la justice qui toujours guida vos actions, de veiller, avec vos amis, avec les miens, s'il m'en reste encore, à la sureté de mes défenseurs : qu'ils n'aient à craindre aucune embûche ; que la loyauté préside au combat. Pardonnez mes soupçons, seigneur ; il est permis à Zoraïde de redouter les Zégris.

Almanzor surpris me regarde; et, respectant le secret de la reine, ne l'interroge point sur son choix. Il lui promet de garder la lice, d'être lui-même le juge du camp; il court s'y préparer au moment même.

Zoraïde alors, qui voit s'avancer l'heure, se recueille quelques instants. A genoux devant l'Éternel, elle prononce une priere fervente, l'implore pour ses défenseurs, et se dispose à paroître devant lui, si telle est sa volonté. Bientôt se relevant d'un air tranquille, elle vient me rendre graces des soins qu'elle a reçus de moi, me parle de sa reconnoissance, fait des vœux pour que je vive plus heureuse qu'elle n'a vécu.

Tandis que j'essuyois mes pleurs, elle se retourne vers sa captive, et lui présentant une cassette où étoient ses pierreries : Ma meilleure amie, dit-elle, reçois devant Zuléma la liberté que je te donne, et ces tristres présents, seuls restes

de ma fatale grandeur : accepte-les, ma fidele Inès, comme le dernier gage de ma tendresse, comme l'unique bienfait dont ta reine puisse disposer. Si le ciel a résolu ma mort, ils te rappelleront Zoraïde; ils pourront te procurer dans ta patrie une retraite paisible où tu songeras quelquefois à moi. Sur-tout modere ta douleur : je ne conserve de pouvoir sur toi que pour te commander de me survivre, pour te prier de te souvenir que c'est à ton zele tendre, à ton attentive amitié, que j'ai dû mes seuls doux moments.

En disant ces mots, elle embrasse Inès. Inès, tombant à ses pieds, presse ses genoux, repousse la cassette, et baigne sa maîtresse de ses pleurs. Malgré mes sanglots, je les séparai ; je fis cesser cette scene trop tendre, qui sans doute auroit épuisé les forces dont nous avions besoin. Zoraïde pénetre ma pensée ; elle l'approuve par un regard, s'arrache des

bras d'Inès, qui la suit en se traînant sur la terre, et va revêtir un habit de deuil. Un voile de crêpe cache son visage; un long manteau noir la couvre toute entiere. Sa captive et moi, résolues de l'accompagner au lieu du combat, nous prenons aussi cet habit lugubre, et nous attendons en silence que les gardes viennent nous chercher.

Ils arrivent, précédés des juges. La reine les reçoit avec respect, sans affecter une assurance qui pouvoit ressembler à l'orgueil, sans témoigner un abattement qui ne convient qu'à des coupables. Elle les suit, monte dans le char qu'ils ont amené: je m'assieds à côté d'elle; Inès se place à ses pieds. Six coursiers couverts de voiles funebres nous conduisent lentement vers la place, déja remplie d'un peuple immense.

Dans cette place étoit préparée une grande lice, fermée par des barrieres: un échafaud tendu de noir étoit auprès;

plus loin l'on voyoit un bûcher. A cet aspect, la reine tremblante fut prête à défaillir dans mes bras : mais, soutenue par Inès et rappelant toutes ses forces, elle parvient sur l'échafaud, où des sieges noirs l'attendoient. Elle s'assied en me serrant la main, en me suppliant à voix basse de ne pas l'abandonner. Je ne pouvois lui répondre ; les pleurs étouffoient ma voix. Je me tiens à côté d'elle ; Inès demeure à ses genoux.

Les juges lisent la sentence : le peuple répond par des gémissements. Un bruit de trompettes se fait entendre, et l'on voit paroître le terrible Ali, Mofarix, Sahal, Moctader, montés sur de puissants coursiers, revêtus d'armes étincelantes. Ils s'avancent, traversent la foule en promenant des regards farouches : mais, arrivés devant la reine, ils détournent ou baissent les yeux. Zoraïde, en les regardant, s'approche de moi davantage. Les quatre Zégris entrent dans

la lice. Mon frere se présente alors, couvert d'une brillante cuirasse, suivi d'une troupe d'Alabez armés. Il ferme aussitôt la barriere; on le proclame le garde du camp.

Les imans, le peuple, les juges, observent un profond silence. Dans cette foule innombrable, nul n'ose se faire entendre. Immobiles à leur place, les yeux fixés sur Zoraïde, sur les Zégris, sur le bûcher, tous attendent, tous desirent de voir venir les défenseurs de celle qu'ils plaignent et qu'ils laissent périr. La reine compte les instants, tourne souvent la tête vers la porte d'Espagne; et, ne voyant rien paroître, elle regarde Inès en soupirant. Inès, pâle, attentive, tremblante, commence à craindre que quelque malheur n'ait retenu le brave Lara. Le temps se prolonge; les heures sonnent. Chaque fois que l'airain frappé retentit en les annonçant, les juges se levent, s'avancent aux quatre côtés de

la place, et demandent à haute voix où sont les guerriers de la reine accusée. Ils vont se rasseoir au milieu du silence : leur demande, cinq fois répétée, reste cinq fois sans réponse. Almanzor me jette des regards d'effroi. Il va, revient, marche, s'agite : il fait amener son coursier ; bientôt il demande sa lance : trois fois il saisit la barriere pour se l'ouvrir à lui-même, trois fois il s'arrête, il écoute, et me montre des yeux le soleil qui déja penché vers l'horizon.

Enfin, après la cinquieme heure, à l'extrémité de la place, opposée à la porte d'Espagne, on entend un bruit de chevaux, et le peuple jette des cris. La foule s'ouvre ; on voit arriver quatre guerriers vêtus à la turque, portant l'habit et les armes d'Asie, montés sur des coursiers surperbes, dont ils pressent les flancs poudreux. L'un d'eux paroissoit à peine entrer dans l'adolescence ; les deux autres étoient à la fleur de l'âge ; et le dernier,

dont la moustache blanche annonçoit les longues années, soutenoit un bouclier immense qui ne sembloit pas lui peser. Ils s'arrêtent devant Zoraïde, qu'ils saluent avec respect. Celui qui paroissoit leur chef s'élance légèrement à terre, et demande aux juges, en langue turque, la permission de parler à la reine. Almanzor, qui l'observe attentivement, lui dit de s'expliquer en arabe. Le guerrier parle dans cette langue; et mon frere, par l'ordre des juges, le conduit lui-même sur l'échafaud. Alors l'étranger, à genoux devant Zoraïde surprise, éleve la voix et dit ces paroles :

Reine, nous sommes sujets de l'invincible monarque qui commande aux murs de Stambol (1). Nous allons porter à Tunis les ordres de sa hautesse. Une tempête nous a jetés sur ces rivages, où nous apprenons par la renommée que, victime

---

(1) Les Turcs appellent ainsi Constantinople.

de la calomnie, tu vas subir un affreux trépas. Accepte le secours que le ciel t'envoie; daigne nous confier ta cause : tout notre sang versé pour toi prouvera peut-être à Grenade que les Asiatiques savent mourir ou vaincre pour la vertu.

En disant ces mots qui sont applaudis, le guerrier d'Orient s'incline jusqu'à terre, croise ses mains sur sa poitrine, et laisse tomber aux pieds de la reine la lettre qu'elle écrivit à Gonzalve. Inès saisit le papier, le reconnoît aussitôt, et, maîtresse à peine de son transport, elle se presse de dire à voix basse : C'est Lara, ce sont nos amis. Lara l'entend, lui lance un coup-d'œil, et acheve ainsi de convaincre la reine, qui dissimulant sa joie :

Oui, répond-elle, je vous accepte : je vous regarde comme envoyés par Dieu même; et je demande à ce Dieu vengeur de me faire expirer à l'instant, si c'est une coupable que vous défendez.

Le guerrier se releve à ces mots. Mon frere le reconduit, et fait ouvrir la barriere. Le Turc, monté sur son coursier, agite sa lance d'un air terrible. Suivi de ses trois compagnons, il entre dans la lice, qu'Almanzor referme.

Ces quatre braves chevaliers étoient l'invincible Lara, le jeune Fernand Cortez, digne éleve de Gonzalve, le vaillant Aguilar, parent de ce héros, et le vénérable Tellez, grand-maître de Calatrave. Lara les avoit choisis pour les associer à sa noble entreprise. Tous quatre, craignant un refus de la part de Ferdinand, avoient quitté l'armée sans l'en instruire. D'après le conseil de Tellez, ils avoient paru déguisés en Turcs dans une ville ennemie qui pouvoit, par le droit de la guerre, les retenir prisonniers. Le temps nécessaire à ces apprêts, le détour qu'ils avoient fait ensuite pour arriver du côté de Murcie, avoient causé leur retardement.

Aussitôt que les huit guerriers sont dans la lice, ils se mesurent des yeux, s'examinent quelques instants, afin de choisir leurs adversaires. Lara se place devant Ali, qu'il juge le plus redoutable; le vieux Tellez devant Mofarix, l'auteur du détestable complot; Aguilar s'oppose à Sahal, et le jeune Cortez à Moctader. Bientôt le signal est donné, les huit combattants s'élancent.

Dans ce premier choc, dont aucun d'eux n'est renversé, le seul coursier de Cortez reçoit une blessure mortelle. Cortez le sent défaillir, et se jette promptement à terre : couvert de son écu, le fer à la main, il attend son ennemi, qui, profitant de sa fortune, revient sur lui pour le fouler aux pieds. Le léger Cortez l'évite au passage, et plonge son glaive dans le flanc du coursier. Moctader tombe; il se releve : mais Cortez l'a déja blessé; son sang coule; sa fureur augmente. Le jeune Espagnol, moins fort que le Maure, s'occupe d'éviter ses coups;

il recule, il semble fuir, pour que Moctader, en le poursuivant, s'épuise, perde ses forces, et lui livre enfin la victoire.

Pendant ce temps, le brave Aguilar a partagé la tête de Sahal. Tranquille auprès de sa victime, il jette les yeux sur ses compagnons; il voit le vénérable Tellez, affoibli par deux larges blessures, poussé, pressé par Mofarix, qui leve le sabre pour le frapper. Aguilar jette un cri terrible; Mofarix se retourne à ce cri: Tellez profite de ce mouvement, et, d'un coup de cimeterre, atteint Mofarix au-dessous du bras. Le Zégri tombe; le vieillard se précipite sur lui, le blesse encore, le désarme, et lui laisse à dessein un reste de vie.

Au même instant, Cortez poursuivi s'arrête devant Moctader, présente à son front le tranchant du glaive, et lui porte aux entrailles un coup de pointe qui ferme ses yeux d'un sommeil de mort.

Mais le redoutable Ali rendoit un combat plus égal contre le magnanime

Lara. Les premiers coups qu'ils se sont portés ont fait voler par pieces leur armure. Blessés tous deux, leur colere s'enflamme. Ne pouvant, sur leurs légers coursiers, s'atteindre à leur gré d'assez près, ils s'élancent à terre en même temps, s'attaquent avec plus de fureur. La victoire balançoit encore, le peuple gardoit un profond silence, Zoraïde, Inès et moi-même, nous les contemplions en frémissant, lorsqu'Ali, troublé par la vue de ses compagnons immolés, sent diminuer son courage. Lara redouble d'ardeur : il s'indigne d'être le dernier à triompher; et, parant avec son sabre les coups qui menacent sa tête, il tire son poignard de la main gauche, s'abandonne sur son ennemi, le saisit, le presse dans ses bras nerveux, lui plonge deux fois son acier dans le flanc, et le jette sur la poussiere.

Le peuple fait éclater des cris de joie; la reine s'évanouit dans nos bras. Nous la rappelons à la vie, tandis que le brave Almanzor court embrasser les quatre

vainqueurs et leur offrir son palais pour retraite.

Prince, lui dit le vieux Tellez en lui montrant Mofarix expirant, qu'on traîne ce Zégri devant les juges ; touché peut-être de repentir, il confessera son crime, il rendra gloire à la vérité. Mofarix l'entend, et rouvre la paupiere ; les juges s'approchent de lui.

J'ai mérité mon sort, dit Mofarix : Zoraïde étoit innocente ; Abenhamet ne vouloit que s'immoler à ses pieds. Leur funeste entretien n'eut rien de criminel. Que le Dieu du ciel me pardonne ! et que les Zégris, profitant du terrible exemple....

Il n'acheve pas, l'impitoyable mort le saisit. Les juges publient son dernier aveu.

Cependant les quatre vainqueurs veulent repartir à l'instant. Malgré leurs blessures, malgré les prieres d'Almanzor, ils vont saluer la reine, qui ne peut trouver que des larmes pour leur expri-

mer sa reconnoissance. Couverts de sang et de gloire, admirés, bénis par le peuple, ils reprennent leur premier chemin : Almanzor et les Alabez les accompagnent jusqu'aux portes. Là, les quatre Espagnols les quittent et vont gagner l'épaisse forêt où leur suite les attendoit.

Boabdil, instruit de l'événement et de l'aveu tardif du Zégri, se hâte de se rendre à la place. Il monte sur l'échafaud, où Zoraïde étoit encore. En l'appercevant elle frissonne, détourne la vue, tombe dans nos bras. Boabdil, à genoux devant elle, implore le pardon de tant d'outrages, lui jure de les réparer par un respect éternel, la supplie de revenir à l'Alhambra régner sur son peuple et sur lui-même.

A ce mot, l'indignation rend à Zoraïde toute sa force : Qu'oses-tu proposer ? dit-elle. Ah ! j'en prends à témoin Dieu et ce peuple, tu m'as livrée à la honte, tu m'as condamnée à la mort. Le ciel a dévoilé mon innocence; la honte n'est plus

à craindre pour moi : mais, s'il faut vivre sous ton pouvoir, s'il faut retourner près de mon bourreau, mon choix est fait, que ce bûcher s'allume; je renonce au triste bienfait que je dois à des étrangers. Grenadins, qu'on me livre aux flammes, ou qu'on m'arrache à ce tyran.

Elle dit, et de toutes parts on crie à la fois qu'elle est libre, que les nœuds de son hymen sont rompus. Les juges, les imans, s'avancent; ils déclarent à Boabdil que Zoraïde, arrachée au supplice, n'en est pas moins morte pour son époux. Ce monstre garde le silence : il n'ose irriter ses sujets; il craint de braver ces loix qui si souvent ont voilé ses crimes. Forcé pour la premiere fois de mettre un frein à sa colere, il va cacher dans l'Alhambra son dépit, et non ses remords.

Zoraïde, qui le connoît, veut sortir de Grenade à l'heure même. Almanzor lui donne son char; Almanzor et les Alabez l'accompagnent jusques à Carthame,

ville où s'étoient réfugiés les malheureux freres d'Abenhamet. Après l'avoir confiée à leurs soins, Almanzor se hâta de nous rejoindre, et nous apprit que les Espagnols n'étoient qu'à deux milles de nos remparts.

Le péril commun éteignit les haines. Les Alabez, les Almorades, oubliant leurs ressentiments, se réunissent aux Zégris : toutes les tribus réconciliées viennent jurer à Boabdil de mourir pour la patrie. Mon frere, nommé général, prépare la plus terrible défense. Le vénérable Mulei, ne songeant qu'au salut de l'empire, court embrasser les genoux de son fils, le supplie de réparer l'injustice faite aux Abencerrages, en les rappelant dans nos murs.

Boabdil y consent par crainte : des ambassadeurs sont nommés pour porter à la tribu vaillante les excuses, les présents du roi, pour les inviter à venir reprendre leurs biens, leurs places et leur rang. Mon pere veut être lui-même le chef de

çes ambassadeurs. Il part; il arrive à Carthame, assemble la noble famille, qui fait éclater, à son aspect, des transports de joie et d'amour. Mulei descend pour Boabdil jusqu'aux prieres les plus soumises; il plaint le triste sort des rois toujours entourés de trompeurs, excuse la jeunesse de son fils, parle du danger dont sont menacées la religion, les loix, la patrie, et déploie en faveur d'un ingrat cette éloquence de l'ame, le seul art que se permette la vertu.

Dès qu'il a fini son discours, Zéir, nouveau chef des Abencerrages, va prendre l'avis de ses freres, et se charge de répondre en leur nom.

Roi de Grenade, dit-il, car c'est toi seul que nous reconnoissons pour roi, tu viens de recevoir de nous la preuve de respect la plus sensible, la seule difficile à nos cœurs; nous t'avons écouté jusqu'au bout. Écoute-nous à ton tour. Nous sommes prêts à mourir pour la religion et pour toi : mais s'il étoit un Abencer-

rage assez indigne, assez lâche pour pardonner à Boabdil, nous l'immolerions à l'instant. Boabdil... Grand Dieu ! ce seul nom nous fait frémir de fureur. Mulei, ne le prononce plus : garde-toi de nous rappeler que tu fus assez malheureux pour donner la vie à ce monstre.

Mais les tyrans passent, et la patrie reste. Cette patrie est en danger ; nous périrons pour la défendre. Carthame nous appartient : nous saurons conserver cette place imprenable ; nous y vivrons indépendants, et souvent nous en sortirons pour aller combattre sous vos murailles, pour aller prodiguer notre sang à la défense de nos assassins. N'en demande pas plus, Mulei ; jamais les Abencerrages ne rentreront dans Grenade, tant que l'air qu'on y respire sera souillé par Boabdil.

Ainsi parle Zéir. Ses freres applaudissent, et repoussent avec horreur les présents qu'on leur apportoit : ils ordonnent aux ambassadeurs de sortir aussitôt

de leur ville. Mulei, qu'ils veulent retenir, résiste à leurs tendres instances, et vient porter au roi coupable la réponse de la fiere tribu. Je m'informai de Zoraïde : j'appris avec inquiétude qu'elle n'étoit plus dans Carthame; que, suivie de la seule Inès, elle avoit disparu depuis peu de jours.

Je la plaignis, je lui donnai des larmes. Hélas ! c'étoit sur moi-même que bientôt je devois pleurer.

Boabdil avoit dès long-temps envoyé dans toute l'Afrique solliciter des secours. Les tribus errantes des Béréberes, peuples pasteurs du pied de l'Atlas, firent partir six mille cavaliers conduits par le jeune Ismaël et par son épouse Zora; couple heureux autant qu'aimable, dont les mœurs douces et pures, la tendresse, la touchante union, devroient servir d'exemple à tous les mortels. Ils furent suivis du prince Alamar, déja fameux dans l'Éthiopie par sa force, par sa valeur, et qui, suivi de dix mille noirs,

accourut défendre nos murs. Boabdil le reçut comme son dieu tutélaire, lui prodigua les serments, les caresses; et la conformité de leurs caracteres les unit bientôt d'une étroite amitié.

Je fus assez infortunée pour plaire au féroce Alamar. Incapable de ce respect tendre, de cette délicate timidité, qui rendent contagieux l'amour, le téméraire Africain osa me déclarer ses vœux. Alamar n'étoit pas né pour qu'on lui pardonnât cette audace : ses yeux ardens et farouches, sa taille de géant, son visage noirci, ne pouvoient inspirer que l'effroi. Je frissonnois en l'écoutant; et sa sanguinaire valeur, son mépris du ciel et des hommes, avoient fait naître pour lui dans mon ame une insurmontable aversion. Je lui répondis avec la fierté qui convenoit à ma naissance, sur-tout à mes sentiments; mais je pris soin de ne pas offenser l'allié de ma patrie, l'ami redoutable de Boabdil.

Ce fut alors que la reine Isabelle, après

avoir réuni son armée à celle de Ferdinand, vint établir son camp devant nos murailles, et nous fit annoncer par ses hérauts qu'elle avoit juré de périr ou de s'emparer de Grenade. Boabdil, pour toute réponse, envoya le prince africain attaquer le camp espagnol. Alamar porta la terreur jusques aux tentes de la reine, renversa tous les guerriers qui tenterent de l'arrêter, fit un massacre affreux des chrétiens, et revint, couvert de gloire, demander à Boabdil de lui donner ma main pour prix de ses travaux. Boabdil y consent avec joie : lui-même conduit l'Africain dans le palais de mon pere, déclare au malheureux Mulei qu'il a disposé de sa fille, et m'annonce que le lendemain je serai l'épouse du prince Alamar.

Mon pere sans autorité ne pouvoit pas me défendre; Almanzor étoit dans les Alpuxares, occupé de chercher des soldats. Sans appui, sans secours que mes larmes, inutiles avec mes tyrans, je n'es-

pérai que dans mon courage; le désespoir me fit tout oser.

J'allai trouver la jeune Zora, cette vaillante amazone venue avec les Bérébères à la défense de notre patrie. Dès les premiers jours de son arrivée, je m'étois senti pour Zora ce penchant involontaire que nous commande la vertu. Elle connoissoit et plaignoit mes malheurs; elle haïssoit Alamar. Je n'hésitai pas à me confier à son zele; je lui demandai son secours. L'aimable étrangere prépara ma fuite, me donna pour m'accompagner trente de ses braves Numides, leur fit jurer de me défendre, de plutôt mourir que de m'abandonner; et, sûre de leur fidélité, Zora m'ouvrit, dans les ténebres, la porte qu'elle gardoit. Je m'échappai de Grenade, entourée de mon escorte, ne sachant encore où porter mes pas. La ville des Abencerrages étoit la retraite la plus sûre : mais leur chef Zéir et deux de ses freres avoient soupiré pour moi; ce n'étoit pas à des amants, même

vertueux, que je voulois confier ma vie. Je pensai qu'auprès de Malaga, dans le palais solitaire que mon pere Mulei-Hassem m'avoit autrefois donné, je pourrois cacher ma vie aux recherches d'Alamar, je pourrois instruire mon frere de la violence qu'on faisoit à mon cœur. Je prends aussitôt cette route, suivie de mes cavaliers, ne marchant que la nuit de peur d'être surprise, et priant le ciel de me dérober aux poursuites de mon ennemi.

Mes prieres furent vaines. J'avois à peine atteint le rivage des mers, que je me vois environnée par un escadron d'Alamar. Mes courageux Béréberes résistent et me défendent : mais, accablés par le nombre, ils sont égorgés ou mis dans les fers. Le chef de ces horribles noirs me saisit, m'enleve mourante, me porte dans un navire qui l'attendoit non loin du bord. Il y monte avec ses captifs, et m'annonce alors que son maître, voulant s'assurer son épouse, me faisoit conduire dans ses états.

Mes malheurs étoient à leur comble. La mort seule pouvoit m'arracher au sort affreux qui m'attendoit : je voulus la chercher dans les flots, pendant la tempête que nous essuyâmes; mes gardes m'attacherent au mât du navire. Vous savez le reste, seigneur; votre courage plus qu'humain m'a sauvée de ces barbares : mais mon malheur nous a ramenés dans les états de Boabdil. Je tremble des périls qui me menacent encore; cependant j'éprouve une douceur secrete en songeant que vous me défendez.

Ainsi finit le récit de la belle Zuléma. Gonzalve, charmé de l'entendre, ne peut exprimer ses transports : agité de mille pensées, il livre son ame à l'espoir, à la tristesse, à la crainte; et Zuléma le laisse en proie à ces sentiments divers.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIEME.

IMPRESSION que fait sur Gonzalve le récit de Zuléma. Situation des deux amants. Les blessures de Gonzalve le retiennent. Le siege de Grenade se continue. Préparatifs de Ferdinand. Isabelle occupe l'armée par des jeux. Combat de taureaux. Fêtes espagnoles. Soins vigilants d'Almanzor. Songe et terreur de Moraïme. Almanzor part avec Alamar pour aller surprendre les chrétiens pendant la nuit. Attaque et incendie du camp d'Isabelle. Exploits d'Alamar et d'Almanzor. Mort du prince de Portugal: désespoir de son épouse. Almanzor ne veut point rentrer dans Grenade : il fait camper les Maures sur le champ de victoire. Effroi des Espagnols. Discours religieux d'Isabelle : elle ranime ses troupes. Lara les établit dans des retranchements.

LIVRE CINQUIEME.

JEUNES cœurs qui savez aimer, vous n'avez pas oublié ce jour où l'objet de votre tendresse vous fit palpiter pour la premiere fois. Il vous souvient que le doux plaisir, le délicieux sentiment dont vous étiez enivrés étoit troublé par la crainte qu'un heureux rival ne vous eût prévenus, que celle à qui vous vouliez plaire ne fût enchaînée par d'autres liens: elle étoit si belle, elle annonçoit tant de vertus, qu'il vous sembloit impossible qu'un seul mortel eût pu la voir et ne pas brûler pour elle. Avant d'oser lui déclarer ce que votre trouble avoit déja dit, vous vous efforciez, en tremblant, de pénétrer son secret; vous vous alarmiez d'une parole, vous interprétiez un regard; et, lorsqu'après mille détours, après cent questions éludées, vous parvîntes à vous assurer que son ame libre

et paisible étoit encore à conquérir, que vous pouviez prétendre au bonheur, à la félicité suprême d'y faire naître le premier amour.... ah ! jeune amant, rappelle-toi ce que tu sentis, et donne tous les jours qui te restent pour jouir encore d'un semblable instant.

L'heureux Gonzalve en jouissoit. Depuis que la princesse maure a parlé de son aversion pour le féroce Alamar, depuis qu'en racontant sa vie elle a fait entendre au héros qu'elle n'a point connu l'amour, Gonzalve osoit ouvrir son ame à l'espoir; Gonzalve, sans cesse occupé de ce récit, l'avoit toujours présent à sa pensée : dans le silence des nuits, il voyoit, il écoutoit Zuléma. La seule idée de cet Africain osant aspirer à lui plaire venoit allumer sa fureur : il brûloit d'être devant Grenade, de voir, de joindre ce fameux guerrier, de le vaincre, de le punir de son audace criminelle. Son cœur étonné connoissoit la haine; et sa

colere contre Alamar lui faisoit presque souhaiter de quitter bientôt l'objet de ses vœux.

D'autres pensées plus douces, mais non moins tendres, occupoient la jeune princesse. Sûre de l'amour de cet étranger sans s'être permis de le desirer, décidée à lui consacrer sa vie sans s'être avoué qu'elle l'aimoit, elle formoit le dessein de retourner avec lui près de son pere : il lui sembloit que sous sa garde elle n'avoit plus rien à redouter. Mulei, Almanzor, Boabdil, Alamar lui-même, tout le peuple maure, devoient respecter ou craindre ce héros; sa valeur, qu'elle connoissoit, pouvoit délivrer Grenade; et la fille de Mulei-Hassem étoit la seule récompense digne d'être offerte à tant de vertus.

Telles étoient les chimeres dont se repaissoit Zuléma. Mais les blessures de Gonzalve doivent le retenir long-temps : la princesse dépêche en secret un esclave

à Mulei-Hassem pour l'instruire des lieux qu'elle habite. En attendant le retour de cet envoyé fidele, elle se croit obligée d'employer tous ses moments à s'occuper de son libérateur : toujours près de lui, sans cesse attentive aux progrès de sa guérison, elle le veille, le garde, et charme par son entretien une solitude chere à tous deux.

Tandis que le temps nécessaire pour rendre à Gonzalve ses forces s'écoule dans des soins si doux, l'armée espagnole devant Grenade se plaint de l'absence de son héros : humiliée par les exploits d'Alamar, elle brûle de se venger. Les jeunes chefs, Gusman, Cortez, le prince de Portugal, les soldats, les capitaines, demandent à grands cris l'assaut. Ferdinand s'oppose à leurs vœux; Ferdinand n'est pas prêt encore. Grenade environnée de mille tours, trop vaste pour être bloquée, communique par l'orient aux Alpuxares, et trouve dans ces montagnes

des vivres et des soldats. Carthame (1), du côté du midi, bâtie sur des rocs inaccessibles, gardée par les Abencerrages, inquiete les Espagnols. Un peuple immense et belliqueux, des alliés nombreux et vaillants, défendent la ville assiégée; et le fougueux courage d'Alamar, la tranquille valeur d'Almanzor, préparent une résistance dont le temps seul peut triompher.

Le roi d'Aragon, formé par son pere dans ses longues guerres contre les François, envoie des détachements dans les Alpuxares surprendre, enlever les convois; il s'empare du courant des fleuves; il veut que la famine combatte pour lui. Sa prévoyance va plus loin : instruit déja dans cet art affreux qui met le tonnerre dans la main des hommes, qui rend

(1) Cette ville de Carthame n'est point celle située au midi d'Antequerre, près de Malaga; c'est une autre Carthame plus voisine de Grenade et peu éloignée de Loxa.

102168

désormais inutiles l'adresse et la force guerrieres, Ferdinand creuse d'étroits souterrains, qu'il conduit sous les murs de Grenade; là, le salpêtre, le soufre, doivent s'enflammer tout-à-coup, éclater avec fracas, faire voler les tours dans les airs, et livrer aux assaillants une entrée large et facile. Tous les apprêts, toutes les machines qu'inventa le démon de la guerre, sont employés par Ferdinand : mais, pour assurer leur succès, il est forcé d'en suspendre l'usage. Aguilar loue sa prudence, le vieux Tellez approuve ses lenteurs, et l'intrépide Lara semble dire par son silence qu'on ne peut vaincre sans son ami.

Pendant cette longue inaction, capable de décourager l'armée, Isabelle, par des jeux guerriers, cherche à distraire l'ardente jeunesse que son époux sevre des combats. Cette grande reine connoît dès long-temps combien la présence de l'objet qu'il aime augmente la valeur

d'un Espagnol ; elle sait que, chez sa nation, l'amour, le brûlant amour, est le plus fort aiguillon de la gloire : elle a voulu que sa cour la suivît. Les plus belles des Castillanes sont auprès d'elle dans son camp : Blanche de Médina Céli, Éléonor de la Cerda, Séraphine de Mendoze, Léocadie de Fernand Nugnès, une foule d'autres beautés, dont chacune est l'idole d'un héros, environnent sans cesse la reine et s'effacent mutuellement. Mais toutes sont éclipsées par la princesse de Portugal : fille d'Isabelle (1), glorieuse de porter ce nom, elle en est digne par ses charmes, plus encore par ses vertus. Adorée de l'heureux Alphonse, qui vient de recevoir sa foi, la jeune et tendre princesse n'est occupée que de retenir la valeur imprudente de son époux. Jaloux

(1) L'infante Isabelle, fille aînée de la reine Isabelle, avoit épousé Alphonse, fils du roi de Portugal. Elle devint veuve peu de temps après son mariage.

de la renommée de ce fameux Almanzor, l'honneur, le soutien de Grenade, Alphonse témoigne hautement son desir de s'éprouver contre lui. Sa tremblante épouse n'ose l'en détourner : mais un noir pressentiment fait en secret couler ses larmes, et le seul nom d'Almanzor lui cause un mortel effroi.

Au milieu du camp est un vaste cirque environné de nombreux gradins : c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des fleches aiguës.

Un-alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants; et l'armée entiere, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barriere s'ouvre: le taureau s'élance au milieu du cirque. Mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses naseaux fument; ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout-à-coup il se précipite sur un cavalier, qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et

fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une fleche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arene, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les fleches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colere et de douleur.

Ce fut dans un de ces combats que le téméraire Cortez pensa terminer une vie destinée à de si grands exploits. Brûlant de se signaler aux yeux de la belle Mendoze, qui dès long-temps possede son cœur, Cortez, sur un andalous, blessoit

et fuyoit un taureau furieux. Malgré le péril dont il est menacé, le jeune amant regarde toujours la beauté qui toujours l'occupe, lorsqu'il voit tomber dans l'arene la fleur d'oranger qui paroit son sein. Cortez se précipite à terre, court, se baisse; et le taureau vole; il va frapper l'imprudent Cortez... Un cri de Séraphine l'avertit : Cortez, sans quitter la fleur, dirige d'un œil sûr sa lance à l'épaule de l'animal, qu'il jette expirant sur le sable.

Toute l'armée applaudit : Isabelle veut couronner Cortez. Cortez refuse la couronne en montrant la fleur précieuse qu'il a pensé payer de sa vie : il la couvre de mille baisers, il la presse contre son cœur, brise sa lance, et quitte le cirque.

Ainsi s'écoulent les jours. Dès que la nuit amene les étoiles, mille flambeaux allumés et réfléchis dans le crystal éclairent de toutes parts les superbes tentes de la reine. Là, toutes les beautés de la

cour, éclatantes d'or et de pierreries, la tête nue, seulement parée de leurs cheveux longs et flottants, laissent au milieu d'elles un vaste espace où les hautbois mêlés aux timbales appellent les jeunes héros. Ils y paroissent en habits de fête, couverts d'un riche et court manteau qu'une agraffe d'or releve avec grace; leur chapeau large et rabattu est surmonté de plumes rouges que rassemble un nœud de diamants; leur chevelure tombe par boucles sur leur fraise éblouissante ; et le léger duvet d'ébene qu'ils laissent croître au-dessus de leurs levres semble donner de nouveaux charmes à leur visage doux et guerrier.

Chacun d'eux présente la main à celle que son cœur préfere. Les instruments donnent le signal; et dans une danse noble, mesurée, où la gravité n'ôte rien au plaisir, où la décence ajoute à la grace, les deux amants attirent tous les yeux

en ne regardant qu'eux seuls (1). Bientôt des airs plus rapides donnent l'essor à leur légéreté : ils se mêlent, se joignent, se quittent, reviennent précipitamment à la place qu'ils ont laissée, se fuient de nouveau pour s'atteindre encore, et savent peindre dans leurs mouvements les transports, les tendres surprises, la douce langueur de l'amour (2).

Lorsque la sévere Isabelle a mis fin à ces jeux aimables, et que les jeunes beautés, retirées dans leurs asyles, donnent aux tendres souvenirs les heures destinées au sommeil, leur amant, qui veille comme elles, erre autour de la tente heureuse qui renferme l'objet de ses vœux. Cortez sur-tout, l'amoureux Cortez vient, toutes les nuits, attendre l'aurore à la porte de Séraphine. Un voile léger est le seul obstacle qui le sépare de son amante : mais ce

(1) La Sarabande. (2) Les *seguidillas*.

voile est impénétrable; le respect en est le gardien. Enveloppé d'un large manteau, soutenu sur sa longue épée, Cortez fait doucement frémir les cordes plaintives d'une guitare, et chante sur un air lent ces paroles interrompues par ses soupirs:

Dérobe ta lumiere, ô lune trop brillante;
Nuit, garde le secret de ma timide ardeur;
Zéphyrs, portez ma voix jusques à mon amante,
    Mais qu'elle s'arrête à son cœur.
    Et vous, qui, loin de cette belle,
Ignorez de l'amour les douloureux tourments,
    Dormez, dormez, indifférents;
Vous seriez mes rivaux, si je vous parlois d'elle.

Pendant le jour, hélas! réduit à me contraindre,
Je tremble qu'un soupir ne trahisse mes feux:
Je desire la nuit; alors j'ose me plaindre,
    Et je me crois moins malheureux.
    Vaine erreur! loin de sa présence,
Le monde est un désert; seul j'y parle d'amour:
    Reviens, reviens, flambeau du jour;
J'aime mieux la revoir, et garder le silence.

Au milieu d'une de ces nuits où le

repos du camp n'étoit troublé que par les plaintes des amants, Almanzor, fatigué des travaux, des inquiétudes qui l'occupent sans cesse, goûtoit auprès de Moraïme les douceurs d'un tranquille sommeil. Ce héros, dont l'ame intrépide ne connoît d'autres passions que la gloire et son épouse, après avoir donné tout le jour à visiter les remparts, à fortifier les postes, à redoubler par son exemple le courage des soldats, revenoit chaque soir avec l'ombre trouver la solitaire Moraïme, la rassurer contre des périls qu'elle ne craignoit pas pour elle, et chercher dans ses embrassements cette récompense si pure que le chaste amour donne à la vertu.

Tandis qu'au fond de leur palais tous deux, en se tenant la main, reposent sur un lit de pourpre, Moraïme jette un cri terrible, et s'éveille baignée de pleurs : troublée, respirant à peine, elle se précipite, en poussant des sanglots, dans

les bras d'Almanzor surpris; elle le presse contre son cœur; elle l'inonde de ses larmes.

Chere épouse, lui dit le héros, d'où vient cette terreur soudaine? Qui peut te causer tant d'effroi? Je suis ici, ma tendre Moraïme; c'est contre mon sein que ton sein palpite; c'est ton Almanzor qui te parle, qui te rassure, qui te défend.

Ah! mon bien aimé, répond-elle, quel horrible songe vient de m'effrayer! J'ai vu.... Mes sens m'abandonnent; ma voix expirante ne peut achever.... J'errois dans cette vaste plaine qui nous sépare de nos ennemis; les deux armées étoient en présence; nos Maures bordoient les remparts.... Je t'ai vu, brillant de lumiere, resplendissant des feux de l'acier, t'avancer seul, défier Gonzalve, et combattre ce Castillan. Je t'ai vu vainqueur, mais couvert d'un crêpe qui t'enveloppoit de ses noirs replis. Nul mortel n'osoit t'approcher. Je cours, je

vole à ta rencontre, je veux te serrer dans mes foibles bras... le crêpe s'étend sur ma tête; nous tombons tous deux dans un lac de sang....

O mon époux, ô mon ami, je connois trop bien ta grande ame pour chercher à l'intimider : mais je te demande, mais je te supplie de te souvenir que dans l'univers Moraïme n'a que toi seul. Ma famille est presque détruite; mon pere et mes freres sont tombés sous les coups de Boabdil; ma mere est morte de douleur; ce qui reste des Abencerrages est exilé de Grenade : j'ai tout supporté, j'ai vécu; le ciel me laissoit Almanzor. C'est sur toi que j'ai réuni toutes les affections que j'avois perdues; c'est toi que mon cœur a fait hériter de tous les sentiments qu'il connut jamais. Voudrois-tu me ravir, hélas ! le seul bien que le sort m'ait laissé? Voudrois-tu, plus barbare que lui, condamner ta Moraïme.....? Elle en mourroit à l'instant même; elle expire-

roit d'un supplice affreux. Prends pitié de moi, trop vaillant héros : promets de rester derriere nos murailles, de te borner à defendre ces tours qui n'ont d'appui que ton bras; jure de ne jamais quitter ton épouse, ta Moraïme, pour aller prodiguer tes jours, dans cette plaine fatale, à la défense d'un roi perfide qui déteste tes nobles vertus, qui te livrera peut-être aux bourreaux quand tu auras sauvé son empire.

Moraïme, répond Almanzor en répandant quelques larmes, tu m'es plus chere que la vie; mais mon devoir m'est plus cher que toi. Je sais quel est Boabdil, et tu n'ignores pas toi-même que j'ai toujours un moyen terrible de me soustraire à ses fureurs. Ce n'est pas pour ce monstre que je combats; c'est pour ma religion, c'est pour ma patrie, c'est pour laisser sur ma tombe un nom qui soit à ma veuve un héritage de respect. O ma digne et fidele épouse, ne tente pas d'affoiblir

ma vertu : c'est toi qui la fis naître dans mon ame ; c'est toi qui la nourris de tes saints exemples, qui l'embellis de tes purs attraits. Pour pouvoir cesser de l'aimer, il faudroit ne plus te chérir. Mais rassure-toi, Moraïme : je ne médite point de quitter nos remparts ; l'intérêt du Maure me le défend. Je reste avec toi, mon amie, avec celle dont un seul regard, un seul mot, un tendre sourire me récompensent de tous mes travaux. Essuie tes pleurs ; le dieu des combats va peut-être finir nos miseres ; peut-être mes heureux efforts dans peu nous obtiendront la paix. Eh ! quelle gloire, quel bonheur, si ce peuple, sauvé par mes soins, disoit en te voyant passer : Voilà l'épouse, voilà l'amante de notre libérateur !

En prononçant ces mots, il l'embrasse, la rassure, lui promet encore de ne point sortir des murailles. Moraïme se fait répéter ces consolantes paroles : elle croit,

elle a toujours cru tout ce que lui dit Almanzor. Mais son effroi ne peut se calmer, mais ses larmes ne tarissent point; quand tout-à-coup le son des trompettes retentit près de leur palais. Almanzor étonné se leve; il écoute : le bruit des armes se mêle à celui des coursiers. Le héros s'élance à son glaive, couvre sa tête d'un large turban, revêt à la hâte sa forte cuirasse, et, sans vouloir entendre Moraïme, il court s'informer lui-même de la cause de ce mouvement.

A peine arrivé sur la place, il voit, au milieu des flambeaux, à la tête des noirs Africains, Alamar, le fier Alamar, monté sur un coursier de Suze, couvert d'une peau de serpent dont les écailles impénétrables le garantissent presque tout entier, dont la tête sanglante et hideuse se replie autour de son turban verd.

• Prince de Grenade, lui dit le barbare, tu dors, et moi je vais combattre; tu

reposes près de ton épouse, et moi je vais porter le feu dans les tentes de Ferdinand : j'en ai l'ordre de Boabdil. Je cours, avec mes seuls guerriers, attaquer ces fiers Espagnols qui, nous croyant trop lâches pour les surprendre, attendent, au milieu des fêtes, que la famine nous rende captifs. Je vais troubler ces fêtes superbes ; je vais inonder de sang ces pavillons séjour des plaisirs. Almanzor ose-t-il me suivre?

Il dit. Le héros le regarde avec un sourire amer : Sois tranquille, lui répond-il, Almanzor te devancera.

Son ordre appelle aussitôt les Zégris et les Alabez. Il demande un de ses coursiers, s'arme de sa pesante masse, s'élance à côté d'Alamar, semblable au dieu des batailles, fait défiler en silence les trois escadrons réunis, et sort par la porte d'Elvire.

Ils marchent, ils sont dans la plaine. Avant d'arriver aux premieres gardes,

Almanzor convient, avec Alamar, de l'ordre qui doit s'observer : les Zégris, sous leur chef Maaz, se porteront au centre du camp, où les guerriers de Castille gardent leur reine Isabelle; la gauche, défendue par le vieux Tellez et par les chevaliers de Calatrave, sera surprise par les Africains commandés par Alamar; Almanzor et ses fideles Alabez feront leur attaque à la droite, où s'est placé le roi Ferdinand au milieu des Aragonois.

On obéit, on se sépare : on avance d'un pas égal, rapide, mais sans tumulte. Les ténebres favorisent les Maures : la sécurité de leurs ennemis semble assurer leur succès. Les premieres gardes sont immolées; les secondes ont le même sort. On arrive aux retranchements, et les coursiers d'Afrique les ont franchis. Alors la troupe d'Alamar jette des cris épouvantables, celle d'Almanzor lui répond; les Zégris au centre répetent ces clameurs.

Au même instant, et des trois côtés, le camp est inondé de Maures. Semblables aux lions gétules qui rencontrent dans le désert un troupeau de chevreuils timides, ils se jettent sur les Espagnols, attaquent, poursuivent, égorgent ceux qui fuient, ceux qui résistent, entassent les corps expirants, et craignent que leurs bras lassés ne puissent servir leur fureur.

Alamar, ivre de sang, seul, et déja loin des siens, dans le tumulte, dans les ténebres, parcourt le quartier de Tellez, brisant, immolant au hasard tout ce qui vient s'offrir à sa rage. Le vieux Tellez, au premier bruit, a fait sonner la trompette : le glaive à la main, sans bouclier, sans casque, précédé de quelques flambeaux, il court, il appelle ses chevaliers. Alamar l'entend, vole à lui, renverse ceux qui l'environnent, saisit le vieillard par ses cheveux blancs qu'ont épargnés plus de cent combats, frappe, et d'un coup de cimeterre enleve cette tête véné-

rable respectée depuis si long-temps. Sans s'arrêter, l'Africain s'élance vers l'escadron de Calatrave, qui se rassemble, se forme en désordre pour se rendre à la voix de Tellez. Alamar arrive comme la foudre : Voici votre chef, crie-t-il ; je vous le rends sans rançon. Il leur jette alors la tête sanglante, se précipite dans cet escadron, le dissipe, le met en fuite, et couvre la terre de morts.

Pendant ce temps, le brave Almanzor répand la terreur au quartier du roi. Les Aragonois, surpris, accablés, périssent ou se dispersent. Leurs chefs Aranda, Montalvan, veulent en vain rallier les fuyards : ils tombent sous les Alabez, qui, fermes, serrés dans leurs rangs, semblables à la mer en courroux lorsqu'elle envahit ses rivages, s'avancent, détruisent, renversent tout ce qui tente de les arrêter. Almanzor dirige leur course sans trouble comme sans fureur : il dédaigne de frapper des vaincus ; il

s'occupe du fruit de la victoire plus que du carnage qui doit l'acheter. Déja ses ordres sont donnés; déja les flambeaux s'allument. Les tentes sont embrasées, des torrents de fumée épaisse s'élevent à gros bouillons, et vomissent une longue flamme qui s'accroît en ondoyant. Alamar et ses Africains l'apperçoivent à l'aile gauche : aussitôt les feux se répandent dans le quartier de Tellez. Les pavillons tombent, l'incendie éclate; et les deux flammes, s'élevant ensemble, menacent de se joindre dans peu de moments.

Ferdinand, à demi nu, armé seulement d'une épée, avoit, à la premiere alarme, précipité ses pas vers Isabelle. Là s'étoient rassemblés autour de la reine le prince de Portugal, Lara, Cortez, Aguilar, tous les héros de Castille. Là, les redoutables Zégris avoient trois fois été repoussés; et leur chef Maaz, pour-

suivi par Lara, cédoit en frémissant la victoire. L'auguste Isabelle, craignant pour le roi, couroit elle-même à son secours, lorsque ce monarque, tremblant pour elle, arrive auprès de son épouse. Rassuré par sa présence, Ferdinand veut achever de s'armer pour aller combattre Almanzor.

Mais, à ce nom, au bruit de ses exploits, à la vue du vaste incendie qui déja répand une horrible clarté, le prince de Portugal Alphonse, l'impétueux Alphonse, s'élance comme un jeune faon qui va chercher la fleche mortelle. Guidé par les cris de terreur, il vole à travers les flammes, arrive, joint Almanzor, et lui porte un coup de sa lance; elle se brise sur la cuirasse du Grenadin.

Almanzor ébranlé s'arrête, tourne vers le Portugais des yeux brûlants de courroux. Il va le frapper de sa masse; il le voit à pied, suivi de peu des siens :

Alors sa générosité l'emporte sur sa colere; Almanzor quitte son coursier, tire son sabre, et s'avance vers Alphonse, qui l'attend le fer à la main.

Ils s'approchent, ils s'attaquent: leurs glaives croisés font jaillir du feu; leurs armes résistent aux coups redoublés. Almanzor reçoit dans le bras une blessure profonde, qui vient encore déchirer son flanc. Alphonse jette un cri de joie: mais, également fort des deux mains, Almanzor saisit de la gauche son redoutable cimeterre, et, pressant de plus près son ennemi surpris, d'un revers il fend la poitrine de l'intrépide Portugais. Alphonse tombe, et mord la terre: il fait d'inutiles efforts pour menacer son vainqueur; il perd à l'instant la voix et la vie.

O malheureuse Isabelle, épouse, amante infortunée du héros qui vient d'expirer, on t'apprenoit dans ce moment que le téméraire Alphonse étoit

aux mains avec Almanzor. Malgré les cris de la reine, malgré les prieres de Ferdinand, la jeune Isabelle, pâle, échevelée, court, vole à travers les flammes, appelant Alphonse, Alphonse.... Elle arrive, et voit son époux dépouillé déja de son casque, tournant ses yeux à demi fermés vers Almanzor, qui s'éloignoit.

Cher Alphonse, s'écrie-t-elle en se précipitant sur son corps ; cher Alphonse, attends ton épouse ; sa douleur va la joindre à toi. Le voilà donc ce doux hyménée qui devoit nous assurer une si longue suite de beaux jours ! les voilà ces fortunés liens qui nous unissoient à jamais ! Alphonse, mon cher Alphonse, l'amour d'Isabelle ne t'a pas suffi : hélas ! je ne méritois pas de vivre long-temps ton épouse ; le sort barbare ne l'a pas voulu ; du moins il ne pourra nous séparer.

A ces mots elle se releve, le désespoir

dans les yeux, saisit le glaive d'Alphonse, et va le plonger dans son sein, lorsque la reine avec Ferdinand parviennent enfin à s'emparer d'elle. On veut l'arracher de ce lieu funeste; elle échappe à tous les efforts, méconnoît la voix de sa mere, repousse ses caresses tendres, retourne se jeter snr le corps d'Alphonse, et s'y enchaîne de ses foibles bras.

Almanzor, qui la voit de loin à la lueur des flammes dévorantes, ne peut retenir ses pleurs : Malheureux ! dit-il, qu'ai-je fait ! C'est une veuve désolée dont mon bras immola l'époux; c'est une amante au désespoir dont j'ai causé l'éternel malheur ! Ah ! Moraïme . . . Moraïme... peut-être bientôt . . . Ses larmes redoublent : mais, éloignant ces tristes pensées, et prononçant le nom de sa patrie, il poursuit sa course rapide, prolonge, augmente l'incendie, et rejoint enfin Alamar, qui, rouge de sang, lassé de

carnage, venoit au devant de lui sur des monceaux de cadavres.

Les deux héros se félicitent, concertent ensemble de nouveaux desseins. Ils voient, à la clarté des feux, un bataillon hérissé de dards, formés loin des ruines du camp. Ce bataillon, composé des vieilles bandes castillanes, trois fois vainqueur des Zégris que Maaz alloit au loin, présente une forêt de lances inaccessible des quatre côtés. Au milieu, la reine Isabelle, assise sur un bouclier, soutenue par Ferdinand, tient dans ses bras sa fille mourante, la serre contre son sein, la couvre de baisers, de larmes, et cherche à rappeler du moins à cette veuve inconsolable qu'il lui reste encore une mere.

Autour d'elle sont Aguilar, Cortez, Gusman et Lara, les chefs, les héros de l'armée, attendris de ce spectacle, indignés contre la fortune, versant à la fois

des pleurs de colere et de compassion. Ils brûlent d'attaquer le Maure; ils ne peuvent quitter cette enceinte, dernier refuge de leurs rois, dernier asyle de leurs drapeaux : ils frémissent de honte, de rage, se précipitent au-delà des rangs pour aller chercher Almanzor, et, rappelés par le monarque, reviennent à regret à sa voix.

Ainsi l'animal courageux né dans les rocs des Pyrénées pour la défense des troupeaux, attaché par de fortes chaînes à la porte d'une bergerie, et qui voit de loin des loups ravissants, gronde, se hérisse, menace, remplit l'air de hurlements affreux, mord sa chaîne qu'il a tendue de tout son poids, de tout son effort, et fait retentir le bruit de ses dents qu'il aiguise sur elles-mêmes.

Calme au sein de la victoire, comptant pour rien ses succès tant que Grenade n'est pas délivrée, Almanzor propose de

se réunir pour porter les derniers coups à cette redoutable phalange, et terminer la guerre en la détruisant. Mais les forces du grand Almanzor ne peuvent servir son courage : le sang qui coule en abondance de sa douloureuse blessure, ses souffrances, qu'il dissimule et qu'a redoublées un instant de repos, ne permettent pas à ce vaillant prince de revoler aux combats. Les Alabez, dont il est adoré, tremblant pour ses jours précieux, refusent à haute voix de le suivre. Les Africains, Alamar lui-même, satisfaits des exploits de la nuit, demandent à retourner à Grenade. Le héros pensif les écoute : il médite un nouveau projet qui lui conservera son avantage, qui doit redoubler la consternation de ses ennemis vaincus. Il sait combien à la guerre il est important d'inspirer l'effroi, combien souvent un pompeux appareil en impose plus que la victoire même : il ap-

pelle le fier Alamar, rassemble autour de lui ses capitaines; et prenant sur eux ce noble ascendant que leur conscience donne aux grands hommes :

Eh bien ! leur dit-il, je cede; Almanzor consent au repos : mais vous ne consentirez pas à perdre le fruit de tant de succès, à regagner en fugitifs des remparts menacés encore. Amis, jurons de n'y rentrer qu'après avoir chassé, qu'après avoir exterminé ce qui reste de nos ennemis. Dressons nos tentes à cette place : que l'armée entiere s'y rende. Opposons le camp des vainqueurs au camp que nous avons détruit; et que l'Espagnol, assiégé par nous, éprouve à son tour les fléaux que trop long-temps il nous fit souffrir.

Il dit. Ses guerriers applaudissent, Alamar approuve un si grand dessein. Ce prince part aussitôt pour aller chercher le roi Boabdil, pour amener avec

ce monarque les troupes, les secours nécessaires. Il vole, arrive à l'Alhambra, répand l'heureuse nouvelle; et le peuple, les citoyens, font éclater leur bruyante joie. Les portes de la ville s'ouvrent; Boabdil, suivi d'Alamar, sort à la tête de ses bataillons. La campagne est couverte de Maures, de coursiers traînant dans des chars des armes, des toiles, des vivres. L'armée environne Almanzor, l'appelle son dieu tutélaire, son héros, son libérateur. Le roi lui-même confirme ces noms. Dans l'espace déja circonscrit mille et mille tentes se dressent. Un magnifique pavillon s'éleve au centre pour Boabdil; Almanzor et les Alabez se retirent à l'aile droite; Alamar avec ses guerriers va se placer à la gauche. L'armée est établie en peu d'heures. Des soldats frais et nombreux occupent les postes avancés; et six mille lances rangées devant le camp présentent les têtes

sanglantes que les féroces Africains ont rapportées du combat.

Cependant les rayons du jour viennent découvrir ce spectacle, et présenter aux Castillans l'horrible image de tant de malheurs. Toutes leurs tentes sont consumées; les machines, les magasins, fument sous des monceaux de cendre; des milliers de cadavres épars nagent dans des ruisseaux de sang. Ici sont des infortunés palpitant encore sous des ruines; là des guerriers sans vêtements ont reçu la mort endormis. Chaque soldat cherche des yeux le frere, l'ami, qui lui manque : sa pieuse douleur est trompée à l'aspect des troncs mutilés. Il voit de loin sur un fer brillant la tête de celui qu'il pleure, il la voit, détourne la vue en frissonnant d'horreur et d'effroi.

Ferdinand, Lara, tous les chefs, se regardent, n'osent rien résoudre : l'auguste Isabelle en pâlit. Les Castillans

intimidés gardent un effrayant silence : la terreur est sur leurs visages ; le désordre se met dans leurs rangs ; ils tremblent, ils sont prêts à fuir. Mais Isabelle a su le prévoir : Isabelle, qui connoît les mœurs, le caractere de ses Espagnols, appelle aussitôt la religion au secours de leur courage éteint. Accompagnée de deux saints pontifes, précédée de la grande croix, étendard sacré de l'armée, elle va parcourir les rangs :

Amis, dit-elle avec l'accent de la ferveur, de l'espérance, adorons la main qui nous frappe, cette main nous relevera. Le Dieu des armées est avec nous ; pourroit-il laisser la victoire à des ennemis qui l'outragent ? Il veut éprouver ses soldats ; il veut vous faire mériter la récompense qu'il vous destine. Ceux que vous pleurez en sont possesseurs : oui, ceux que moissonna le fer dans cette nuit désastreuse vous contemplent en ce

moment du haut du ciel qu'ils habitent, et vous montrent la palme immortelle que les anges ont mise en leurs mains. Ah ! cessez, cessez, chrétiens, de donner des pleurs à leur cendre : ils n'ont pas besoin de vos larmes, et nous avons besoin de leur secours. Invoquons-les ; tournons nos regards avec respect, avec confiance, vers ces sanglantes dépouilles que vous semblez n'envisager qu'avec effroi. Ce sont les restes des martyrs ; ce sont des reliques sacrées à qui nous devrons nos succès. Elles assurent la perte infaillible de ces barbares musulmans ; elles attirent sur ces impies la colere de l'Éternel, qui ne laisse jamais sans vengeance les outrages faits à ses saints.

Les religieux Espagnols lui répondent par des sanglots : ils jurent de mourir pour leur Dieu aux pieds de leur reine adorée ; ils invoquent le Tout-Puissant,

bénissent le nom d'Isabelle, et, remplis d'un nouveau courage, veulent marcher contre l'ennemi.

Ferdinand retient cette ardeur; mais il sait en profiter. La moitié des troupes reste sous les armes, tandis que l'autre est occupée à recueillir les blessés, à donner la sépulture aux morts. La reine leur prodigue les honneurs funèbres. Lara trace pendant ce temps, au-delà du camp détruit, une vaste et large enceinte qu'il environne d'un fossé profond. Le jour se passe dans ces tristes soins. L'armée, épuisée de lassitude, ne quitte les armes que pour le travail : mais l'inébranlable constance, la soumission, la frugalité des Castillans, leur font tout supporter sans murmure. Ils se retirent avec la nuit au milieu des retranchements : une garde choisie veille à l'entrée. Les soldats, couchés pêle-mêle, la tête appuyée sur leurs boucliers, dorment

sans quitter leurs lances, prêts à combattre au moindre signal. Les chefs reposent auprès d'eux : mais les rois, plus à plaindre encore que leurs sujets infortunés, n'osent se livrer au sommeil.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIEME.

Piété d'Isabelle. Elle assemble ses chefs. Discours et projet de la reine. Elle exécute son grand dessein. Travaux des Espagnols. Convalescence de Gonzalve. Ses amours avec Zuléma. Arrivée de Mulei-Hassem et de trois Abencerrages. Nouvelle que l'un d'eux apporte. Zuléma est promise au vainqueur de Gonzalve. Entretien de la princesse et du héros : ils se révelent tous leurs secrets. Zuléma donne des armes à Gonzalve. Il part avec les Abencerrages. Il se découvre. Combat du héros contre les trois Maures. Il est vainqueur, et va rejoindre l'armée.

LIVRE SIXIEME.

Religion, quel est ton empire ! Que de vertus te doivent les humains ! Oh ! qu'il est heureux le mortel qui, pénétré de tes vérités sublimes, trouve sans cesse dans ton sein un asyle contre le vice, un refuge contre le malheur ! Tant que l'inconstante fortune sourit à ses innocents desirs, tant qu'il coule des jours sans nuage, tu sais les embellir encore : tu viens ajouter un nouveau plaisir au bien qu'il fait à ses semblables ; tu donnes un charme de plus aux délices d'une bonne action. Ta sévérité même est un bienfait : tu ne retranches du bonheur que ce qui pourroit le corrompre, tu ne défends de chérir que ce qu'on rougiroit d'aimer. Si le sort accable au contraire une ame soumise à tes loix saintes, c'est alors sur-tout, c'est alors qu'elle trouve en toi son plus ferme appui. Sans prescrire l'insensibi-

lité que la nature heureusement rend impossible, tu nous apprends à supporter les maux dont tu permets qu'on s'afflige; tu descends dans les cœurs déchirés pour calmer leurs douleurs cuisantes, pour leur présenter un dernier espoir; et tu n'éteins pas ce pur sentiment qui les fait souffrir et qui les fait vivre.

La noble et pieuse Isabelle ne trouve que dans sa religion la force de soutenir ses peines. Accablée à la fois de la perte d'un gendre, du désespoir de sa fille et du malheur de ses armes, elle se réfugie dans le sein de son Dieu: ce Dieu lui commande de penser à son peuple. Cette mere infortunée confie la veuve d'Alphonse à Séraphine, à Léocadie, et les fait conduire à Jaën. Le corps du prince malheureux est remis aux Portugais de sa suite, qui partent à l'instant même pour le porter à Belem (1). Libre de ces soins, com-

(1) Superbe monastere sur le bord du Tage, où sont les sépultures des rois de Portugal.

mandant à ses larmes, Isabelle rassemble autour d'elle son époux, ses principaux chefs, et leur adresse ce discours :

Compagnons, jadis de ma gloire, aujourd'hui de mon malheur, vous, à qui j'ai dû tant de triomphes, et que la fortune n'a trahis qu'une fois, vous voyez les tristes effets de l'attaque imprévue des infideles. Des milliers d'Espagnols sont tombés sous leurs coups; nous n'avons plus de magasins, de retraites, plus de machines : l'ennemi, fier de ses succès, repose sous de superbes tentes élevées devant ses murailles; et nous veillons, le glaive à la main, sur la cendre sanglante d'un camp détruit.

Il faut choisir, braves Castillans, ou d'une paix déshonorante qui couvre d'opprobre le nom chrétien, ou d'une héroïque constance qui nous en rende à jamais l'honneur. Eh ! dans quel temps, juste ciel ! songerions-nous à cette paix honteuse ? quand des trésors dès long-temps

amassés m'épargnent la douleur des subsides, quand mon hymen avec Ferdinand double mes forces et mes soldats. Les Maures touchent à leur ruine, la discorde est dans leurs foyers. Un roi cruel et pusillanime chancelle sur le trône qu'il usurpa; les Abencerrages ont abandonné ce tyran perfide et féroce. La France est mon alliée; le Portugal... hélas! nous avoit confié son espoir; l'Afrique tremble à mon nom; mes flottes couvrent ses mers; enfin Gonzalve est près d'arriver. Quelle époque plus favorable nous offrira jamais l'avenir pour rendre libre l'Espagne, pour la venger de huit siecles d'affronts? Amis, je chéris plus que vous les douceurs d'une paix heureuse; je sais que le premier des biens est ce repos de la nation, si nécessaire aux travaux d'un bon roi : je veux l'assurer à mes descendants. Ils auront plus que moi, je l'espere, les talents, les nobles vertus, qui font fleurir les états; ils n'auront pas, comme

moi, j'en suis sûre, les dignes héros qui m'écoutent, et qui savent les conquérir.

Je ne m'aveugle point sur nos pertes : je vois toute l'étendue des malheurs que nous éprouvons. Mais naguere les musulmans étoient plus à plaindre encore. Leur désespoir les a sauvés. La vue de leurs pavillons a pensé décourager notre armée : amis, qu'une grande entreprise les décourage à leur tour. Ils n'ont dressé qu'un foible camp, je veux bâtir une ville. Je veux que de nouveaux remparts bravent les remparts de Grenade, et qu'une vaste cité tout-à-coup élevée à leurs yeux leur annonce que désormais cette terre est notre patrie (1).

Elle dit. Les chefs étonnés demeurent dans le silence ; Ferdinand lui-même surpris n'ose applaudir à ce hardi projet. Isabelle, avec l'éloquence du courage et de la raison, explique, développe ses

(1) Voyez le précis historique, 4e époque.

grands desseins. Les carrieres inépuisables, les immenses forêts dont Grenade est entourée, les fleuves qui serpentent dans la plaine, doivent fournir abondamment de quoi bâtir une cité. Cent mille bras occupés des travaux, sous la garde de vingt mille guerriers, auront bientôt environné de tours l'enceinte destinée à la ville. Derriere ces tours menaçantes, les Espagnols pourront à loisir achever les demeures des citoyens. Maîtres des chemins de l'Andalousie, ils s'empareront avec facilité de Grenade déja captive; et les Maures, après leur défaite, voisins d'une place forte peuplée de soldats vétérans, perdront à jamais l'espérance de secouer le joug des vainqueurs.

Ferdinand, Lara, tous les chefs, se rendent à ces puissants motifs. Tous, en admirant Isabelle, veulent que la nouvelle cité porte le nom de l'auguste reine. Cet hommage me seroit cher, répond-elle avec modestie; mais il n'est pas assez

mérité : c'est pour la foi que nous combattons; c'est pour accroître son empire que vont s'élever ces remparts : ils s'appelleront *la Foi sainte*; ce nom garantit leur durée.

Dès le lendemain on est occupé de remplir les vœux d'Isabelle. Elle-même choisit le terrain où, sous ses yeux, on trace les murs. De nombreux coursiers volent en Castille, à Valence, en Andalousie : ils doivent envoyer des vivres, des ouvriers et des soldats. Le roi d'Aragon, par-tout retranché, ne redoute plus de nouvelle attaque. L'armée se prépare aux travaux; et Lara jouit en secret de voir qu'une longue entreprise donnera le temps à Gonzalve d'arriver pour être vainqueur.

Ce héros commençoit alors à reprendre la vie et les forces. Son visage avoit retrouvé les graces de la jeunesse; et la pâleur qui lui restoit devenoit un charme de plus pour celle qui n'en ignoroit pas

la cause. Zuléma, toujours avec lui, osoit souvent l'interroger sur sa naissance, sur sa patrie, sur les exploits qu'il avoit faits sans doute : le héros se taisoit en baissant les yeux. La princesse craignoit d'insister : mais ce silence et le peu de lumieres que lui donnoit le captif Pédro venoient mêler de quelque crainte le bonheur dont elle se flattoit.

Plusieurs jours s'étoient écoulés. Chaque matin, l'aimable Zuléma conduisoit Gonzalve à l'ombrage des myrtes et des orangers. Elle prêtoit son bras au héros dans sa marche encore chancelante; elle l'engageoit à s'asseoir au bord d'un limpide ruisseau qui traversoit la forêt : elle s'asséioit près de lui. Là, tous les deux, enchantés du bonheur de se voir ensemble, prolongeoient ces doux entretiens, si chers, si précieux aux amants, où rien de ce qui se dit n'est perdu pour l'un ou pour l'autre; où, lorsqu'on s'interrompt soi-même, on n'en est pas moins entendu;

où l'on affecte de parler de tous les objets indifférents, sans cesser pourtant de parler du seul objet qui intéresse. La beauté du site, le calme de l'air, le parfum des fleurs tombant en festons sur leurs têtes, le murmure de l'onde rapide qui roule à leurs pieds sur un sable d'or, le bourdonnement des abeilles voltigeant sur les iris dont le rivage est semé, tout ajoutoit de nouveaux charmes à la douce langueur qui les enivroit. Souvent des discours commencés étoient tout-à-coup suivis d'un silence. Souvent leurs yeux, baissés vers la terre, se rencontroient en se relevant, et se détournoient aussitôt. Quelquefois une larme, un soupir, échappés à Zuléma, faisoient hasarder à Gonzalve une question qui restoit sans réponse; et Gonzalve n'osoit s'en plaindre que par un nouveau soupir. Toujours Zuléma portoit son téorbe; et, lorsqu'elle craignoit de trop entendre ce dont elle étoit assez sûre, elle proposoit au héros

de lui chanter cette antique romance si connue chez les Grenadins :

LE ROCHER DES DEUX AMANTS.

ROMANCE.

Le beau Fernand, prisonnier d'un roi maure,
Osoit aimer la fille du vainqueur;
La belle Elzire est celle qu'il adore;
Elzire sent pour lui la même ardeur :
Filles de roi n'ont-elles pas un cœur?

Tous deux long-temps ont gardé le silence;
Mais en amour un regard est compris.
Ceux de Fernand promettoient la constance,
Et ceux d'Elzire en promettoient le prix :
Sans se rien dire, ils s'étoient tout appris.

Un jour, hélas ! ce couple trop sensible
S'étoit rendu sur d'arides côteaux,
Sous un rocher, près d'un abyme horrible
Où deux torrents précipitent leurs eaux :
Pour des amants tous les déserts sont beaux.

Ils s'y juroient une amour éternelle,
Quand le roi maure, en secret informé,
Accourt suivi d'une troupe cruelle;
Par ses soldats tout chemin est fermé :
Point de pardon, ce roi n'a point aimé.

VERS le sommet de la roche effrayante
Les deux amants ont déja pris l'essor;
Le roi les suit : Elzire palpitante
Vole au torrent, se place sur le bord :
Cœur bien épris n'a jamais craint la mort.

ARRÊTE, arrête, ou je suis ta victime,
Dit-elle au roi, si tu fais un seul pas,
Au même instant je tombe en cet abyme
Avec l'époux que je tiens dans mes bras :
Mourir ensemble est un si doux trépas.

LE roi se trouble, il s'arrête, il balance;
Mais un barbare, un soldat furieux,
Court vers Elzire.... O ciel ! elle s'élance;
L'onde engloutit ces amants malheureux :
Las ! ils sont morts en s'embrassant tous deux (1).

Gonzalve écoutoit, en pleurant, cette triste et touchante histoire. Mille réflexions qu'elle faisoit naître oppressoient

---

(1) L'aventure qui fait le sujet de cette romance est un fait véritable, célebre dans le pays. La roche d'où les deux amants se précipiterent s'appelle encore *la Pena de los enamorados*, et se trouve en quittant Loxa, dans le voisinage d'Archidona.

son sensible cœur. Cette différence de culte qui causa les malheurs de Fernand venoit s'offrir à son esprit comme un obstacle insurmontable à son amour, à ses desseins. Enseveli dans la rêverie, les yeux fixés sur la princesse, il la contemploit, il ne parloit point; mais ses larmes, mais ses regards se faisoient assez entendre. Zuléma, comme lui pensive, détournoit doucement la vue, et la rapportoit aussitôt sur lui. Elle avoit cessé de chanter, le héros l'écoutoit toujours. Embarrassée et satisfaite de l'émotion qu'elle avoit produite, elle cachoit d'une de ses mains la rougeur qui couvroit son visage; l'autre, errant sur le téorbe en tiroit au hasard quelques sons. Ces sons plaintifs venoient ajouter à la tendre mélancolie, à la douce ivresse, qu'éprouvoient leurs sens : rien alors ne pouvoit égaler le charme, l'attrait, les délices de ce mutuel silence, de ce recueillement de l'ame, dont le calme laissoit à tous deux

la liberté de se pénétrer, de jouir de leurs sentiments, de les communiquer sans les dire, de les concentrer et de les répandre.

Ainsi se passoient les jours de Gonzalve et de Zuléma dans une suite de plaisirs doux et de félicités pures. Cependant ils se reprochoient de ne pas s'être confié tous leurs secrets. Gonzalve cachoit qu'il étoit Gonzalve; Zuléma n'osoit révéler un mystere non moins important: la crainte qu'avoit chacun d'eux de devenir pour l'autre un objet de haine retenoit ces aveux pénibles. Mais cette crainte étoit un supplice : le même jour, sans en convenir ensemble, ils résolurent de tout avouer.

Princesse, dit le héros dès qu'il se vit seul avec elle, je vais sans doute perdre aujourd'hui cette amitié si douce, si chere, que votre cœur daigna m'accorder. Il m'est plus affreux cependant de vous tromper que de vous déplaire : ap-

prenez enfin ce que j'ai tenté de vous découvrir mille fois. Je n'en eus jamais le courage; il est prêt encore à m'abandonner, lorsque je songe que dans un instant vous me haïrez peut-être, vous bannirez de votre présence celui qui ne peut vivre sans vous, celui qui, dès le premier jour où ses yeux vous ont apperçue, sentit s'allumer dans son ame...

Seigneur, interrompt Zuléma, qui redoute l'aveu d'un amour qu'elle veut sentir, mais non pas entendre, je vous dois l'honneur et la vie; j'aime à penser que Grenade vous devra bientôt son salut. Tant de titres vous ont assuré cette vive reconnoissance qui, prescrite par la vertu, devient inséparable d'elle. Mon pere arrivera dans peu : mon pere saura que sa fille fut sauvée par votre valeur. Son amitié, celle d'Almanzor seront le prix d'un si grand bienfait. Ah ! plût au ciel que de tendres liens vous unissent à jamais tous trois ! C'est le desir le plus

cher de mon ame; c'est le seul vœu qu'elle puisse avouer.

Mais il est temps de vous instruire d'un secret que mon pere ignore, qu'Almanzor lui-même ne connut jamais. Je veux le confier à vous seul. Après m'avoir entendue, peut-être n'aurez-vous plus rien à m'apprendre.

A ces mots, Gonzalve interdit, la pâleur sur le visage, ne doute point que la belle Maure n'ait donné son cœur à quelque rival. Il tremble, il attend en silence qu'elle ait prononcé son arrêt; et la princesse alloit poursuivre, lorsqu'un esclave accourt l'avertir que son pere Mulei-Hassem arrive avec deux guerriers.

Zuléma quitte Gonzalve et vole au devant de son pere. Le vieillard l'embrasse en versant des pleurs : Enfin tu m'es rendue ! s'écrie-t-il; enfin je presse dans mes bras celle que j'ai tant pleurée ! J'allois mourir, ma Zuléma, si ton absence eût duré plus long-temps. Ton

esclave m'a joint à Carthame. Instruit que l'impie Alamar t'avoit fait poursuivre par ses cavaliers, j'allois te chercher chaque jour avec le brave Zéir le chef des Abencerrages, le vaillant Omar que tu vois, et le généreux Vélid qui dans peu doit se rendre ici. Ces dignes amis, les seuls qui nous restent, ont parcouru, pour te délivrer, nos montagnes et nos rivages. Ils m'ont suivi jusques dans ces lieux où je revois ma fille chérie, où je retrouve le bien qui me console de tous mes malheurs.

Zuléma l'embrasse de nouveau, salue les deux Abencerrages; et, s'excusant auprès du vieillard de sa fuite précipitée, elle lui raconte comment, les satellites d'Alamar l'ayant enlevée dans leur navire, un guerrier, un prince africain, envoyé par le ciel même, au milieu de la tempête, seul contre tant d'ennemis, l'avoit arrachée à leurs fureurs.

Où est-il? s'écrie Mulei; où est celui

qui sauva ma fille, celui par qui je respire encore? Conduis-moi, conduis-moi promptement vers lui; que je le voie, que je le presse sur mon sein !

En disant ces mots, le vieillard la quitte, et s'avance, hors de lui-même. La princesse contemple avec joie ce vif et tendre empressement. Elle se hâte d'appeler Gonzalve. Dès qu'il paroît, le bon Mulei se précipite dans ses bras : O mon jeune bienfaiteur, dit-il en le baignant de larmes, vous m'avez rendu Zuléma; eh ! que puis-je faire pour vous? Hélas ! autrefois j'étois roi; je possédois une couronne qui peut-être m'auroit acquitté : je ne l'ai plus, je l'ai perdue; il ne me reste qu'un cœur sensible.

Le héros reçoit ses caresses avec une douceur modeste. Il rougit des éloges qu'il a mérités, prodigue des respects au pere de celle qu'il aime, et, regardant avec des yeux inquiets les jeunes Abencerrages, il semble déja pressentir qu'il

voit en eux ses rivaux. Omar et Zéir l'examinent : le récit de ce qu'il a fait remplit leur cœur d'une secrete envie. Son séjour près de Zuléma les trouble, les rend pensifs; mais leur générosité n'en donne pas moins au vaillant inconnu les justes louanges qui lui sont dues. Ces louanges dans leur bouche importunent le héros. Zuléma les écoute en baissant les yeux; et sa rougeur, son embarras, confirment aux Abencerrages, de même qu'au jaloux Gonzalve, ce que leur cœur soupçonneux leur a fait redouter.

Tandis que, tristes, inquiets, ils se livrent tous à de sombres pensées, la princesse, qui d'un coup-d'œil a lu dans l'ame du héros, se hâte de conduire au palais Mulei et les Abencerrages : elle espere parler à Gonzalve, et faire cesser d'un seul mot le supplice qu'elle le voit souffrir. Mais le vieux Mulei ne le quitte point, et tient sans cesse sa main, qu'il serre contre sa poitrine. Il ignore les der-

niers exploits d'Almanzor; il parle à l'inconnu des dangers de Grenade, de l'espoir qu'il a déja dans sa valeur. Gonzalve, les yeux fixés sur Zuléma, sur les Abencerrages, répond à peine aux questions, aux empressements du vieillard; et les deux Maures, dans le silence, se regardent en soupirant.

Déja la nuit a voilé la terre. Zuléma, son pere, et leurs hôtes, assis sur des tapis de Perse, au bord d'un bassin d'une eau transparente qui rafraîchit un sallon de marbre, se font apporter des fruits, et prennent ensemble le dernier repas du jour. Tout-à-coup Vélid, le troisieme frere de Zéir et du brave Omar, arrive de Malaga; et paroissant au milieu d'eux:

Roi de Grenade, dit-il, j'apporte une effrayante nouvelle; je viens t'annoncer un ennemi plus redoutable qu'Alamar. Ta fille est sauvée, Mulei; mais la patrie est perdue : Gonzalve est revenu de Fez; Gonzalve est errant sur ces rivages.

Au nom de Gonzalve, la terreur se peint sur le visage de Mulei; Omar et Zéir se levent: la princesse, par un mouvement involontaire, se rapproche de son libérateur.

Écoutez-moi, poursuit Vélid : un navire africain vient d'aborder au port. Il étoit à la poursuite de Gonzalve, qui s'est échappé pendant la nuit du piege que lui tendoit Séid. Le chef de ce vaisseau nous apprend que la foible barque qui portoit ce guerrier a sans doute abordé cette plage, puisque la suite du Castillan, qu'on a laissé sortir de Fez, l'attend vainement depuis plusieurs jours sur la rive d'Algézire. Mes freres, voici l'instant de venger et de sauver la patrie. Cherchons par-tout cet Espagnol si redouté; que chacun de nous l'appelle au combat, et que la lance d'un Abencerrage délivre Grenade de son fléau.

Il dit : Omar et Zéir applaudissent, Zuléma tremble, Gonzalve sourit.

Amis, interrompt Mulei, que cette importante occasion éteigne à jamais vos discordes. Tous trois vous brûlez dès long-temps pour ma chere Zuléma; tous trois vous êtes dignes d'elle : mais son cœur jusqu'à présent n'a pas voulu m'indiquer son choix. Que la gloire décide aujourd'hui ce que n'a pu décider l'amour. Allez, courez après Gonzalve; attaquez-le séparément, comme il convient à des Abencerrages; et que le vainqueur soit, de votre aveu, l'heureux époux de Zuléma.

A ces mots, les trois guerriers tombent aux pieds de Mulei, qui, se retournant vers sa fille, lui demande son consentement. Zuléma garde le silence, jette un coup-d'œil rapide à Gonzalve, dont les regards sont baissés vers la terre; elle hésite, elle balance; enfin, d'une voix altérée, et la rougeur sur le front :

Mon pere, dit-elle, je dépends de vous; ma soumission à vos volontés sera tou-

jours égale à ma tendresse. J'estime et chéris les Abencerrages; leur fidélité pour mon pere est un titre puissant sur mon cœur. Mais, en me souvenant sans cesse de ce que vous leur devez, puis-je oublier ce que je dois moi-même à ce généreux étranger? Il m'aime, je ne crains pas de l'avouer : ses vertus et sa valeur le rendent digne d'être le rival des nobles Abencerrages. Il prétend, comme eux, à ma main; comme eux, il peut vaincre Gonzalve; et je consens à devenir le prix de cette difficile entreprise, si mon pere et ces trois guerriers veulent lui permettre de la tenter.

Ainsi parle Zuléma, qui craint d'en avoir trop dit. Le vieillard approuve sa fille; et Gonzalve, muet, immobile, attend, pour répondre, que Zéir ait parlé.

Votre reconnoissance est juste, reprend ce chef des Abencerrages; et l'amour de ce brave inconnu ne doit pas plus nous offenser que nous surprendre. Nous l'ac-

ceptons pour compagnon. Nous le verrions même revenir vainqueur, avec peine, mais sans jalousie : ce sentiment, trop bas pour nos ames, ne souille point les cœurs où vous régnez. Mais Gonzalve depuis long-temps est notre mortel ennemi ; jamais il n'offensa ce guerrier. Le combat avec un Espagnol doit nous appartenir d'abord, et, comme chef de ma tribu, je demande d'être le premier qui s'éprouve contre le Castillan.

Zéir, s'écrie alors Gonzalve avec un accent dont il n'est pas maître, sois tranquille ; je te promets que tu combattras le premier. Demain, à l'aurore naissante, nous nous mettrons en chemin. Recevez ici mon serment de vous faire trouver Gonzalve ; et, sans vous disputer les rangs, j'oserois même vous répondre qu'il vous satisfera tous trois.

A ces paroles, prononcées avec des yeux étincelants, les orgueilleux Abencerrages témoignent une vive surprise ;

mais le prudent Mulei rompt cet entretien : il confirme sa promesse. Les quatre guerriers se jurent qu'ils seront prêts à l'aube du jour. Ils se séparent aussitôt, prennent congé de la princesse, et, guidés par Mulei-Hassem, ils vont se livrer au sommeil.

Le jaloux Gonzalve étoit loin d'en pouvoir goûter la douceur. L'amour des trois Abencerrages, la crainte que l'un d'eux ne fût aimé, ce secret, ce fatal secret que la princesse alloit révéler lorsque Mulei est venu l'interrompre, toutes les terreurs qu'invente l'amour, remplissent l'ame du héros. Il s'agite, il se tourmente; il brûle de voir un instant, d'entretenir Zuléma, de lui dire le dernier adieu, de retrouver auprès d'elle ou de perdre toute espérance. En proie à tant de transports, il se leve, sort du palais, et gagne, au clair de la lune, un épais bosquet de myrtes.

Zuléma, non moins agitée, tremblante

de l'affreux péril où elle-même vient d'engager son libérateur, redoutant pour lui le bras de Gonzalve, qu'elle regarde comme invincible, Zuléma veut que des armes impénétrables secondent au moins la valeur de celui qu'elle envoie au combat. Elle court demander à son pere une antique et superbe armure que Mulei jadis avoit enlevée au vaillant comte de Simancas, et qu'il avoit appendue, comme un monument de sa gloire, dans la mosquée de Malaga. La princesse l'obtient aisément. Aussitôt partent quatre esclaves chargés d'y joindre le plus beau coursier de ceux qui, venus de l'Afrique, erroient, pendant le doux printemps, sur les délicieux rivages des mers. Tout doit être prêt pour l'aurore : mais, peu rassurée par ces tendres soins, l'inquiete Zuléma cherche la solitude; et le hasard, ou plutôt l'amour, la guide vers le même bosquet où le héros avoit porté ses pas.

Au détour d'une allée sombre, tous deux se rencontrent et jettent un cri :

Quoi ! c'est vous ! lui dit l'amoureux Gonzalve avec un accent troublé par la joie : il m'est donc permis de vous voir encore, de vous dire, hélas ! un éternel adieu, de vous jurer, pour la derniere fois, que votre image adorée ne sortira pas de mon cœur ; que, jusques à mon trépas, j'aurai pour unique pensée le souvenir si cher, si doux, des moments passés près de Zuléma....

Qu'entends-je ? interrompt la princesse : vous me parlez d'adieux éternels, vous pensez marcher à la mort en allant attaquer Gonzalve ! Quoi ! le héros que j'ai vu seul contre une foule d'ennemis en faire un horrible carnage, celui que j'ai vu triompher d'une multitude de barbares, se croit déja vaincu par cet Espagnol ! Ah ! je me reproche, seigneur, de vous avoir exagéré sa gloire. Qu'aurois-je dit si je vous avois peint dans ce vaisseau battu des vents, environné de la foudre, et moissonnant de votre cimeterre ces redoutables Africains ?

Jamais un si grand exploit n'illustra le fameux Gonzalve. S'il en eût été le témoin, c'est lui qui pâliroit devant vous. Prince, vous combattrez pour la même cause, et la récompense en sera plus douce : songez que ma main vous attend; songez que le plus tendre hymen doit à jamais unir nos destinées. Je ne m'en cache plus dans cet instant, mes vœux seront pour vous seul. Vous emportez avec vous mon cœur, mon espoir, ma félicité. Si la victoire vous abandonne, Zuléma ne veut point vous survivre; ce sont mes jours que vous défendrez. L'honneur me commandoit peut-être de différer cet aveu : mais il s'agit de vaincre Gonzalve; et ma haine pour ce Castillan, ma reconnoissance pour vous, ne me permettent plus de rien déguiser. Allez attaquer ce guerrier que la seule opinion rend invincible, allez délivrer ma patrie de son plus cruel ennemi; et songez que, si le triomphe appartient aux amants aimés, c'est vous seul qui devez le vaincre.

Elle se tait, et demeure surprise de voir le héros l'écouter sans transport. Un silence mutuel les rend tous deux immobiles. Gonzalve, la tête baissée, en proie à la crainte, à la joie, n'ose risquer par un seul mot de voir évanouir son bonheur. Mais tromper celle qu'il adore, mais abuser plus long-temps celle qui regne sur son ame, est un tourment plus fort que sa crainte; il tombe tout-à-coup aux pieds de Zuléma, tire son épée, et la lui présente :

Vous haïssez Gonzalve, dit-il; vous desirez qu'on termine sa vie : ah! croyez-moi, ne confiez pas à d'autres mains ce que les vôtres peuvent faire. Percez vous-même le cœur de cet ennemi détesté : l'infortuné Gonzalve est à vos pieds. C'est lui qui sauva vos jours; c'est lui qui brûle pour vous depuis l'instant où, vainqueur dans Grenade, il vous vit près de l'Alhambra; c'est lui qui, jusqu'ici fier d'un nom que la victoire a peut-être illustré, trembloit de le prononcer devant vous,

et mille fois a desiré d'être le plus obscur des mortels pour n'être pas l'objet de votre haine.

A ces mots, la princesse interdite croit être abusée par un songe. Gonzalve a cessé de parler, elle ne peut lui répondre; elle regarde, elle contemple, à la clarté de la lune, ce guerrier si grand, si fameux, qu'elle croit voir pour la premiere fois. Elle fixe ses yeux sur ce fer qu'il lui présente d'une main soumise, et s'étonne d'entendre le nom de Gonzalve sans éprouver aucun effroi. Enfin, doutant encore si c'est lui qui parle un si doux langage, elle interroge le héros, qui se hâte de lui raconter comment il est sorti d'Afrique, comment le fidele Pédro crut nécessaire de cacher son nom. Voilà ce secret important, ajoute-t-il d'une voix tremblante, que j'allois vous apprendre aujourd'hui, lorsque votre pere est venu mettre à prix ma tête coupable. Épargnez à ses trois guerriers des efforts pour vous plus faciles, vengez vous-même votre

patrie, et punissez un malheureux d'avoir osé vous adorer.

Gonzalve, répond la princesse après un triste et long silence, mon cœur m'apprit toujours mes devoirs; il ne m'a pas encore égarée : c'est lui qui sera mon seul guide dans le danger que court ma vertu. Avant tout, je dois mériter votre noble confiance; je dois vous apprendre à mon tour ce que j'allois vous découvrir lorsque mon pere est arrivé. Connoissez enfin Zuléma : je suis chrétienne, Gonzalve; vous seul en êtes instruit. Élevée par ma digne mere, mon esprit et mon ame ont adopté sa foi. Je lui promis, à ses derniers moments, de mourir fidele à son culte; rien ne peut me faire violer un engagement aussi saint. Vous me le rendez plus cher encore; vous me faites éprouver, pour la seconde fois de ma vie, combien il est doux d'adorer le Dieu qu'adore l'objet qu'on aime. Gardez-vous pourtant de penser que ma religion ou mon amour me fasse oublier un mo-

ment et ma patrie et mon pere. Non, Gonzalve, jugez mieux de moi : je vous dois tout, et je vous aime ; ce sentiment ne s'éteindra point. Jamais un autre que vous seul ne deviendra l'époux de Zuléma : je le jure par le Dieu du ciel. Recevez aussi mon serment que ma main ne sera jamais à l'ennemi de Grenade. Je penserai sans cesse à vous, je vous regretterai sans cesse ; je braverai, je souffrirai tout, pour vous conserver ma foi : mais, tant que durera cette fatale guerre, n'espérez pas obtenir de moi la moindre marque de souvenir. Allez, Gonzalve, allez remplir vos devoirs, comme je veux remplir les miens ; allez secourir vos freres : l'honneur l'ordonne ; jamais Zuléma ne vous fera balancer entre elle et l'honneur. Il est une seule grace que j'exige, que je demande à votre amour, et qu'il ne peut me refuser sans crime : vous savez combien je respecte, combien je chéris Almanzor ; mon frere est devenu le vôtre ; évitez donc à jamais, évitez un combat impie

qui me feroit expirer d'horreur, qui nous rendroit vous et moi des ennemis implacables.... Nous ennemis!..... Ah! Gonzalve, un frissonnement mortel me saisit en prononçant ce mot. Adieu, adieu, mon libérateur, mon époux, mon unique ami; employez auprès de vos rois le crédit que doivent donner tant de vertus, tant de services, pour faire renaître une paix dont je serai la récompense. Jusqu'à ce moment desiré, comptez sur moi, soyez fidele, rappelez-vous quelquefois Zuléma.... elle pleurera souvent loin de vous.

En disant ces paroles, elle fuit; le héros à genoux l'arrête en lui jurant mille fois de vivre, de mourir pour elle, de regarder toujours Almanzor comme le frere le plus chéri. Zuléma reçoit ce serment, lui répete adieu d'une voix étouffée, lui jette le voile de pourpre qui retenoit ses longs cheveux; et, le cœur serré de tristesse, le visage baigné de larmes, elle va cacher ses douleurs.

Gonzalve, dont l'ame est partagée entre le chagrin de quitter ce qu'il aime et le bonheur de se voir aimé, Gonzalve presse sur son sein le voile qu'a porté son amante. Ce voile ne le quittera plus : il en fait sa brillante écharpe, il le couvre de mille baisers; et, se livrant au doux espoir que la paix peut se rétablir entre les deux nations rivales, il brûle déja d'être au camp pour travailler à cet heureux projet, pour persuader Isabelle, pour protéger les prisonniers maures et les renvoyer à Zuléma.

Tandis qu'il forme ces desseins, il voit l'orient se colorer, et songe aux Abencerrages. Il court éveiller le fidele Pédro, lui dit de préparer son départ, et cache à ce vieux serviteur qu'il doit partir avec des ennemis.

Bientôt deux esclaves viennent mettre à ses pieds le superbe présent de la princesse. L'armure d'un acier brillant, impénétrable et flexible, défend son corps tout entier. Le casque, ombragé de plumes

rouges, couvre sa tête charmante, sans lui rien ôter de sa grace. Le bouclier rond et léger, armé d'une pointe aiguë, porte pour emblême un phénix avec ces mots : IL N'A POINT D'ÉGAL. Gonzalve suspend la tranchante épée au voile de Zuléma, qu'une agraffe d'or attache à son épaule, et qui repose ainsi sur son cœur. Il saisit la pesante lance, et, conduit par le bon vieillard, il vole au coursier qui l'attend. L'animal, à son aspect, hennit en levant la tête; son ondoyante criniere descend jusqu'à ses genoux; son œil étincelant de feu semble considérer son maître; ses naseaux, d'où sort une épaisse fumée, s'ouvrent, se ferment précipitamment.

Gonzalve s'élance sur lui, et le coursier indomté craint de bondir sous Gonzalve. Il sent tout le poids du héros, contient l'ardeur qui le transporte, et mord son frein blanchi d'écume.

Zéir, Omar et Vélid, ne tardent pas à paroître sur des chevaux andalous dont

les longues housses traînantes sont couvertes de pierreries. La devise des Abencerrages se distingue sur leurs boucliers. Un cimeterre tranchant, qu'attache à leur ceinture une chaîne d'or, retombe sur les plis nombreux de l'étoffe riche et brillante qui va se perdre dans leurs brodequins. Un large turban défend leur tête, et leur main droite tient une lance souvent teinte du sang des chrétiens. Tous trois s'avancent vers Gonzalve, paroissent surpris de le voir avec l'armure des chrétiens : mais, sans en demander la cause, ils partent à l'instant même.

Pendant la route, les quatre guerriers gardent long-temps le silence. Gênés par cet inconnu, qu'ils croient préféré de Zuléma, les Abencerrages n'osent s'entretenir du sentiment qui remplit leurs ames; et Gonzalve, occupé de celle qu'il aime, oublie ses compagnons. Mais, après deux heures de marche, ils arrivent dans un vaste bois, où le chemin divisé

présente différentes routes. Là, ils s'arrêtent ; et Zéir prenant la parole :

Étranger, dit-il, tu nous as promis de nous faire trouver Gonzalve, de nous mettre aux mains avec lui : ta promesse sera-t-elle vaine? Sais-tu la marche du Castillan? faut-il aller toujours ensemble? faut-il nous séparer ici?

Il faut te préparer au combat, répond l'Espagnol d'une voix terrible. J'ai promis de te livrer Gonzalve; j'acquitte ma parole, il est devant toi.

A ces mots, les Abencerrages jettent un cri de surprise. Oui, c'est moi, poursuit le héros, c'est moi qui suis votre ennemi, qui suis de plus votre rival. Je brûle pour Zuléma : nul de vous, nul dans l'univers ne peut espérer d'obtenir sa main qu'après m'avoir arraché la vie. Vous-mêmes l'avez mise à ce prix. Venez donc la mériter; venez, réunis ou divisés, vous éprouver contre ce Gonzalve que vous cherchiez avec tant d'impatience, que vous trouvez pour votre malheur.

Chrétien, lui répond Zéir, je reconnois à ton orgueil et le superbe Gonzalve et son arrogante nation; mais tu connois bien mal la nôtre, si tu peux croire que trois Abencerrages se réuniront contre un Castillan. Mon bras suffira peut-être pour délivrer Zuléma de l'amour d'un infidele, fléau de son pere et de son pays.

Aussitôt ils baissent leurs lances, et les deux guerriers fondent l'un sur l'autre. Le coup du vaillant Zéir ébranle à peine le héros; celui de Gonzalve blesse le Maure, et le renverse sur la poussiere. Gonzalve s'arrête, et d'une voix tranquille : Brave Omar, dit-il, je t'attends.

Omar furieux jette sa lance, tire son large cimeterre; et, maniant avec adresse un coursier plus léger que les vents, il vole, attaque l'Espagnol, tourne rapidement autour de lui, et fait tomber sur ses armes une grêle de coups redoublés. Gonzalve surpris ne peut que parer. Sa longue lance devient inutile contre un ennemi qui le serre de près. Il fait de

vains efforts pour atteindre Omar; Omar le frappe et l'évite. Indigné d'être long-temps à vaincre, le héros jette sa lance, court sur le Maure les bras ouverts, le saisit, l'enleve des arçons, se précipite à terre avec lui, le renverse, et pose son glaive au défaut de la cuirasse : Ta vie est à moi, dit-il; mais je ne veux que la victoire. Je n'exige pas même de toi que tu cesses d'aimer Zuléma : va, je sais trop qu'un tel oubli seroit plus affreux que la mort.

Comme il parloit, le jeune Vélid, qui vient de secourir Zéir, s'avance à pied vers Gonzalve, le cimeterre à la main. Gonzalve tire son épée. Tous deux, couverts de leurs boucliers, s'approchent, s'attaquent, se frappent, parent et redoublent leurs coups. L'adresse guide la force, la légèreté trompe la valeur. Le fer tranchant de Vélid menace toujours la tête de Gonzalve, la pointe du Castillan voltige sans cesse sur le sein de Vélid. Enfin le héros, du fort de son glaive, donne

une violente atteinte au sabre de son ennemi, le fait voler de sa main, s'élance après, s'en empare; et le présentant à Vélid : crois-moi, dit-il, ne me force pas à verser le sang d'un Abencerrage; tu dois savoir que ce sang me fut toujours précieux. Allez, freres aimables et vaillants, retournez vers Mulei-Hassem; dites-lui que je me reproche l'erreur où je l'ai laissé, que mes intentions étoient pures, que je vais auprès de mes rois solliciter une paix heureuse; assurez-le que, dans ce Gonzalve qu'il regarde comme son ennemi, Mulei trouvera désormais le respect, la vive tendresse, que tout cœur sensible doit à ses vertus.

Après avoir dit ces paroles, le héros remonte sur son coursier, salue les Abencerrages, et prend la route du camp espagnol.

FIN DU SIXIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIEME.

SENTIMENTS qu'éprouve Gonzalve. Il continue sa route par des chemins écartés. La nouvelle ville s'éleve. Almanzor blessé ne peut troubler les travaux. Lara veille pendant la nuit sur le repos de l'armée. Rencontre qu'il fait d'Ismaël. Lara le prend prisonnier. Son humanité pour son captif. Le Numide lui raconte son histoire, les mœurs des Arabes pasteurs, ses amours et son hymen avec Zora, leur arrivée à Grenade, leur séparation, la jalousie dont il est tourmenté. Lara le conduit au camp. Il va demander sa liberté. Zora vient défier Lara. Combat et mort des deux époux.

LIVRE SEPTIEME.

QUEL mortel n'a pas éprouvé combien l'amour, le brûlant amour, donne de vertus aux ames bien nées? Qui n'a pas senti son cœur s'ennoblir au premier instant qu'il aima? L'homme insensible, dans la triste paix d'une éternelle indifférence, peut couler des jours sans reproche, à l'abri des vices et loin des méchants : mais, s'il rencontre l'objet enchanteur qui doit disposer de sa vie, s'il connoît enfin cette flamme pure qui consume et fait exister, dès ce jour il n'est plus le même : ses devoirs se sont agrandis, son être s'est élevé, la perfection qu'il vouloit atteindre ne suffira plus à ses vœux. Il se contentoit d'imiter, il veut surpasser tout ce qu'il admire. Ses efforts seront des plaisirs, ses peines des motifs d'espoir. Les loix saintes de la nature, l'amour sacré de la patrie, les soins

touchants de l'humanité, viendront l'occuper sans cesse : plus il leur sera fidele, plus il pourra se flatter de plaire à celle dont il veut être estimé. Si sa piété tendre et soumise s'immole aux auteurs de sa vie, si son courage affronte la mort pour le salut de ses freres, si le cri d'un infortuné le dépouille de ses richesses, son amante doit le savoir : cette seule idée lui rend tout facile. Une secrete voix lui dit toujours : Elle te regarde, elle t'entend ; elle est le témoin invisible de tes actions, de tes pensées. Aussitôt s'enfuit de son cœur tout sentiment qui pourroit le corrompre ; aussitôt toutes les vertus s'y rassemblent autour de l'image qui le remplit et le purifie.

Gonzalve, en quittant la princesse, a senti redoubler son ardeur pour la gloire ; mais celle des combats ne lui suffit plus. Depuis qu'il est sûr d'être aimé, son cœur, devenu plus aimant, éprouve le besoin nouveau de cette gloire douce,

paisible, dont on peut jouir sans la renommée, que ne donnent pas toujours les exploits, que donnent toujours les bonnes actions. Forcé de vivre loin de Zuléma, il ne peut tromper les douleurs de l'absence qu'en l'employant à devenir le plus généreux, le plus grand des hommes. Depuis qu'il a voué son bras, ses jours, sa valeur, tout son être, à l'objet le plus vertueux dont l'univers soit embelli, c'est par des actes de vertu qu'il veut désormais compter ses instants. L'amant chéri de Zuléma doit être au-dessus de tous les mortels; il faut qu'il devienne plus qu'un héros pour se trouver égal à son sort.

Occupé de ces nobles idées, Gonzalve, avec le bon Pédro, prend le chemin de Grenade à travers les montagnes des Alpuxares. Sa route est longue et pénible; il marche au milieu de ses ennemis. Le sage Pédro l'oblige souvent à choisir des sentiers déserts; plus souvent l'impétueux Gonzalve s'expose et brave les périls.

Dans ces régions à demi sauvages, l'aspect d'un vieillard délaissé, d'un malheureux qu'il veut secourir, d'un opprimé qu'il peut défendre, arrêtent les pas du héros. Il répand sur les indigents l'or dont la princesse a chargé le captif; il combat, triomphe pour venger les foibles, suspend sa course par ses bienfaits, et s'excuse auprès du vieillard, qui lui fait de tendres reproches en pleurant d'admiration.

Tandis qu'ils s'avancent tous deux dans les montagnes d'Alhama, l'époux d'Isabelle a tout préparé pour accomplir les desseins de la reine. Déja, dans les forêts voisines, les pins, les ormes touffus, l'antique érable, le chêne superbe, ont tombé de toutes parts sous le fer des Castillans. Des taureaux soumis au joug transportent ces bois au milieu de l'enceinte; d'autres y traînent des rochers brisés. La chaux bouillonne dans des lacs couverts d'une épaisse fumée, et

mille mains formant une chaîne dépouillent le Darro de son sable d'or.

En même temps l'on voit arriver de Valence et d'Andalousie des vivres, des armes, des troupes. L'abondance est rendue aux soldats, les trésors d'Isabelle leur sont prodigués. La moitié de l'armée, toujours en bataille, protege les travaux de l'autre moitié. La reine elle-même préside aux ouvrages, excite, anime ses guerriers, leur annonce une victoire sûre, et persuade au dernier d'entre eux que c'est de son courage qu'elle l'attend.

Ses vaillants chefs secondent son zele. Lara sur-tout, le brave Lara ne quitte pas un moment les armes. Le jour, à la tête des Castillans, il range dans la plaine leurs bataillons, et s'étonne que les Grenadins demeurent oisifs sous leurs tentes; il ignore qu'Almanzor blessé ne peut les mener aux combats, que sous un autre général les Maures craignent une défaite. La nuit, suivi de cavaliers, Lara se pro-

mene autour de l'enceinte, veille sur le repos de l'armée, et, sans cesse occupé de Gonzalve, il tourne souvent ses pas vers la mer.

Dans une de ces courses nocturnes, accompagné de cent cavaliers, Lara, qui songe à son ami, s'éloigne des retranchements, et laisse flotter au hasard les rênes de son coursier. Il marche au milieu du silence : la lune, du haut de son char, répand sa lumiere argentée; l'oiseau de la nuit trouble seul les airs par un cri lent que l'écho prolonge; tout repose, tout est tranquille dans la solitaire campagne, où brillent au loin quelques feux errants.

Tout-à-coup le héros surpris entend les accents d'une douce voix, elle chantoit en arabe ces paroles :

Je vais revoir la beauté que j'adore,
Un plaisir pur doit seul remplir mon cœur;
Et malgré moi ce cœur murmure encore;
Dans son ivresse il connoît la fureur!

Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidele,
Ton amant seroit plus heureux.

DANS nos forêts la charmante gazelle
A tout mortel se cache avec effroi :
Imite-la, fuis les regards comme elle ;
Elle est sensible et douce comme toi.
Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidele,
Ton amant seroit plus heureux.

O vain espoir de mon ame éperdue !
Peux-tu cacher tes attraits enchanteurs !
Le beau palmier qui monte dans la nue
N'échappe point aux yeux des voyageurs.
Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidele,
Ton amant seroit plus heureux.

Lara surpris regarde, examine, et découvre, aux rayons de la lune, un jeune

guerrier à cheval. Sa tête est ceinte d'un turban noir; une courte tunique blanche le couvre à peine; une brillante chaîne d'argent traverse cette tunique, et porte un large cimeterre. Ses jambes, ses bras, sont nuds, ornés de bracelets d'or. Sa main gauche soutient un bouclier, sa droite trois javelots. Son coursier, blanc comme la neige, n'a ni harnois, ni housse, ni frein : libre et rapide comme l'air, il n'en obéit pas moins à son maître, ne laisse point de traces sur le sable, et modere ou précipite ses pas au son de la voix de son conducteur.

A cette vue, Lara reconnoît un de ces fameux Béréberes venus des déserts de l'Afrique au secours de Boabdil. Il ordonne à douze de ses cavaliers d'aller s'emparer de cet ennemi, tandis que sa troupe, étendue en cercle, lui coupe partout le chemin.

Le Numide entouré s'arrête, attend de pied ferme les douze Espagnols. Dès

qu'ils arrivent à sa portée, il lance en un instant ses trois javelots. Chacun atteint et renverse un cavalier sur la poussiere. L'Africain part comme l'éclair, fuit, et sépare ainsi ceux qui le poursuivent : mais, ne pouvant trouver d'issue, il revient au premier lieu du combat, se baisse jusqu'à terre sans ralentir sa course, reprend un des trois dards resté dans le sein d'un Espagnol, et, le lançant de nouveau, immole encore une victime.

Lara s'avance seul alors. Il arrête ses cavaliers prêts à se jeter sur le Maure, il leur défend de quitter leurs rangs; et s'adressant à l'Africain :

Brave étranger, lui crie-t-il, c'en est assez, rends-moi tes armes; ne tente plus une inutile résistance : je peux à peine contenir mes soldats; laisse-moi le plaisir de sauver ta vie.

Je suis trop malheureux pour l'aimer, répond le Numide d'une voix fiere; et,

s'il faut devenir captif, j'aime mieux périr de ta main.

A ces mots, il tire son cimeterre, et se précipite sur le héros. Lara jette aussitôt sa lance, s'arme de son glaive, et marche vers lui.

Ils s'approchent, se joignent, se frappent. Mille coups portés et parés les laissent tous deux sans blessure. Le Maure n'a point de cuirasse; mais son bouclier rencontre toujours la tranchante épée du Castillan. Son léger coursier, qui semble attentif à tous les mouvements de Lara, se détourne, bondit, s'élance, prévoit les coups qui menacent son maître, et le dérobe cent fois à la mort. Mais les forces des deux guerriers sont inégales: bientôt le glaive de l'Espagnol coupe en deux le bouclier du Maure, l'atteint au-dessus de l'épaule, le renverse baigné dans son sang. Le coursier numide hennit de douleur; il tente encore de défendre celui qu'il n'a pu faire triompher. Il l'envi-

tonne, le couvre de son corps, éleve dans l'air ses pieds menaçants, qu'il présente toujours au vainqueur : mais, voyant accourir les Castillans, il fuit, s'échappe à travers la plaine, et disparoît à tous les yeux.

Lara s'approche de son prisonnier, lui tend la main, le releve, visite sa blessure, qu'il trouve peu profonde; il lui fait donner un de ses coursiers, lui prodigue tous les respects dus à la valeur malheureuse, et marche avec lui vers les retranchements.

Le Maure le suit, la tête baissée, sans lui dire une parole, sans proférer une plainte. De grosses larmes tombent de ses yeux, de profonds soupirs s'échappent de son sein. Lara, qui l'observe, pénetre aisément qu'il est oppressé d'un violent chagrin ; il craint d'irriter ses ennuis par des questions indiscretes : mais il ne peut résister à cette tendre

émotion qu'éprouve toujours son ame à la vue d'un infortuné.

Vaillant Numide, lui dit-il, le hasard et les ténebres m'ont sans doute favorisé : ma victoire est bien au-dessous des exploits que je vous ai vu faire. Pardonnez au sort des armes, que je ne voulois pas tenter ; supportez avec constance un malheur commun à tous les guerriers. Vos pleurs me reprochent trop douloureusement la faveur que me fit la fortune. J'espere, et je crains cependant de n'être pas la seule cause de ces pleurs. Seriez-vous séparé d'un ami ? Ah ! personne mieux que moi ne sauroit vous plaindre : personne n'auroit plus de droits à prétendre adoucir vos chagrins. S'il peuvent être confiés, je suis digne de les connoître. Vous n'êtes point au pouvoir d'un barbare : demain, à l'aube du jour, Lara vous rendra la liberté, si Ferdinand veut le permettre.

A ce grand nom de Lara, le Numide releve la tête : Quoi ! s'écrie-t-il avec une surprise mêlée de quelque joie, je suis prisonnier de Lara ! C'est ce héros si fameux que nos Maures estiment autant qu'ils le craignent, c'est lui qui me rend aujourd'hui le plus malheureux des mortels ! Ah ! si vous saviez, seigneur, ce que me coûte votre victoire, vous regretteriez de m'avoir vaincu.

Alors le vertueux Lara le presse de lui raconter ses peines. Le tendre intérêt qu'il lui fait paroître, la douce sensibilité qui regne dans ses discours, l'attrait mutuel que deux belles ames éprouvent à la premiere rencontre, déterminent le jeune Africain. Il espere que son récit hâtera l'instant de sa liberté; il veut du moins, par sa confiance, plaire à son généreux vainqueur. Tous deux s'avancent au-devant de la troupe; et le Numide commence en ces termes :

Heureux le mortel obscur qui, sans

rang, sans bien, sans naissance, ne connoît d'autres devoirs que ceux de la simple nature, d'autres plaisirs que d'aimer, d'autre gloire que d'être chéri ! Insensible à ce vain orgueil dont nous avons fait notre premier besoin, il ne quitte point sa patrie pour aller chercher dans d'autres climats des périls ou des tourments qui n'étoient pas destinés pour lui. Il ne vit point éloigné du doux objet de sa tendresse, et n'ajoute pas aux peines inséparables de l'amour la peine plus cruelle de l'absence, que la nature lui avoit épargnée. Tranquille, il coule ses jours aux lieux où ses jours commencerent. L'arbre sous lequel il jouoit enfant, il s'y repose avec son épouse, il y dormira vieillard. La chaumiere qui l'a vu naître voit naître ses fils et ses filles. Rien ne change pour lui, rien ne changera. Le même soleil l'éclaire, les mêmes fruits le nourrissent, la même verdure réjouit ses yeux; et la même compagne, tou-

jours plus aimée, le fait jouir doublement des bienfaits de la nature, des délices de l'amour, du charme de l'égalité.

Tel devoit être mon sort; tel il étoit avant la guerre de Grenade.

Je suis né parmi ces peuples pasteurs qui, sans villes, sans demeures fixes, habitent sous des tentes avec leurs troupeaux, transportent leur camp de pâturage en pâturage, et vont errants dans les déserts depuis le pied de l'Atlas jusqu'aux frontieres de l'antique Égypte. Ces peuples descendent des premiers Arabes, qui, sortis de l'heureux Yémen sous la conduite d'Yafrik, vinrent soumettre ces vastes contrées et leur donnerent le nom de leur chef. (1) Les vaincus furent relégués dans les villes. Les vainqueurs, qui de tous les temps ne respectoient, ne chérissoient que la vie pastorale, garderent pour eux les campa-

(1) Voyez le précis historique, Iere époque.

gnes, et répandirent leurs tribus éparses dans l'immense pays des palmiers. (1)

Là nous avons conservé les mœurs, les coutumes de nos ancêtres. Là chaque tribu séparée enferme ses troupeaux, ses richesses, dans un cercle entouré de tentes filées du poil des chameaux. Libres, mais soumis à un cheik, le camp forme une république qui se fixe ou se déplace, décide la guerre ou la paix, d'après l'avis des chefs de famille. Notre cheik nous rend la justice; et le code de toutes nos loix se réduit à cette simple maxime : Sois heureux sans nuire à personne.

Nos biens consistent en chameaux dont l'infatigable vîtesse peut nous transporter en un jour à deux cents milles de nos ennemis; en coursiers inestimables pour leur courage, leur intelligence, leur attachement à leur maître, dont ils deviennent les plus chers compagnons;

---

(1) *Bilédulgérid* signifie *pays des palmiers.*

en brebis dont la fine laine est notre seul vêtement, et dont le lait délicieux est notre unique boisson. Contents de ces présents du ciel, nous dédaignons l'or et l'argent, que nos montagnes nous prodigueroient, si nos mains, aussi avides que celles d'Europe, s'abaissoient à fouiller nos mines. Mais les verdoyants pâturages, les plaines d'orge et de riz, nous paroissent bien préférables à ces dangereux métaux, source des malheurs du monde, et que vous-mêmes, dit-on, sans doute pour vous avertir des crimes qu'ils doivent causer, ne faites arracher de la terre que par les bras de vos criminels.

La paix, l'amitié, la concorde, regnent au sein de chaque famille. Fideles à la religion que nos peres nous ont transmise, nous adorons un seul dieu, nous honorons son prophete. Sans fatiguer nos foibles esprits à commenter son livre divin, sans nous piquer du coupable orgueil d'interpréter ses maximes saintes,

nous sommes toujours sûrs de les suivre en exerçant les devoirs de l'homme, en pratiquant les douces vertus que la nature grava dans nos ames avant qu'elles fussent prescrites dans le sublime Coran. Nous pensons qu'une bonne action vaut mieux que toutes les prieres; que la justice et l'aumône sont plus sacrées que le Rhamadan; et, contraints, dans nos déserts de sable, de manquer à quelques ablutions, nous tâchons de les remplacer par la charité, par la bienfaisance, surtout par l'hospitalité. Fideles, depuis quarante siecles, à ce devoir facile à nos cœurs, nous le révérons comme le premier, nous le chérissons comme le plus doux. Tout étranger, fût-il ennemi, qui touche le seuil de nos tentes, devient pour nous un objet sacré. Sa vie, ses biens, son repos, nous semblent un dépôt précieux que l'Éternel nous confie : nous lui demandons chaque jour de nous accorder cet honneur; nos chefs de famille

se le disputent. Jamais aucun d'eux ne prend son repas dans sa tente; sa table est toujours à l'entrée; des sieges y sont préparés; et le maître n'ose prendre place qu'après avoir crié trois fois: Au nom du dieu pere des humains, s'il est ici un voyageur, un indigent, un malheureux, qu'il vienne partager mon pain, qu'il vienne me conter ses peines.

C'est parmi ces hommes si simples, dont les mœurs sont toujours les mêmes depuis la naissance du fils d'Agar, c'est au milieu du désert de Zab, que je vins au monde pour aimer Zora: Zora, la plus chaste, la plus belle des filles de ma tribu; Zora, qui, dès son enfance, léguée à mon pere par son meilleur ami, fut élevée avec moi, ne me quitta pas d'un instant, m'aima presque aussitôt que je l'aimai, et ne pourroit me rappeler l'époque où commença cet amour si tendre. Mon pere, cheik de ma tribu, vit naître, encouragea nos jeunes feux; il nous pres-

soit souvent sur son sein, nous appeloit ses deux enfants, nous partageoit ses douces caresses. Avant de savoir ce que c'étoit qu'un époux, Zora me donnoit ce nom; je la nommois aussi mon épouse; et mon pere, en joignant nos mains, me disoit : Ismaël, mon fils, aime toujours, aime toute ta vie, la fille de mon ami. Croissez ensemble en vous chérissant, comme les deux palmiers qui près l'un de l'autre s'élevent devant ma tente. Vous consolerez ma vieillesse; vous soutiendrez mes pas chancelants dans la descente rapide qui déja m'entraîne au tombeau : l'hymen dans peu vous unira; et vous direz un jour à vos enfants ce que j'ai tant de plaisir à vous répéter aujourd'hui.

Avant d'avoir atteint ma douzieme année, mon pere m'avoit enseigné à manier le javelot, à m'élancer sur un coursier sans frein, à le faire voler sur le sable. Zora, pour ne pas me quitter, avoit appris les mêmes exercices, avoit cru

les aimer parce qu'elle m'aimoit. Vêtue d'une courte tunique serrée par des agraffes d'or, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, elle accompagnoit tous mes pas. Tantôt nous quittions nos troupeaux pour suivre la rapide autruche, ou le dangereux chacal, ou la civette parfumée. Zora les perçoit de ses traits, et je célébrois ses victoires. Tantôt, montés sur de légers coursiers, armés de plusieurs javelots, à la tête d'un escadron de jeunes guerriers de notre âge, nous allions chercher dans son repaire le redoutable lion. Nous le forcions à coups de dards de sortir en rase campagne : alors nos clairons, nos trompettes, faisoient retentir les échos. L'animal furieux, rugissant, troublé par ce bruit belliqueux, s'élançoit au hasard sur les coursiers, attaquoit, renversoit les chasseurs : mais je veillois sur Zora; toujours entre elle et le lion, j'aurois été déchiré avant que Zora fût blessée; j'aurois mille fois perdu

la vie avant que la sienne fût en danger. Bientôt percé de toutes parts, le monstre expiroit baigné dans son sang, et le javelot de Zora portoit sa dépouille sanglante.

Oh ! combien il m'est triste et doux de me rappeler ces temps trop heureux ! combien j'éprouve de plaisir à vous raconter longuement les mœurs de ma chere patrie ! La mémoire des biens qu'on n'a plus est un dernier bien pour les malheureux. Tous les matins, au lever de l'aurore, Zora, mes freres, mes sœurs, nous nous rendions devant la tente de l'auteur chéri de nos jours : là nous attendions en silence l'instant souhaité de son réveil. De même qu'aucun de nous n'avoit voulu se livrer au repos avant d'avoir reçu sa bénédiction, de même il la desiroit encore pour recommencer le travail. Pressés à genoux autour du vieillard, nous l'écoutions faire la priere, invoquer pour nous le maître du ciel : ensuite nous le serrions dans nos bras

caressants. Souvent il daignoit venir avec nous conduire aux frais pâturages les chameaux, les moutons bêlants, les coursiers bondissant parmi les cavales, les tendres agneaux qui cherchent leurs meres. La campagne retentit de leurs cris, des flûtes des jeunes pasteurs, des chants des amants heureux, tandis que nos femmes restées aux tentes se livrent aux soins confiés à leur sexe, filent la laine de nos brebis, préparent notre nourriture, remettent l'ordre dans nos retraites, élevent, instruisent nos enfants à bénir, à respecter leur pere comme l'image auguste de Dieu; et, quand nous rentrons à la fin du jour, leurs embrassements nous délassent, leurs caresses si desirées nous semblent plus douces encore par la courte absence qui les fit attendre. Notre amour, toujours aussi vif, quoique toujours satisfait, se hâte de s'exprimer par mille nouveaux témoignages : le jeune époux, le jeune amant, rend compte à

celle qu'il aime de ce qu'il a fait pendant la journée, lui dit la tendre chanson où ses appas sont célébrés. On prend ensemble le repas du soir : le riz cuit à la fumée, le chevreau sur les charbons ardents, les dattes fraîches, voilà nos mets; ils suffisent à notre santé toujours robuste, à nos desirs toujours modérés. Après ce repas frugal, les vieillards, assis au milieu du cercle, racontent les histoires des temps passés, les exploits du brave Kaled, les traits de bonté du sage Almamon, ou les malheurs de deux amants que la fortune voulut éprouver. On verse des pleurs sur leur sort; on se félicite, d'un doux regard, de ne pas souffrir les mêmes traverses. Une priere commune annonce l'heure du repos; on remercie le ciel du jour heureux qui vient de finir, et l'on va goûter un sommeil tranquille qui sera suivi d'un aussi beau jour.

Mon hymen avec Zora vint mettre le

comble à tant de félicité. Zora, portée sur un chameau dans une pyramide de gaze, fut promenée par tout le camp au son des flûtes et des timbales. A travers le voile qui la cachoit, on distinguoit la belle Zora vêtue d'une tunique blanche, les oreilles, les jambes, les bras chargés d'anneaux et de bracelets d'or. On la conduisit à ma tente, dont elle franchit le seuil sans le toucher de ses pieds légers. Mon pere la remit dans mes bras; et nos freres, nos sœurs, nos amis, restés devant mon pavillon, célébrerent jusqu'au jour naissant l'amour de l'époux fortuné, la vertu de la timide vierge.

Hélas! les sons de la trompette succéderent à des sons si doux. Mon hymen à peine achevé, des ambassadeurs du roi Boabdil vinrent nous demander, au nom du prophete, de prendre les armes pour la cause de Dieu:

Enfants d'Agar, nous dirent-ils, vos freres de Grenade vous implorent. Cette

superbe capitale, cet unique reste de vos conquêtes, va tomber au pouvoir des chrétiens. Des extrémités des Espagnes les ennemis de notre foi se sont réunis sous nos murs. Maîtres de notre cité, ils passeront en Afrique, ils viendront brûler vos villes puissantes, réduire en cendres vos mosquées, massacrer vos prêtres, outrager vos femmes; et, pénétrant jusqu'en vos déserts, ils porteront le fer et le feu au milieu de vos camps paisibles. Vous tenterez de les repousser, mais leurs victoires les auront rendus invincibles; vous invoquerez l'Éternel, mais l'Éternel vous punira d'avoir abandonné vos freres, d'avoir oublié si long-temps qu'il ne vous a mis sur la terre que pour prodiguer votre sang à la défense de sa loi.

Ces paroles enflamment notre jeunesse et persuadent nos vieillards. Mon pere, d'après leur avis, décide que l'élite de nos guerriers doit marcher au secours de Grenade. Aussitôt le cri de guerre se fait

entendre dans le camp : Aux armes, Musulmans ! aux armes ! A cheval, enfants des déserts ! Que le zele de Dieu vous guide ! Que la victoire suive vos lances !

A ce cri, dix mille guerriers sont déjà sur leurs coursiers rapides. Mon pere en choisit six mille, et m'en donne le commandement.

Zora, tremblante, éperdue, vient se jeter à ses pieds ; Zora le presse, le supplie de permettre qu'elle m'accompagne. Exercée au métier des armes, elle étoit digne de nous suivre ; elle l'étoit de nous commander. Mon pere hésite cependant : mais les cris de mes compagnons, les pleurs qu'il voit sur mon visage, les prieres de toute l'armée, décident enfin sa tendresse ; Zora doit partir avec moi.

Je ne vous redis point, seigneur, les tristes adieux faits à mon pere ; je ne vous peindrai point sa douleur à cette cruelle séparation. Mes larmes coulent à ce souvenir : je vois encore ce vieillard véné-

rable me quittant pour serrer Zora contre son sein, la laissant pour me reprendre, nous recommandant à tous deux de nous montrer dignes de lui, dignes de notre patrie, mais de ne point trop rechercher des périls au-dessus de nos forces. Zora ne pourroit te suivre, me disoit-il en pleurant; et pourtant Zora te suivroit: tu serois cause de sa perte, tu ne lui survivrois pas; et ton imprudence mettroit au tombeau ton épouse avec ton pere. Ménage tes jours, mon cher Ismaël; songe que mes yeux paternels te suivront dans les batailles, que mon ame sans cesse avec toi ne te quittera pas un instant, que la lance qui menacera ton cœur doit du même coup percer le mien.

Tandis qu'il disoit ces paroles, et que mes guerriers à cheval n'attendoient que moi pour partir, un noir corbeau posé sur un palmier remplissoit l'air de ses cris funebres. Mon pere le remarqua, mon pere voulut suspendre le départ.

Mais, peu touché de ces vains présages trop respectés de notre nation, je repoussai ses tendres terreurs, je le suppliai de cacher sa sensibilité crédule, et, l'embrassant pour la derniere fois, je m'élançai sur mon coursier, suivi de la belle Zora.

Nous arrivâmes en peu de temps à la ville de la Victoire (1), où des vaisseaux de Boabdil reçurent mes six mille guerriers. Notre traversée fut heureuse. Débarqués au port d'Almérie, nous nous rendîmes dans la cité superbe que nous venions secourir. Boabdil nous prodigua les caresses, distribua nos Bérébères chez les plus riches citoyens, et voulut que son palais même fût l'asyle de mon épouse.

Mais le séjour de Grenade dans peu me devint odieux. Le spectacle d'un despote féroce environné d'une cour cor-

(1) *Caïroan*, port de l'Afrique, dont le nom signifie *Cité des Vainqueurs*.

rompue, le mépris public des mœurs, de ces mœurs si révérées, si saintes chez notre nation, révoltoient les yeux de Zora. Son ame timide et chaste, accoutumée à ne voir autour d'elle que l'innocence, la douce paix, s'effrayoit à l'aspect du vice, comme la gazelle devant le serpent. Elle vouloit retourner en Afrique; elle me demandoit chaque jour de l'arracher de cette cour impie, de l'éloigner du moins de ce roi qui ne connoît plus ni frein, ni remords. L'occasion s'en offrit bientôt.

Almanzor, notre général, le seul digne de mon estime, fut averti que vos Castillans méditoient d'attaquer Carthame, ville où s'est réfugiée une célebre tribu. Carthame, quoiqu'imprenable, avoit besoin de secours. Les Abencerrages qui la défendent, irrités dès long-temps contre les Grenadins, ne vouloient recevoir dans leurs murs que des troupes étrangeres : le brave Almanzor vint me demander de faire partir mon épouse

avec mille de mes Béréberes. Cette séparation me fit frémir. Je ne pouvois abandonner le reste de mes cavaliers; je ne pouvois vivre éloigné de Zora : mais le desir qu'elle témoignoit de fuir Boabdil et sa cour, l'éloge que faisoit Almanzor des vertus des Abencerrages, la fidélité de mes compagnons, qui tous seroient morts pour Zora, me déterminerent enfin. Je conduisis mon épouse à Carthame. Osman, le perfide Osman, gouverneur de cette cité, lui prodigua les respects, m'invita moi-même à venir souvent revoir l'objet de mes amours. J'étois tranquille, j'avois rejoint Almanzor; et, presque toutes les nuits, m'échappant seul de Grenade sur mon infatigable coursier, j'allois passer quelques instants près de mon épouse chérie, lui rendre compte de mes pensées, entendre et répéter nos serments.

Ces fréquentes entrevues adoucissoient les peines de l'absence, calmoient le dou-

loureux tourment d'exister ailleurs qu'auprès de Zora. Un tourment plus affreux encore est venu se joindre à mes maux. J'ai su, depuis ce jour seulement, que le gouverneur de Carthame, qu'un de ces Abencerrages qu'Almanzor m'avoit peints comme des héros, qu'Osman enfin, le coupable Osman, osoit brûler pour mon épouse, et lui avoit déclaré ses feux.

Non, seigneur, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas concevoir le funeste, le terrible empire que la jalousie exerce sur nous. Cette passion redoutable est la plus vive, la plus violente, que l'on connoisse dans nos brûlants climats. Nul crime, nul forfait, n'égale à nos yeux celui de porter un regard sur nos épouses, sur nos amantes; nulle vengeance n'est interdite pour punir cet horrible affront. Prodigues de tous nos biens, doux, paisibles, hospitaliers, nous devenons plus barbares, plus féroces, plus

sanguinaires, que les lions de nos déserts, aussitôt qu'on veut nous ravir l'objet de notre tendresse.

A peine instruit du crime d'Osman, j'ai résolu de voler à Carthame pour rester auprès de Zora, pour chercher, pour faire naître l'occasion, l'heureuse occasion d'enfoncer mille fois ce glaive dans le cœur de l'insolent Osman.

J'étois en marche. Hélas ! je pensois que notre derniere victoire, l'incendie de votre camp, assuroient plus que jamais ma route. L'idée de revoir Zora, de la rejoindre pour ne plus la quitter, l'espoir de me venger d'un traître, remplissoient mon ame de joie, quand vos guerriers, paroissant tout-à-coup, m'ont investi de toutes parts. Sans vous, je leur échappois peut-être; mais votre bras invincible a triomphé de mes efforts, et vous me coûtez par votre victoire les plus chers moments de ma vie.

Telle est la cause de mes pleurs. Zora

m'attend, et je suis captif; Osman est auprès de Zora, je suis dans les chaînes des Espagnols : êtes-vous surpris de mes larmes?

Essuyez-les, lui répond Lara : je réparerai les maux que j'ai faits. Je cours demander à mon roi de vous rendre une liberté dont seul je ne suis pas le maître. Mon propre coursier vous conduira dans Carthame; vous reverrez Zora dès le point du jour; et, si, pour prix de mon zele, vous m'honorez de quelque amitié, ce sentiment me sera plus cher que tous les lauriers de la gloire.

En disant ces mots, ils arrivent aux retranchements. Lara, reconnu par les gardes, y pénetre avec son prisonnier. Il le conduit à sa retraite, le confie à ses serviteurs, lui prodigue tous les secours qu'il donneroit à son frere, et, tandis que l'on s'empresse autour du Numide blessé, Lara va trouver Ferdinand pour lui rendre compte de sa course nocturne.

Le roi d'Aragon, son auguste épouse, étoient dans ce moment au conseil. Un étranger, un inconnu, protégé par la seule Isabelle dont le génie avoit démêlé dans cet homme obscur un grand homme, venoit exposer aux deux rois ses magnifiques desseins. Cet inconnu, c'étoit Colomb. Il proposoit la découverte et la conquête d'un nouveau monde : il ne demandoit qu'un vaisseau. Tout le conseil hésitoit à l'accorder, Isabelle n'hésitoit pas.

Dès que Lara paroît, il prend place. Les grands intérêts qu'on agite empêchent le héros de parler au roi. Le temps se prolonge, la nuit s'avance : l'impatient Ismaël brûle de voir Lara de retour.

Mais le coursier du Bérébere, qui s'est échappé du lieu du combat, a pris de lui-même la route qu'il a tant de fois parcourue. Emporté par la terreur, il court, il vole vers Carthame, où Zora dans les alarmes soupire, attend son époux. Elle

voït s'écouler les heures; elle en compte les tristes instants. Elle se retrace les périls qui peuvent menacer celui qu'elle aime : son imagination les augmente. Les idées les plus funestes viennent en foule l'assiéger. Un effroi mortel s'empare de son ame : un affreux pressentiment la fait pleurer et frémir. Ne pouvant plus supporter l'horrible tourment qu'elle éprouve, elle veut aller elle-même au-devant de son cher Ismaël. Il lui semble qu'elle souffrira moins en cherchant l'objet que son cœur desire, qu'elle tremblera moins pour lui en s'exposant aux dangers qu'il court.

Pour tromper les gardes qui veillent aux portes, Zora prend un habit guerrier semblable à celui des Abencerrages. Elle traverse la ville à cheval, feint de porter un ordre d'Osman, se fait ouvrir, et marche vers Grenade en demandant des yeux son époux à tout ce qu'elle apperçoit.

Bientôt elle entend un coursier : elle

s'arrête attentive, prête l'oreille, ne respire plus. Le son retentit; le coursier approche, frappant également la terre, et faisant répéter à l'écho le bruit sourd et pressé de ses pieds. Immobile, palpitante, Zora découvre ce coursier : sa couleur blanche, sa longue criniere, font trembler la tendre Zora. Elle vole, appelle Ismaël.... A ce nom, à cette voix, le coursier releve la tête, hennit, s'avance vers Zora. Zora l'examine : c'est lui, c'est le coursier de son époux; il est seul, il est teint de sang; son maître a péri sans doute, son maître est tombé sous les coups de quelque barbare Espagnol.

Égarée par sa douleur, par sa crainte, par son amour, Zora s'élance sur le coursier sanglant, et s'abandonne à sa conduite. Elle accuse le ciel, l'implore, jure de venger Ismaël. L'intelligent coursier retourne sur ses pas; il redouble de vîtesse, et porte Zora jusqu'au lieu même où son amant fut renversé. Là, il s'arrête.

Zora regarde, et voit les quatre Espagnols immolés par le Bérébere. Ne doutant plus de son malheur, elle cherche le corps d'Ismaël, et reconnoît son bouclier brisé, voit la terre humide de sang. Alors elle pousse des cris lamentables, tombe demi-morte sur ces débris, et, dans son affreux désespoir, se roule sur la poussiere.

Au milieu de ces tristes plaintes, l'infortunée entend gémir un des quatre Espagnols mourant. Elle se leve, court à lui : le malheureux blessé respire encore. Zora lui donne ses secours, se hâte de le ranimer; et, dès qu'il a repris ses sens, elle se presse de l'interroger sur son combat, sur sa blessure, sur ce bouclier resté sur la terre, sur ce sang dont elle est couverte. Zora le prie, le conjure de ne lui rien déguiser, de redoubler ou de finir l'horrible tourment qu'elle éprouve.

Le soldat, touché de ses soins, blabutie quelques mots arabes pour se faire

entendre de l'étrangere. Il lui montre ses compagnons, lui dit que c'est un Bérébere qui, seul, attaqué dans sa route, les a fait tomber sous ses coups. Il prononce le nom de Lara, répete que Lara les a vengés, que ce bouclier fut brisé par lui, que ce sang est celui du Bérébere versé par la main de Lara.

A peine a-t-il achevé ces mots, que Zora, sans lui répondre, promenant autour d'elle des yeux égarés, délibere si dans ce moment elle ne finira pas ses jours à la place où périt Ismaël. Mais elle veut le venger; ce desir arrête son bras. Elle saisit, presse avec force la main du soldat espagnol; et d'une voix entrecoupée : Ami : dit-elle, montre-moi, indique-moi le chemin du camp où respire Lara, ce Lara... Ne crains rien, ami, je t'enverrai tes compagnons, je reviendrai te secourir, si le ciel veut que je revienne.

Le soldat surpris lui montre de loin la route qu'elle doit tenir. Zora reprend

son coursier, s'abandonne à toute sa vîtesse, et l'excitant encore de l'aiguillon, elle vole, arrive aux retranchements.

Les gardes veulent l'arrêter ; mais Zora n'entend pas leurs cris. Allez, dit-elle, allez annoncer à l'impitoyable Lara que le gouverneur de Carthame le défie et l'attend ici. Qu'il ne redoute aucune embûche, je suis seul ; et, s'il le vouloit, je combattrois entouré par vous. S'il n'est le plus lâche des hommes, il ne tardera pas un instant.

Les gardes, surpris de tant de hardiesse, se font répéter ces paroles. Ils ne savent s'ils doivent obéir : mais le respect des Espagnols pour tout guerrier qui demande la lice leur en fait une loi sacrée. Un d'entre eux va chercher Lara. Pendant ce temps, la jeune Africaine, qui, même dans sa fureur, ne peut oublier les devoirs de la touchante humanité, prend soin d'envoyer deux soldats auprès de leur compagnon blessé.

Lara n'étoit point de retour : Ismaël

l'attendoit encore. Instruit que le héros est au conseil, le soldat envoyé vers lui refuse d'aller le troubler. Il s'entretient avec le Numide; il raconte que dans ce moment le gouverneur de Carthame est venu défier Lara.

A ce nom, Ismaël se leve; ses yeux étincellent de fureur : Le gouverneur de Carthame ! s'écrie-t-il hors de lui. Dieu juste, tu me l'amenes ! C'est moi que le perfide poursuit, c'est moi dont il vient demander la tête à mon généreux vainqueur. Chrétien, souffriras-tu que ton vaillant chef, fatigué du combat et de la course de cette fatale nuit, aille s'exposer contre ce traître? Non, si tu aimes Lara, si tu daignes écouter la voix d'un captif qu'il honore de son estime, si tu veux mériter de moi des bienfaits au-dessus de ton attente, tu me prêteras tes armes, tu me conduiras vers cet Abencerrage qui n'est venu jusqu'ici qu'avec de sinistres desseins, et je te devrai le bonheur suprême d'exposer ma vie pour

un héros cher à mon cœur, cher à votre armée.

Il dit. Le soldat balance : Ismaël le conjure, le presse, détache et lui donne les bracelets d'or dont ses jambes, ses bras sont ornés. Il jure par le dieu du ciel de revenir après sa victoire, de l'excuser auprès de Lara; il répond de tout sur sa tête. Le soldat enfin décidé se dépouille de ses armes, qu'Ismaël revêt précipitamment. Sa blessure le fait souffrir sous la pesante cuirasse; mais sa haine pour Osman, mais son ardente jalousie, mais le besoin de se venger, lui font oublier sa blessure. Il monte le coursier de Lara, baisse la visiere de son casque, et, guidé par le soldat, le fer à la main, le cœur plein de rage, il court aux lieux où son épouse s'irrite de tant de lenteur, s'indigne, menace, s'agite, brûle de se baigner dans le sang.

Dès qu'ils s'apperçoivent, trompés par la nuit, aveuglés par une fureur, par une haine implacable, qui vient, hélas! de leur

amour, ils se précipitent l'un sur l'autre. Ils se gardent de prononcer un seul mot: tous deux craignent également de se trahir; tous deux ont un intérêt égal à n'être pas reconnus. Leurs glaives altérés de sang ne parent point les coups qu'ils se portent; ils cherchent seulement un passage dans le sein de leur ennemi. Mourir n'est rien pourvu qu'ils tuent. Leur adresse, tant de fois exercée, est oubliée dans cet instant. Leur valeur n'est plus qu'une rage féroce. Ils se découvrent pour mieux se frapper, ils se rapprochent pour que leurs blessures soient plus profondes. Ils se saisissent enfin, s'arrachent de leurs coursiers, tombent ensemble, se relevent, et se saisissent de nouveau de peur que leur fer ne manque leur cœur.

O malheureux Ismaël, infortunée Zora, quelle funeste erreur vous égare! Quel horrible délire vous transporte! Quoi! vos mains furieuses se touchent, votre haleine se confond, vous vous pressez tous deux dans vos bras, et rien ne

vous avertit, rien ne vous fait pressentir que c'est l'objet que vous adorez ! Vos cœurs palpitent l'un près de l'autre, et ces tendres cœurs ne se reconnoissent point ! Vous qui entendiez si bien un seul de vos regards, un seul de vos soupirs, vous qui ne pouviez exister que réunis, vous l'êtes, vous vous embrassez, et c'est pour vous égorger ! Arrêtez, cruels, arrêtez ; calmez cette fureur atroce, suspendez ces coups impies, dites un mot, un seul mot, et vous tomberez à genoux, vous laverez de vos pleurs les blessures que vous avez faites, vous attacherez vos levres mourantes sur ce sein que vous meurtrissez !

Vœux inutiles ! vains regrets ! leur rage, montée à son comble, ne peut voir, ne peut rien entendre. Acharnés à leur vengeance, forcenés de jalousie et de douleur, Ismaël blesse deux fois Zora, et veut la blesser encore; Zora déchire deux fois de son glaive la poitrine d'Ismaël, et cherche le défaut de ses armes pour l'y

enfoncer plus avant. Enfin, épuisé de sang, affoibli par son premier combat, Ismaël chancelle, et Zora s'élance : elle redouble d'efforts, elle le presse, l'atteint, le renverse; et lui plongeant jusqu'à la garde son fer déja teint de sang : Meurs, dit-elle, expire, barbare : mais sache, avant d'expirer, que tu péris par la main d'une femme; oui, c'est Zora qui t'immole; oui, c'est l'épouse d'Ismaël qui venge l'époux qu'elle adoroit.

A ces mots, à ce son de voix, Ismaël souleve sa tête, rappelle son ame fugitive; et rassemblant ses forces défaillantes : Zora, lui dit-il, Zora... et c'est vous qui m'ôtez la vie ! et c'est contre vous que ma main....

Il n'acheve point... Zora s'est précipitée..... elle détache son casque, regarde... Les premiers rayons du jour lui montrent le visage pâle d'Ismaël.

Pâle comme lui, muette, immobile, anéantie par la douleur, elle le considere

attentivement; elle voudroit, elle ne peut douter de son crime. Sans prononcer une parole, sans pouvoir faire un mouvement, elle demeure stupide et glacée. Ses cheveux sont dressés sur son front, ses levres blanches restent ouvertes, ses yeux égarés et fixes s'attachent sur les yeux éteints d'Ismaël, qui cherche de sa main mourante et saisit la main de Zora.

O mon amie, lui dit-il, ô la plus chere des épouses, calme ton affreux désespoir; pardonne-toi ta cruelle erreur, comme Ismaël te la pardonne. Tu voulois venger mon trépas, je croyois punir le perfide Osman : tes sanglantes mains sont pures. Le coup mortel que tu m'as donné me prouve encore ton amour. J'expire en te regardant, en pressant ta main chérie, en l'appuyant contre mon cœur; va, ma mort n'est point douloureuse. Au nom de notre amour, ma tendre Zora, au nom de notre digne pere, qui n'aura plus d'en-

fants que toi, promets-moi de vivre pour le consoler : hâte-toi de me le promettre; l'impitoyable mort va m'atteindre, elle approche, je la sens.... Adieu, Zora, ma bien-aimée..... Adieu, mes uniques amours... Ismaël t'a pardonné sa mort, accorde-lui du moins ta vie...

Sa voix s'éteint, ses yeux se ferment, sa tête tombe, et sa main froide quitte la main de Zora. Zora, toujours immobile, le regarde encore quelques instants. Tout-à-coup ses genoux tremblent, ses bras se roidissent, ses dents se frappent. Elle s'incline, elle s'approche du visage d'Ismaël, cherche ses levres qu'elle presse avec un mouvement convulsif, s'attache à son corps glacé, qu'elle tient lié d'une forte étreinte, et rend le dernier soupir.

FIN DU SEPTIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIEME.

Douleur de Lara : il rend les derniers devoirs à Ismaël et à son épouse. Arrivée de Gonzalve. Joie de l'armée. Transports des deux amis. Terreur des Maures : ils veulent fuir dans leur ville. Almanzor les arrête. Il envoie défier Gonzalve. Isabelle accepte le défi. Tourments du héros. Un troubadour vient le chercher. Il trouve Zuléma dans un bois. Son entretien avec la princesse. Sa vertu l'emporte sur son amour : il revient à l'armée. Il est arrêté par les Béréberes. Combat et mort d'Almanzor. Bataille générale. Exploits et générosité de Gonzalve. Victoire des Espagnols.

LIVRE HUITIEME.

O MORT, mort que l'on redoute et qui seule donnes le repos, tu ne serois pas un malheur si toujours tu frappois ensemble les amis fideles, les tendres amants. Cesser d'exister n'est rien, se quitter est le plus grand des maux. Il n'est pas à plaindre celui qui, vers la fin ou dès les premiers pas d'une glorieuse carriere, tombe et s'endort content de lui-même : mais son amante, mais son ami, qui demeurent avec sa cendre, qui ne conservent de la vie que la faculté de souffrir, voilà les vrais infortunés, voilà ceux qui méritent nos larmes. Inutile, étranger au monde, semblable au triste voyageur égaré dans des régions lointaines, celui qui survit à l'objet qu'il aime se croit au milieu d'un peuple sauvage : il parle, et n'est point entendu ; on lui parle, il ne peut répondre. La

langue des indifférents est inconnue à son cœur; les hommes qu'il voit ne sont pas ses freres, ils ne pleurent pas comme lui. Inaccessible aux émotions douces, même à celles de la vertu, il ne la regarde que comme un devoir, il ne se souvient plus qu'elle est un plaisir. Seul, isolé dans l'univers, il erre en un désert immense, où rien n'intéresse sa vue, où ses yeux fatigués, éteints, cherchent seulement un tombeau. C'est là qu'il adresse ses pas, c'est là qu'il brûle de descendre, et le tombeau s'éloigne sans cesse. O Zora, ô tendre Ismaël, du moins vous périssez ensemble; vos ames, toujours réunies, vont s'aimer encore dans les cieux: ah! votre sort, tout affreux qu'il est, doit faire envie au cœur solitaire qui n'a plus que des souvenirs.

Les deux époux malheureux venoient de terminer leur vie; la garde espagnole les environnoit, la tête baissée, les mains jointes, dans le silence de la pitié, lorsque

Lara, sorti du conseil, après avoir obtenu du roi la liberté de son captif, arrive en réclamant le combat que lui dérobe Ismaël. Quel spectacle frappe sa vue ! les deux amants étendus sur l'herbe rouge de leur sang, leurs mains froides entrelacées, leurs visages pâles tournés l'un vers l'autre, et leurs levres entr'ouvertes semblant chercher leur dernier soupir !

A cet aspect, Lara jette un cri. Les Castillans lui racontent la fatale erreur des jeunes époux. Le héros frémit et verse des pleurs. il se reproche avec amertume d'être la cause de leur trépas ; il veut au moins honorer leur cendre, il veut que les derniers devoirs acquittent sa triste amitié. Un même tombeau réunit ces dépouilles, et deux myrtes entrelacés y sont plantés de la main de Lara : Croissez, dit-il, arbres de l'amour, croissez dans la terre où reposent deux infortunés que l'amour fit mourir. Le voyageur, le guerrier sensible, qui s'arrêtera sous votre

ombre, sentira tressaillir son cœur, répandra malgré lui des larmes; les époux de cette contrée viendront, sous votre feuillage, prononcer leurs tendres serments; et les parjures, s'il en est, se détourneront avec honte, et n'oseront pas fouler l'herbe qui couvrira ce tombeau sacré.

Après avoir rempli ces tristes soins, Lara retourne aux travaux de la nouvelle cité. Déja les fossés profonds sont revêtus de fortes murailles, déja les remparts dominent la plaine, les portes roulent sur leurs gonds; des ouvrages avancés les défendent; des maisons de bois, construites à la hâte, marquent seulement la place de celles qu'on doit élever. Elles servent d'asyle aux soldats, aux capitaines, aux rois eux-mêmes, qui, ne voulant d'autre palais que l'Alhambra, se trouvent contents d'habiter de simples retraites comme leurs guerriers.

Les Maures, surpris de voir une ville

à la place d'un camp détruit, perdent l'espoir et l'audace que leur inspiroit un premier succès. Boabdil, privé d'Almanzor que sa blessure empêche de combattre, n'a point troublé les travaux d'Isabelle, n'a pas osé commettre au sort des armes et son empire et son destin. Les Alabez, les Almorades, sans cesse autour du héros, s'empressent de voir son visage auguste, s'informent s'il pourra bientôt les guider à d'autres victoires. Tous les soldats, pénétrés pour lui de respect et de tendresse, environnent à genoux sa tente, demandent à l'Éternel de leur rendre leur soutien, leur pere, l'objet de leur reconnoissance et de leur vénération.

Le seul Alamar, jaloux en secret de la gloire de cet Almanzor qu'il croit au moins égaler, indigné de ce que l'armée se regarde comme sans chef tant qu'Almanzor ne peut combattre, Alamar, retiré dans son pavillon, prépare de

nouveaux crimes. Brûlant toujours d'un amour féroce pour la fille de Mulei-Hassem, il vient d'apprendre que cette princesse est de retour à Grenade; il sait qu'Almanzor et Mulei ont juré de la protéger, de la défendre contre ses fureurs. Comptant peu sur les promesses de l'incertain Boabdil, l'Africain médite en secret de rentrer la nuit dans Grenade, d'arracher Zuléma de son palais même, et d'aller cacher sa proie dans les états soumis à son pouvoir.

Tout-à-coup, vers le milieu du jour, un bruyant tumulte dans la ville espagnole, des éclats, des transports de joie, annoncent un grand événement. Les sentinelles des remparts semblent prêtes à quitter leurs postes. On voit les gardes avancées, instruites par des envoyés, partager l'alégresse publique; on remarque sur les murailles les chefs, les soldats pêle-mêle, s'embrasser, se féliciter, remercier tout haut le ciel, et

menacer, du geste, de la voix, les superbes tours de Grenade.

Gonzalve venoit d'arriver : Gonzalve, à travers les périls, avoit franchi les Alpuxares, et voyoit enfin la ville nouvelle. Dès qu'il paroît, dès qu'il est reconnu, mille cris lancés dans les airs répetent son nom glorieux : Le voilà, notre héros ! Le voilà, *le grand capitaine !* Le ciel nous rend notre sauveur. Espagnols, accourez tous, venez revoir l'invincible Gonzalve.

Les soldats sortent à la hâte, se rassemblent autour du héros. Ils l'environnent, le pressent ; leur foule arrête son coursier. L'un veut toucher et baiser ses armes, l'autre le soulager de leur poids : tous l'invitent, le forcent à descendre, l'enlevent malgré lui dans leurs bras, et, se disputant un fardeau si cher, ils le portent en triomphe jusqu'aux chefs, aux capitaines qui voloient au devant de ses pas.

Heureux Lara, vous les précédiez : c'étoit vous que cherchoit Gonzalve. A peine ils se sont apperçus, que tous deux s'élancent au même instant. Ils se joignent, s'embrassent, se pressent, appuient long-temps leurs cœurs l'un sur l'autre, pleurent, et ne peuvent parler. Ils se regardent ensuite, enivrent leurs yeux du plaisir de se voir. Leur langue balbutie quelques paroles que leurs sanglots viennent étouffer : mais ils s'entendent, ils se répondent, et, s'embrassant de nouveau, ils semblent craindre d'être encore séparés. O vaillant Gonzalve, ô brave Lara, quels lauriers quelle victoire vous valut jamais le bonheur que vous éprouvâtes dans ce moment?

Après avoir satisfait ce premier transport de leurs ames, Gonzalve, sans quitter la main de son ami, répond aux doux empressements que lui témoignent les autres guerriers. Aguilar, Cortez, Médina, Gusman, le félicitent et l'envi-

ronnent. Le héros, entouré de héros, est conduit par eux chez la reine; et toute l'armée le suit en remplissant l'air de chants d'alégresse.

Isabelle avec Ferdinand s'avance pour le recevoir. Gonzalve fléchit le genou. La reine aussitôt le releve, le fait asseoir auprès d'elle, reçoit de sa main le traité que le perfide roi de Fez voulut sceller par un crime. Elle frémit des périls qui menacerent son ambassadeur. Le roi d'Aragon parle de vengeance, Isabelle ne parle que du héros.

Occupons-nous, s'écrie-t-elle, de ce que nous devons à Gonzalve. Il n'est pas en notre pouvoir de nous acquitter envers lui; mais l'estime de sa patrie, mais la vénération de l'armée, mais ces transports de joie et d'amour dont son grand cœur doit être touché, voilà sa digne récompense. Grand capitaine, vous étiez absent, le Maure nous a vaincus. Paroissez, et Grenade tombe. Vos rois, vos soldats,

vos égaux, conviennent tous avec orgueil que c'est à votre bras que tient la victoire.

Elle dit, et laisse Gonzalve avec le fidele Lara. Les deux héros, se dérobant à la foule qui les environne, se retirent dans le même asyle. Là, se livrant en liberté au sentiment qui remplit leurs cœurs, ils précipitent leurs questions, veulent à la fois se répondre; et chacun d'eux, en parlant de lui-même, s'interrompt toujours pour parler encore de son ami. Ils commencent cent fois le récit de ce qu'ils ont souffert l'un sans l'autre; ils pleurent tour-à-tour de joie en rappelant leurs propres périls, de tendresse en apprenant quels dangers ont menacé leur frere. Lara veut voir, veut embrasser ce bon, ce fidele Pédro qui sauva Gonzalve dans Fez; il l'appelle; il court le chercher, le nomme son bienfaiteur, le serre contre sa poitrine, se fait redire par lui les exploits de Gonzalve sur le vaisseau, comble le vieillard de

caresses, et dispute à son généreux ami le droit de le récompenser.

Bientôt il écoute en silence le récit qui intéresse Zuléma. Instruit dès long-temps de la passion de Gonzalve, il apprend sans surprise qu'il est aimé. Les bienfaits de la belle Maure, sa tendre reconnoissance envers son libérateur, la rendent chere à Lara : mais, moins aveuglé qu'un amant, il n'ose espérer qu'un doux hyménée devienne le prix d'une paix qu'il regarde comme impossible. Lara connoît les desseins d'Isabelle, le serment qu'elle a fait de périr ou de s'emparer de Grenade. Il cache ce serment à son ami; il feint, pour ne pas l'affliger, de partager son faux espoir; et sa délicate amitié, respectant une illusion qui doit être de peu de durée, prépare déja des consolations pour les chagrins qu'elle prévoit.

Cependant la prompte renommée a porté jusqu'au camp des Maures la nouvelle si redoutée de l'arrivée de Gonzalve.

A ce nom, une terreur subite s'empare des Grenadins. Les uns rappellent en pâlissant sa victoire sur Abenhamet, les autres son entrée à Grenade : tous, tremblants, saisis d'effroi, courent au pavillon royal, se rassemblent, se pressent autour de Boabdil, lui demandent à grands cris de retourner derriere leurs murailles, et menacent de quitter le camp, si ce monarque veut les retenir.

Boabdil, Mulei-Hassem de retour auprès de son fils, les chefs des tribus, Alamar lui-même, ne peuvent calmer cet effroi : leurs discours ne sont pas écoutés, leur autorité n'est plus reconnue. Les soldats, séditieux par crainte, bravant leur roi par terreur, retournent en tumulte à leurs tentes, se chargent de ce qu'ils ont de plus précieux, et, se croyant déja poursuivis par Gonzalve, commencent à fuir vers la ville. Le camp alloit être désert, si le grand Almanzor n'eût paru.

Almanzor, averti par son pere, sort à demi nu du lit de douleur où sa blessure le retient. Il saisit une longue lance qui soutient sa course tardive, et sans turban, sans cimeterre, le front couvert de cette pâleur, fard de la gloire et des héros, il vient se montrer aux fuyards.

Où courez-vous, enfants d'Ismaël? s'écrie-t-il d'une voix tonnante : quel funeste délire vous égare, et qu'espérez-vous éviter? Est-ce la mort? Vous l'allez chercher, vous l'attirez sur vos têtes. L'Espagnol, du haut de ses murs, va dans un moment s'élancer sur vous et vous égorger comme un vil troupeau. Je ne vous parle point de l'honneur, qui ne peut rien sur vos ames lâches; je ne vous parle point de votre patrie, de votre Dieu que vous trahissez, de vos femmes, de vos enfants, que vous avez sans doute vendus : je vous implore pour vous-mêmes, pour cette vie qui vous est si chere, et que vous livrez à vos ennemis. Arrêtez,

ou vous périssez. Attendez du moins que la nuit puisse, non cacher votre honte, mais assurer votre fuite; attendez que l'obscurité retarde de quelques instants ce trépas pour vous si terrible, et que tout guerrier rend certain dès l'instant qu'il paroît le craindre. Vous hésitez, vous tremblez encore qu'avant la fin du jour Gonzalve ne vienne vous attaquer... Eh bien ! seul, je le combattrai : seul je descendrai dans la tombe, ou je délivrerai l'armée de l'ennemi qui la fait trembler. Roi de Grenade, fais partir un hérault; qu'il aille en mon nom défier Gonzalve; qu'il annonce à cet Espagnol que demain, au lever du jour, en présence des deux armées, je l'appelle au combat à mort. Et vous, timides Grenadins, qui jadis ne m'abandonniez pas, daignerez-vous attendre, pour fuir, de m'avoir vu périr ou triompher ?

A ces derniers mots, les Maures s'arrêtent. Les soldats, en rougissant, con-

sentent à rester dans le camp. Boabdil fait partir le héraut. Mulei-Hassem, baigné de pleurs, gardant un profond silence, presse son fils dans ses bras tremblants. Alamar cache son dépit sous de vaines louanges; et les chefs, la tête baissée, n'osent se livrer à la joie.

Le héraut marche cependant, précédé de deux trompettes. Il arrive aux portes de Santa-Fé. Les ponts se baissent à sa vue : on lui bande les yeux, on le conduit aux rois. Gonzalve alors, avec tous les chefs, étoit auprès d'Isabelle, et s'efforçoit de peindre à la reine les avantages d'une heureuse paix. On annonce le héraut des Maures. Il entre, et fléchit le genou :

Rois de Castille et d'Aragon, dit-il d'une voix assurée, je viens, au nom d'Almanzor, défier au combat Gonzalve de Cordoue. Demain, à l'aube du jour, devant toute notre armée, le prince de

Grenade l'attendra dans la plaine; et la mort d'un des deux guerriers pourra seule les séparer.

Gonzalve, à ces mots, jette un cri de douleur que la reine prend pour un cri de joie. Sans lui donner le temps de répondre : Héraut, dit-elle à l'envoyé, Gonzalve accepte le défi. Ferdinand le conduira lui-même; nous en donnons notre foi royale. Sors, va porter ma réponse.

Alors, se tournant vers Gonzalve, qui cherche à cacher à ses yeux le trouble dont il est agité : Soutien de mon trône, s'écrie-t-elle, mes vœux sont enfin exaucés ! Quand ce barbare immola mon gendre, ma seule priere au Seigneur fut qu'il le livrât dans tes mains. Ce Dieu tout-puissant m'a donc entendue ! O ma fille, réjouis-toi, la mort d'Alphonse sera vengée !

Le roi Ferdinand, qui l'écoute, par-

tage son transport maternel. Il détache sa terrible épée (1), la même qui, dans les mains du Cid, vengea sa patrie et son pere, conquit et Chimene et Valence, et que les souverains d'Aragon gardoient comme un précieux trésor.

O toi, dit-il à Gonzalve, toi qui ressembles si bien à Rodrigue, reçois le glaive de ce héros. Il ne m'appartient que par ma couronne, il est bien plus à toi par ta valeur. Que ce fer punisse le meurtrier d'Alphonse, qu'il fasse triompher l'Espagne, et qu'il reste à jamais aux mains les plus dignes de le porter !

Tous les chefs de l'armée applaudissent; tous environnent le héros, célebrent déja sa victoire, annoncent la chûte de Grenade dès que son défenseur ne sera plus, et, se livrant d'avance à la joie de voir triompher leur rival de gloire, ils

(1) Cette épée s'appeloit *Tizona;* elle est célebre dans l'histoire du Cid.

prouvent que les cœurs généreux savent admirer sans être jaloux.

Gonzalve, interdit, accablé, peut à peine répondre à la reine, à Ferdinand, à ses compagnons. Sa bouche s'ouvre cent fois pour déclarer hautement que Zuléma sauva ses jours; que les plus doux, les plus forts liens l'attachent à cette princesse; que son frere est sacré pour lui : mais l'honneur, le sévere honneur, cette idole des grandes ames, l'honneur, qui compte pour rien les peines des cœurs sensibles, impose silence au héros. Peut-il refuser un défi? Peut-il tromper le vœu de ses rois, l'attente de toute l'armée, et sacrifier à l'amour son devoir, son pays, sa gloire? En proie à ces combats déchirants, il échappe à la foule qui le presse, et se retire suivi de Lara.

C'est alors que, se précipitant dans les bras de cet ami fidele, il baigne de pleurs son visage; il lui répete mille fois le serment fait à son amante de respecter tou-

jours Almanzor. Il lui présente l'obstacle invincible que sa victoire doit apporter à son hymen avec la princesse, la douleur, la rage de Mulei-Hassem, la menace de Zuléma d'éteindre à jamais son amour pour lui s'il versoit le sang de son frere : Elle cessera de m'aimer, s'écrie-t-il avec désespoir. Ami, non, tu ne peux comprendre, non, tu ne peux concevoir le malheur, l'horrible malheur de n'être plus aimé de Zuléma. Je puis supporter son absence, je puis souffrir toutes les peines, tous les tourments de la jalousie, je puis traîner ma triste existence en attendant un siecle entier le bonheur de la voir un moment : mais manquer à la foi promise, mais faire couler ses larmes, mais attirer sur moi sa haine, grand Dieu ! la haine de Zuléma ! . . . . non, ami, j'aime mieux mourir, j'aime mieux perdre ma vaine gloire, j'aime mieux que tu m'immoles toi-même avant d'avoir commis ce crime affreux.

Lara l'écoute en silence : il n'a pas besoin de lui rappeler ce qu'il doit à sa patrie ; les pleurs que verse Gonzalve prouvent assez qu'il s'en souvient. Lara le serre contre son cœur, et, craignant le refus qu'il prévoit, il propose d'une voix timide de combattre à la place de son ami. Le héros repousse cette offre : elle humilie son courage, elle alarme son amitié. Le péril est grand avec Almanzor, Gonzalve ne peut le céder ; Gonzalve exposeroit la vie du mortel qu'il chérit le plus ! Cette seule idée le fait frissonner. Il défend avec force à Lara de le presser davantage ; il se reproche d'en avoir trop dit ; et, résolu de remplir son devoir, il se décide à déployer toute sa force, toute son adresse, pour préserver ses propres jours sans attaquer ceux de son ennemi.

Tandis qu'il ose concevoir cette chimérique espérance, la nuit qui s'avance avec les étoiles engage enfin les deux amis

à prendre ensemble un léger sommeil. Tout-à-coup ils sont réveillés par un des soldats qui gardent les portes.

Grand capitaine, dit-il à Gonzalve, venez entendre un de ces troubadours qui vont errant par toute l'Espagne, chantant les exploits des héros, les peines des amants fideles. Seul, au-delà des retranchements, il demande à vous entretenir.

A ces mots, l'amoureux Gonzalve, qui pense que tout l'univers doit lui parler de Zuléma, se leve précipitamment, exige de son ami de ne pas l'accompagner, et se rend aux portes avec le soldat.

A peine est-il sur le haut du rempart, qu'il découvre de loin le troubadour enveloppé d'un large manteau, debout sur le bord du fossé, chantant ces douces paroles aux sentinelles attentives :

SOLDAT qui gardes ces creneaux
Appuyé sur ta longue lance,
Fais-moi parler à ton héros,
Soldat qui gardes ces creneaux :

Pour guérir de sensibles maux,
J'ai besoin de son assistance,
Soldat qui gardes ces creneaux
Appuyé sur ta longue lance.

La beauté, la gloire et l'amour
Je vais chantant de ville en ville;
C'est tout le bien d'un troubadour,
La beauté, la gloire et l'amour :
Un moment avant qu'il soit jour,
Dans tes murs donne-moi l'asyle;
La beauté, la gloire et l'amour
Je vais chantant de ville en ville.

Un lien tendre et fraternel
Nous unit au guerrier sensible;
Il est, il doit être éternel,
Ce lien tendre et fraternel :
Notre lyre rend immortel
Celui que son bras rend terrible;
Un lien tendre et fraternel
Nous unit au guerrier sensible.

A ce son de voix connu de Gonzalve, au mystere dont s'enveloppe cet étranger, le héros impatient fait ouvrir la porte et court auprès du troubadour. Il le regarde, l'envisage à la clarté de la lune;

il reconnoît sous ce déguisement Amine, la fidele Amine, une des esclaves de Zuléma. Il jette alors un cri de joie, et se hâte de lui demander où respire celle qu'il adore.

Elle est dans ce bois, lui répond l'esclave, en lui montrant un bocage que l'on distinguoit du pied des remparts. C'est pour vous voir, pour vous parler, qu'elle est sortie de Grenade. Déguisée ainsi par son ordre, afin de pénétrer dans vos murs, je viens vous chercher, Gonzalve, et vous conduire auprès d'elle.

Déja le héros est en marche. Il laisse loin derriere lui l'esclave qui doit le guider; il court, arrive au bocage, voit la princesse, et tombe à ses pieds. Il veut parler, des larmes de joie interrompent ses mots sans suite; il presse la main de son amante, la couvre de ses baisers: mais Zuléma doucement la retire; et raffermissant sa voix, que son émotion avoit altérée:

Qu'ai-je appris? dit-elle; et quel affreux bruit m'a forcée de quitter Grenade, de vous chercher seule, dans la nuit, au milieu de ce bois désert, de trahir à la fois pour vous mes devoirs envers mon pere, envers ma patrie, envers moi ? Est-il vrai que demain matin vous deviez périr, ou tuer mon frere? Est-il vrai que le glaive dont je vous armai doive percer le sein d'Almanzor?

Zuléma, lui répond Gonzalve, n'accablez pas un infortuné. C'est Almánzor qui me défie; mes rois ont reçu son cartel. Mes rois et toute notre armée ont remis dans mes mains leur cause. Pouvois-je me refuser à leurs vœux ? Devois-je déclarer nos secrets liens, ou laisser soupçonner mon courage ? Non, vous ne l'eussiez pas voulu ; vous-même m'eussiez empêché de m'avilir aux yeux de ma patrie, de mériter son mépris. Mais que votre cœur se rassure : demain ma lance et mon épée ne serviront qu'à ma seule

défense ; demain j'expirerai plutôt que de menacer les jours d'Almanzor ; et j'expirerai trop heureux, je mourrai pour tout ce que j'aime, pour l'honneur et pour Zuléma.

Écoute, reprend la princesse : je ne suis qu'une femme foible, peu instruite des barbares loix qui font égorger les héros. Peut-être il me seroit permis de te rappeler tes serments, de te demander si l'honneur, l'honneur sacré des ames pures, qui n'est pas toujours celui des guerriers, ne te défend pas de tourner ton glaive contre le frere de ton amante, de manquer aux plus saintes promesses, de faire mourir mon vertueux pere dans les larmes du désespoir : mais je t'adore, Gonzalve ; et tout ce qui tient à ta gloire devient respectable à mes yeux. Ne crains pas que je vienne ici te donner des conseils indignes de ton courage, abuser de mon pouvoir sur toi pour te demander une lâcheté : non, Gonzalve, ne le crains

pas. Je viens te jurer encore que c'est toi seul que j'ai chéri, que, jusqu'à mon dernier moment, je ne chérirai que toi seul; je viens, certaine de mourir, te faire mes derniers adieux....

O ciel ! interrompt le héros, et vous voulez... ! — Je veux que tu m'entendes, que tu connoisses mes malheurs, que tu décides toi-même si je peux supporter la vie. Je te dois compte de mes motifs pour attenter à des jours qui n'appartenoient qu'à toi seul. Apprends ce qui s'étoit passé; apprends que c'est du comble de la félicité que je me vois tout-à-coup plongée dans l'abyme de l'infortune. J'avois tout dit à mon pere, j'avois touché son sensible cœur. Avertis en secret que l'impie Alamar osoit encore me menacer, nous devions sortir de Grenade, fuir à jamais loin de Boabdil. Un vaisseau, déja chargé de nos trésors, alloit nous conduire en Sicile. Là, tu nous aurois rejoints aussitôt que la paix, aussi-

tôt qu'une treve t'auroit permis de quitter tes rois. Là, tranquille chez des chrétiens, professant ta religion sainte, depuis si long-temps la mienne, je t'aurois donné ma foi à la face de tes autels : le meilleur des peres y consentoit. Là, paisibles, inconnus, oubliés du reste du monde, occupés seulement de nous plaire, de rendre heureux ce digne vieillard, de jouir sans cesse de ces plaisirs purs que deux ames pures ne goûtent qu'ensemble, nous aurions vu s'écouler ces jours rapides, ce peu de jours, que le ciel accorde aux humains pour la tendresse et pour le bonheur. C'est dans cet instant où je m'enivrois du charme de cette espérance qu'on vient m'annoncer que demain tu dois égorger mon frere, ou recevoir de lui la mort... Car, cesse de t'abuser, cesse de croire, Gonzalve, que tu pourras, avec Almanzor, éviter le trépas sans le lui donner. Mon frere, aussi vaillant que toi, aussi exercé dans votre art terrible,

a juré de périr ou de t'immoler. Mon frere tient ses serments. Sa cause est meilleure que la tienne : il veut délivrer sa patrie; tu cherches à l'asservir : il combat pour sauver son épouse; tu combattras pour perdre ton amante, pour rendre impossible à jamais cet hymen, ce tendre hymen, déja si difficile par tant d'obstacles, mais dont le rêve consolateur étoit nécessaire à mon existence. Si la fortune est égale, si le ciel est juste, tu dois succomber : et penses-tu que j'y pourrois survivre? Si tu triomphes, je dois te haïr : et le trépas m'est bien plus facile. Adieu donc, malheureux ami, adieu, puisque je peux encore te donner ce doux nom d'ami, te parler, te regarder, presser sans crime cette main chérie que j'espérois unir à la mienne, cette main qui dans une heure..... Adieu, Gonzalve, adieu pour jamais.

En prononçant ces derniers mots, un tremblement la saisit; elle quitte avec

effort la main de Gonzalve, répete adieu d'une voix étouffée, veut s'éloigner, et tombe à quelques pas privée de tout sentiment.

Le héros vole, la releve; l'esclave accourt pour la secourir; mais rien ne rappelle ses sens : et les premiers feux de l'aurore commencent à briller sur l'horizon.

Gonzalve, hors de lui-même, ivre d'amour, oppressé de sanglots, Gonzalve apperçoit le jour et ne peut quitter son amante. Il la voit pâle, sans vie, la tête renversée, les cheveux épars; il la soutient dans ses bras, il sent couler sur ses mains tremblantes les pleurs qui s'échappent encore de la paupiere de Zuléma. Le héros s'égare, sa raison s'altere; il ne pense plus au combat promis, il ne pense qu'à son amante, il ne voit qu'elle dans l'univers. Le temps s'écoule, l'heure approche, il oublie..... lorsque tout-à-coup ses regards se portent sur son épée,

sur cette épée du Cid que son roi vient de lui donner. L'aspect de ce glaive le rend immobile. Le nom, le grand nom qu'il rappelle, l'emploi pour lequel il lui fut remis, le sang du pere de Chimene que Rodrigue versa malgré son amour, tout dans un instant retrace à Gonzalve les devoirs qu'il est prêt à trahir. Une vive rougeur colore son visage, une sueur froide coule de ses membres; l'image de Lara s'offre à ses yeux, de Lara qui l'attend, qui répond à l'armée de l'honneur, de la gloire de son ami.... et l'aurore a déja paru..... et peut-être on ose douter... Gonzalve jette un cri terrible : il remet dans les bras d'Amine le fardeau si cher dont il est chargé, saisit la main de Zuléma qu'il appuie contre ses levres, part, revient précipitamment, la recommande aux soins de l'esclave, s'attache encore à cette main qu'il inonde de ses larmes, rassemble de nouveau toutes ses forces, s'arrache enfin d'auprès de son

amante; et, craignant de retourner la tête, il presse sa marche vers Santa-Fé.

Il n'étoit pas sorti du bocage, qu'il entend des cris, des gémissements, et voit une troupe de cavaliers dispersés, errant dans les bois, remplissant l'air de plaintes funebres. C'étoient les tristes Béréberes laissés à Carthame par Zora. Inquiets du sort de cette jeune épouse, ils la cherchoient depuis le jour précédent, et venoient d'apprendre qu'elle avoit péri sous le murs de la ville chrétienne. Pénétrés de douleur, brûlant de la venger, à peine ils apperçoivent Gonzalve, qu'altérés du sang espagnol ils se réunissent pour l'attaquer. Le héros tire son épée, et, se mettant à l'abri des arbres qui seuls peuvent le sauver de tant d'assaillants, il livre à pied, sans cuirasse, le plus périlleux des combats. Plusieurs Béréberes tombent sous ses coups : mais, forcé de fuir d'arbre en arbre, le héros voit avec désespoir que toujours un nou-

vel ennemi succede à celui dont il est vainqueur. Le temps se prolonge, le soleil paroît, il brille déja dans les cieux. Gonzalve redouble d'efforts; il tente de s'emparer d'un coursier : les coursiers numides l'évitent, ils ne connoissent que leurs conducteurs. Il veut se faire jour à travers les lances : mais les Béréberes, légers comme l'air, l'entourent, le pressent de toutes parts.

Pendant ce temps, le brave Almanzor, dès les premiers rayons du jour, avoit demandé ses armes. Encore foible de sa blessure, mais soutenu par sa vertu, par son amour pour sa patrie, il croit avoir toutes ses forces, et ne s'est jamais senti plus d'ardeur. Il revêt sa brillante cuirasse, qu'il couvre d'une cotte de mailles impénétrable au fer le plus aigu. Il ceint sa tête d'un turban doublé de trois lames d'acier; il l'affermit et l'attache par une chaîne d'airain. Un manteau de pourpre lui descend jusqu'à

la ceinture, où pend à de longs anneaux d'or un cimeterre trempé dans Damas. Il prend sa lance, son bouclier; et, prêt à sortir de sa tente, il fléchit un genou devant l'Éternel :

Dieu de la victoire et de la justice, dit-il en élevant la voix, Dieu qui sondes les cœurs des humains, tu sais quel espoir m'anime; tu sais que c'est pour ta loi sainte, pour ton culte qu'on veut détruire, pour mon pays qu'on veut asservir, que je vais combattre aujourd'hui le plus redouté des guerriers. Fais que ma force égale mon courage; rends ton soldat digne de ta cause, et soutiens-moi de ton bras puissant. Si mon heure est arrivée, si mes destins sont achevés, Dieu de bonté, prends soin de mon épouse : veille sur elle du haut de ton trône, empêche-la de succomber à sa douleur. O Allah, je ne me plaindrai point de mourir, si Moraïme peut me survivre.

Après ces mots prononcés en répandant quelques larmes, le héros se leve d'un air auguste, marche à pas précipités vers le coursier écumant que quatre esclaves ont amené. Il s'élance sur lui, frappe son bouclier, et s'avance d'un pas tranquille vers le lieu marqué pour ce grand combat.

L'armée des Maures, sous la conduite de Boabdil, de Mulei-Hassem, d'Alamar, ne tarde pas à le suivre. Elle étend dans la plaine ses escadrons. Le vieux Mulei, couvert de ses armes, monté sur un jeune coursier, vient embrasser son généreux fils. Il ne peut lui parler; mais leurs cœurs s'entendent. Le vénérable vieillard s'éloigne pour lui dérober ses pleurs; et le grand Almanzor, au milieu de la lice, attend d'un air fier et calme l'ennemi qu'il a défié.

Les Espagnols presque aussitôt sortent par troupes de leur ville. Ferdinand, qui vole à leur tête, dispose lui-même leurs

bataillons. Il forme un front égal à celui des Maures, partage sa cavalerie aux deux ailes sous les ordres d'Aguilar et de Médina; confiant le centre à Nugnès, il se place avec les chevaliers de Calatrave en face du roi Boabdil. Isabelle, du haut des remparts, anime ses guerriers par sa présence : l'on n'attend plus que Gonzalve pour donner le dernier signal.

L'inquiet Lara, qui le cherche et qui n'ose le demande, Lara, parcourant les remparts, voit les deux armées en présence. Il distingue au milieu d'elles Almanzor seul, dans le silence, attendant et cherchant des yeux son ennemi si tardif. Bientôt il l'entend appeler Gonzalve, et personne ne répond à ce nom. Les Maures jettent des cris insultants. Les Espagnols s'étonnent, murmurent. Les rois, les chefs, les soldats, se plaignent à haute voix : bientôt les deux peuples de concert accusent également Gonzalve.

Lara désolé frémit de colere. On ose outrager son ami. Lara n'écoute plus rien. Il court, vole vers sa retraite où le héros a laissé ses armes; il les revêt précipitamment; il prend ce fameux bouclier où se distingue l'immortel phénix; il monte le coursier de Gonzalve, baisse sa visiere, sort à toute bride, et paroît devant Almanzor.

A cette vue, à l'aspect du phénix, les Castillans poussent des cris de joie, les Maures gardent le silence. Almanzor s'apprête : les trompettes sonnent.

Tels que deux aigles furieux, partis du nord et du midi, fendent l'air d'une aile rapide, et tombent en se rencontrant; tels les deux héros élancés se joignent au milieu de la carriere, et ce choc abat leurs coursiers. Debout aussitôt, le glaive à la main, ils se rapprochent et se frappent. Le fer est coupé par l'acier, le feu jaillit de leurs armures. Le Maure, plus grand, plus adroit, précipite ses coups

terribles ; l'Espagnol, plus fort, mieux armé, se couvre et ménage les siens. Tous deux, sans perdre de terrain, s'agitant à la même place, cherchent le défaut de leurs armes, menacent le flanc, atteignent le casque, parent, attaquent, avancent, se replient dans un instant. Toujours s'opposant le bouclier, toujours pénétrant leurs mutuels desseins, ils les trompent, ils les préviennent : mais aucun d'eux ne peut profiter même du mouvement qu'il a prévu. L'œil a peine à suivre leurs glaives, qui se levent, se baissent, voltigent, se croisent souvent au lieu de frapper. Le sang ne coule point encore, la victoire demeure incertaine, la seule fatigue pourra la fixer.

Enfin l'impatient Almanzor, qui consent à mourir pourvu qu'il triomphe, jette le premier son bouclier, recule trois pas, saisit à deux mains son redoutable cimeterre, et, revenant comme la foudre, frappe son ennemi troublé. Le fer partage

l'écu de Lara, il coupe encore sa cuirasse; et la pointe, ouvrant sa poitrine, lui fait une large blessure d'où le sang jaillit aussitôt. Lara tombe un genou à terre. Le Maure, plein d'espoir, veut redoubler : mais l'Espagnol saisit l'instant où le mouvement de ses bras relève sa cotte de mailles, il lui porte à l'aîne un coup trop certain, et laisse son fer tout entier dans les entrailles du héros.

Almanzor frappé n'en frappe pas moins. Lara, blessé de nouveau, tombe en palpitant sur le sable. Le prince de Grenade vainqueur reste debout quelques moments : bientôt il chancelle, il succombe, et va mesurer la terre auprès de Lara baigné dans son sang. Tous deux se soulevent encore; tous deux, d'une main défaillante, cherchent en vain sur la poussiere le glaive qui leur est échappé, lorsqu'un guerrier chrétien paroît dans la plaine en poussant des cris mêlés de sanglots. Il s'agite, il vole, il déchire

les flancs de son coursier poudreux; il invoque les noms de l'honneur, de la justice, de l'amitié.

Les Castillans, à son écu de gueules, pensent reconnoître le brave Lara; les Maures croient voir un traître qui vient immoler Almanzor. Ils s'avancent aussitôt vers lui : les Espagnols courent à sa suite. Les deux armées s'approchent, s'attaquent avec fureur. On se mêle, les armes se heurtent, le sang ruisselle, les guerriers tombent, la plaine se couvre de morts.

Gonzalve, c'étoit lui-même qui, libre enfin des Béréberes, n'avoit trouvé d'autres armes que celles de son ami; Gonzalve vole à Lara, s'élance à terre, le releve, sent encore palpiter son cœur, et le confie aux Castillans pour le porter à Santa-Fé. De là, courant vers Almanzor, que les Alabez secouroient en vain, il pousse des cris douloureux en le voyant privé de la vie. Il arrête les Aragonois

prêts à se jeter sur les Maures; il défend lui-même contre les siens le corps du héros objet de ses pleurs, protege, assure la retraite des Alabez qui l'emportent sur leurs boucliers; et, dès qu'il les voit éloignés, il saisit alors le premier coursier, tire l'épée du Cid, et, se précipitant dans la mêlée, égaré par son désespoir, par son amour, par sa colere, il cherche les périls d'un œil avide, s'y jette pour y succomber, attaque, enfonce, renverse les plus épais bataillons, retourne au milieu des lances, inonde la terre de sang, demande la mort, la défie, l'implore et la brave à la fois.

Ferdinand, Cortez, Aguilar, se surpassent dans ce grand jour: mais leurs exploits ne sont rien auprès de ceux de Gonzalve. Plus prompt, plus redouté que le tonnerre, il parcourt l'armée ennemie, semant le trépas et la peur; il immole, dissipe, détruit tout ce qui tente de l'arrêter, s'ouvre par-tout un large chemin

où ses victimes tombent entassées, et presse son coursier fatigué, qui peut à peine franchir tant d'armures et tant de cadavres.

Au milieu du carnage affreux, du tumulte, des cris, des fuyards, le héros apperçoit Mulei attaqué par quatre Espagnols, défendant un reste de vie, et prononçant avec des sanglots le nom du fils qu'il a perdu. Cette déplorable vue redouble les maux de Gonzalve : il s'élance, vole à ces barbares, et les a bientôt dispersés; il donne son coursier au vieillard, se range à ses côtés, le couvre de son corps, le guide à travers la mêlée, lui montre de loin Grenade, et lui en ouvre le chemin.

Comme il s'occupoit de ce soin, Alamar, le terrible Alamar, qui vient d'égorger Vélasco, Zuniga, Manreze, Giron; Alamar, couvert de sang, se présente devant Gonzalve. Tous deux s'arrêtent en se regardant : ils ne se virent

jamais, mais ils se reconnoissent à leur haine. Gonzalve est à pied, l'Africain féroce dirige sur lui son coursier. L'Espagnol l'évite au passage, et d'un revers coupe les jarrets de l'impétueux animal. Alamar tombe, Gonzalve le frappe. La peau de serpent résiste à ses coups. Le héros surpris saisit Alamar, le serre, l'entrelace de tous ses membres, lutte, roule avec lui sur le sable; et, l'oppressant du poids de son corps, il se prépare à l'étouffer, lorsque les Zégris et les Africains arrivent de toutes parts, et se réunissent contre Gonzalve. Gonzalve debout quitte sa victime, et seul résiste à leur troupe. Appuyé contre un monceau de morts, couvert de son bouclier criblé, le pied posé sur quatre Africains qui meurent en mordant la poudre, la tête haute, le bras levé, montrant sa foudroyante épée, il les insulte, les menace, et donne le temps au roi Ferdinand d'arriver avec ses chevaliers. Les Maures

aussitôt prennent la fuite. Alamar est entraîné dans leurs escadrons. Ils se hâtent, ils se précipitent; ils passent à travers leur camp, qu'ils n'ont plus l'espoir de défendre, et, laissant à leurs ennemis leurs tentes, leurs richesses, leurs vivres, ils vont se réfugier dans leurs murs.

FIN DU HUITIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIEME.

DÉSESPOIR de Gonzalve. Treve accordée à sa priere. Regrets du Peuple de Grenade. Douleur de Mulei-Hassem et de Zuléma. État horrible de Moraïme. Mort de cette princesse. Funérailles d'Almanzor et de son épouse. Gonzalve va trouver Zuléma. Il est pris et mis dans les fers. Outrages et tourments que Boabdil lui prépare. Zuléma descend dans son cachot : elle lui porte du poison. Il se justifie. Alamar vient s'emparer du héros : il le conduit au supplice. Les Espagnols donnent l'assaut. Alamar y court et sauve Grenade. Exploits d'Alamar. Secours inespéré que reçoivent les Maures. Défaite des Espagnols.

LIVRE NEUVIEME.

L'HOMME vertueux qu'on outrage, l'innocent méconnu qu'on opprime, trouvent au fond de leurs ames des consolations dans leurs peines, des forces contre l'adversité. Ils interrogent leur conscience; et ce juge suprême, infaillible, dont la sévérité ne pardonne rien, dont le murmure est un châtiment, les met à l'abri du remords, seul supplice que leur cœur redoute. Mais le véritable amant, au sein même de la victoire, au milieu des succès, des triomphes, devient le plus à plaindre des mortels, s'il craint un reproche de celle qu'il aime. Que lui importent les vaines louanges, les hommages, les respects du monde entier? c'est le suffrage de son amante, c'est son estime, dont il a besoin. Sans cette estime il n'est pas sûr de mériter la sienne propre. Son ame, qui n'est plus en lui, ne

voit, ne juge que par d'autres yeux; et sa vertu, fiere, indépendante, en présence de tout l'univers, tremble et n'ose croire à son innocence si l'objet qu'il adore peut la soupçonner.

Gonzalve, couvert de gloire, n'éprouvoit que trop cet affreux tourment. Almanzor n'est plus, et sa sœur doit croire Gonzalve son meurtrier; Lara expire peut-être, et Gonzalve a causé sa mort. Ces désolantes idées l'occuperent seules pendant la bataille, lui firent chercher avec tant d'ardeur et les périls et le trépas. Indigné contre lui-même, en courroux contre sa fortune, dès qu'il ne voit plus d'ennemis, il quitte ses compagnons; sans parler à Ferdinand, sans se découvrir à l'armée, il vole auprès de Lara.

Isabelle étoit avec lui. Ses blessures ne sont pas mortelles: Gonzalve en pousse des cris de joie. Il se fait répéter cent fois cette assurance si chere; il serre dans ses bras son ami, le baigne, l'inonde de

pleurs, mêle à ses tendres caresses les reproches les plus douloureux. A genoux auprès de son lit, il l'appelle son dieu tutélaire, raconte, publie hautement ce que l'amitié lui fit entreprendre, et déclare qu'il lui doit l'honneur.

Après cet aveu, le héros se retire avec Isabelle, l'instruit de sa passion violente, de ses serments, de ses secrets. Il apprend à l'auguste reine comment les bienfaits, la reconnoissance, attachent pour jamais Gonzalve à la fille de Mulei-Hassem ; comment, s'étant rendu près d'elle pendant la nuit précédente, son retour fut retardé par l'attaque des Zégrebers. Il parle peu de ses exploits contre ces nombreux assaillants ; mais il exagere sa faute pour augmenter la gloire de son ami.

Isabelle l'écoute, l'admire, et s'attendrit sur ses malheurs. Elle le console, elle le rassure, promet d'employer ses efforts pour le justifier près de son amante, pour éteindre la haine injuste que doit

ressentir le vieillard Mulei. Dès ce moment Zuléma devient chere à la sensible reine : elle sauva les jours de Gonzalve, elle adore le dieu des chrétiens : Isabelle la nomme sa fille et brûle de l'unir au héros.

Pendant ce temps, le roi d'Aragon, après avoir abandonné le camp des Maures au pillage, ramene ses troupes dans Santa-Fé. Des envoyés de Boabdil ne tardent pas à s'y rendre : ils viennent demander la paix en se soumettant au tribut. Les rois refusent cette paix; mais Gonzalve implore Isabelle : la reine, pour plaire à Gonzalve, accorde une treve de quelques jours.

Hélas ! la perte d'Almanzor assuroit assez la ruine des Maures. Ce malheur seul les rend insensibles à tous les autres malheurs. Hommes, femmes, vieillards, enfants, la tête couverte de cendre, déchirant par lambeaux leurs vêtements souillés, remplissent les places publiques,

s'abordent en gémissant, se regardent en poussant des cris, s'embrassent, et mêlent leurs larmes. Les soldats, pâles, tremblants fuient devant les citoyens, qui leur reprochent avec des outrages d'avoir laissé périr leur général. Les uns veulent quitter Grenade, qui n'a plus désormais de rempart; les autres accusent le ciel, insultent à leur faux prophete, ajoutent le blasphême aux plaintes : tous annoncent à Boabdil la fin de son règne impie, et regardent le trépas d'Almanzor comme le châtiment de ses forfaits.

Zuléma, plus à plaindre encore, Zuléma, qui ne doute point que son amant n'ait tué son frere, a voulu se donner la mort : mais ses devoirs envers Mulei l'ont enchaînée à la vie. Elle ne peut, sans être criminelle, abandonner le vieillard dont elle est le dernier appui. Renfermée avec lui dans l'Albayzin, dévorant la moitié de ses pleurs, elle entend son

malheureux pere redemander cent fois au ciel ce fils objet de sa tendresse, ce fils qui seul le consoloit de tous les maux qu'il a soufferts. Il a perdu sa Léonor, on lui enleva sa couronne, il a vu périr ses amis; Almanzor du moins lui restoit. Il appelle son cher Almanzor, il ne peut penser qu'il lui soit ravi: dans son délire, il croit le voir, l'entendre, l'embrasser encore en embrassant sa fille désolée; et, lorsqu'il s'apperçoit de son erreur, il la repousse, frappe sa poitrine, arrache ses cheveux blancs qu'il jette avec imprécation, demande des armes, veut aller combattre, veut aller arracher le cœur de ce barbare Gonzalve dont la main égorgea son fils. Ce nom de Gonzalve lui cause une horreur que ses sens affoiblis ne supportent pas; il tombe épuisé de tourments dans les bras de sa fille mourante, qui manque elle-même de forces pour résister à tant de douleur.

Mais qui peut rendre le coup affreux

dont Moraïme fut accablée? Qui peut exprimer ce qu'elle sentit en apprenant par ses propres yeux son effroyable malheur? Hélas! pendant toute la nuit qui précéda ce combat funeste, prosternée au pied des autels, Moraïme invoqua son prophete. Elle lui demanda de défendre le héros qui défendoit sa loi, qui, par tant de vertus sublimes, honoroit sa religion sainte; elle conjura l'Éternel de conserver son plus digne ouvrage, de laisser long-temps à la terre un exemple de justice et d'honneur. Vaine priere! Moraïme quittoit la mosquée; elle en descendoit lentement, lorsqu'elle voit.... O Dieu tout-puissant, éprouvez-vous ainsi la vertu? Elle voit son époux sanglant rapporté par les Alabez. L'effet du tonnerre n'est pas plus prompt: sans pouvoir jeter un seul cri, sans pouvoir faire un mouvement, elle tombe, roule sur le marbre; sa tête frappe trois fois les degrés, son sang coule par trois blessures,

et son corps inanimé vient s'arrêter aux pieds des Alabez.

On la secourt, on la releve; rien ne rappelle ses sens. On l'emporte avec Almanzor, pâle, sanglante, défigurée, semblable au héros qui n'est plus. Leurs visages livides se touchent, leurs cheveux mêlés traînent sur le sable, leur sang confondu souille leurs vêtements: on eût dit que le même coup venoit de les immoler tous deux.

Enfin, après plusieurs heures, Moraïme rouvre la paupiere; ce n'est pas pour verser des pleurs. Entourée de ses esclaves, de ses femmes, de ses amies, qui pansent ses douloureuses plaies, elle souffre en silence leurs soins, se laisse froidement presser dans leurs bras, répond seulement par de foibles signes aux tendres paroles qu'on lui adresse, semble se recueillir en elle-même pour se résigner à son sort, et demande d'une voix calme qu'on lui laisse voir son époux.

C'est vainement qu'on la supplie de renoncer à ce triste desir, de ne pas rendre plus cruels les maux dont elle souffre assez ; elle persiste avec douceur, elle commande avec priere, et marche d'un pas assuré vers l'asyle où, sur un lit de pourpre, est déposé le corps du héros.

Moraïme s'arrête devant lui, le regarde long-temps d'un œil fixe, sans prononcer une parole, sans laisser échapper un soupir. Ses esclaves, épouvantées de cet horrible silence, se hâtent d'éloigner les armes dont elle pouvoit s'emparer. Moraïme s'en apperçoit, et leur adresse un sourire amer. Elle s'approche de son époux, lui prend la main qu'elle baise, en tire un saphir enchâssé qu'Almanzor ne quittoit jamais. Maîtresse de cette bague, elle reporte des yeux plus sereins sur le visage du héros, s'incline deux fois devant lui, pose ses levres sur ses levres pâles, demeure long-temps à les presser : ensuite, se retirant à pas

lents, elle se retourne, le regarde encore; lui fait de la tête un signe d'adieu, semble lui dire d'un air doux que cet adieu ne sera pas long, et regagne son appartement.

Elle s'y renferme seule, elle y demeure plusieurs heures. Ses esclaves inquietes n'osent d'abord y pénétrer; enfin elles brisent les portes, et trouvent Moraïme glacée, en proie aux horreurs du trépas. Tous les secours sont inutiles; elle expire, elle n'est déja plus. La bague d'Almanzor a fourni le poison, que ce héros portoit toujours dans la crainte de Boabdil.

Ce nouveau malheur ne peut augmenter la désolation de Grenade. Le roi, le peuple, consternés, profitent de la treve accordée pour faire les obseques des deux époux. Le même tombeau les attend dans un bois éloigné de la ville, où repose la cendre des princes, des guerriers et des citoyens. L'infanterie ouvre la marche :

les soldats, rangés en silence, la tête penchée sur leurs boucliers, le visage baigné de pleurs, portent leurs armes renversées, marchent d'un pas égal et lent, marqué par les coups lugubres des tambours entourés de crêpes. La cavalerie les suit, traînant dans la poussiere ses étendards. Des esclaves menent en main les tristes coursiers d'Almanzor, couverts de longues housses noires, chargés du turban, de la lance, du cimeterre du héros. Ces coursiers, jadis si superbes quand ils portoient leur maître aux combats, semblent connoître leur malheur : ils baissent leur front vers la terre, levent avec peine leurs pieds tardifs, et vont balayant le sable de leur criniere longue et touffue.

Après eux, cent jeunes garçons, couronnés de cyprès et de roses blanches, tiennent des vases remplis de parfums. Cent jeunes vierges les suivent, jetant

sans cesse des fleurs sur Almanzor et sur Moraïme, que portent dans le même cercueil les chefs de la tribu des Alabez. Les imans marchent auprès d'eux, priant à voix basse l'ange de la mort de conduire ces ames pures dans l'heureux séjour des martyrs. Ils précedent le roi Boabdil, environné de sa cour, d'Alamar et des Zégris, qui feignent du moins de verser des larmes. Le vénérable Mulei, l'infortunée Zuléma, n'auroient pu, sans mourir, les accompagner : seuls ils étoient restés dans la ville. Le peuple, vêtu de deuil, gardant un morne silence, suit à pas lents la triste dépouille du dernier soutien qui lui restoit.

Arrivés dans le bois solitaire, nommé par eux la forêt des larmes, les corps sont déposés dans le tombeau. Les imans disent les prieres. Bientôt les vierges, d'une voix plaintive, commencent l'hymne de la mort : tous, les yeux baissés

vers la terre, les mains croisées sur la poitrine, écoutent ce chant de douleur :

Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes freres,
Celui dont les vertus si cheres
Fléchissoient pour nous l'Éternel.
Invincible comme nos peres,
Comme eux, hélas ! il fut mortel :
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes freres.

Quand le cedre, qui dans les airs
Portoit sa tête verdoyante,
Tombe, et de sa chûte bruyante
Fait gémir au loin les déserts,
Les larmes des tristes bergeres
Demandent un ombrage au ciel :
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes freres.

Jour funeste, jour de douleur,
Où deux époux meurent ensemble,
Où le même tombeau rassemble
La vertu, l'amour, la valeur !
Ton souvenir, dans nos miseres,
Sera cher autant que cruel :
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes freres.

Pendant cet hymne funebre, les imans achevent la cérémonie. La terre enferme le corps d'Almanzor et celui de Moraïme. Une simple pierre les couvre; et leurs noms gravés sur la pierre rendent ce tombeau plus sacré que ne le furent jamais les fastueux mausolées.

Hélas! cette vive douleur, ces regrets amers, éternels, que ressent tout le peuple maure, accablent l'ame de Gonzalve: il voudroit racheter de ses jours les jours du héros qui n'est plus. L'idée que Zuléma le croit coupable, la crainte qu'elle ne succombe à ses maux, qu'elle ne haïsse celui qui ne respire que pour elle, tous les tourments du désespoir, rendus plus affreux par l'incertitude, viennent l'assaillir à la fois. Il accuse toute la nature, il roule cent projets insensés: tantôt il veut aller à Grenade offrir sa tête à ses ennemis; tantôt il veut quitter le siege et s'exiler dans un désert. En proie aux rêves, au délire d'une imagination ar-

dente qu'allume une passion plus vive encore, il s'agite, s'inquiete, soupire, change à chaque instant de dessein, reprend ceux qu'il abandonna, rejette celui qu'il est prêt à suivre; et, pour comble d'infortune, il n'ose confier ses peines à son ami presque mourant, à son ami dont la valeur en fut l'innocente cause. Il ne peut pourtant lui cacher le violent chagrin qui le tue, mais il lui donne un autre motif : il trompe l'amitié par délicatesse, et lui dissimule ses maux de peur qu'elle ne les sente trop vivement.

Mais ses maux surpassent ses forces; le héros ne les soutient plus. La mort, les supplices, la honte, sont moins redoutables pour lui que la haine de Zuléma : il bravera tout pour l'éviter. La treve jurée lui donne l'espoir de pénétrer dans Grenade : son amour, même sans la treve, le lui feroit hasarder. Il prend l'habit, la baguette blanche qui distin-

guent les hérauts d'armes. Il ne veut ni cuirasse, ni glaive : que lui importent ses jours, s'il ne peut se justifier ? Il n'instruit personne de son dessein, se dérobe au fidele Pédro; et seul, avant le point du jour, il marche aux portes de Grenade.

Les gardes, trompés à sa vue, le laissent passer sans obstacle. Gonzalve s'avance vers l'Albayzin : il s'informe de Zuléma, se dit envoyé d'Isabelle, et demande un entretien secret avec la fille de Mulei.

On l'observe, on l'interroge; il éprouve de longs délais. Sa constance, son air de douceur, de franchise, de loyauté, l'emportent enfin sur les refus. Deux esclaves l'introduisent dans une galerie antique, où la princesse, instruite par eux, croit devoir au nom d'Isabelle de répondre à son envoyé. Couverte d'un long voile noir, soutenue par la jeune Amine, elle vient,

s'avance d'un pas chancelant. Le héros l'apperçoit à peine, qu'il se précipite, et tombe à ses pieds :

O vous, lui dit-il avec larmes, vous que je n'ose envisager....

A cette voix, à son aspect, Zuléma, tremblante, interdite, détourne les yeux et veut fuir. Écoutez-moi, s'écrie Gonzalve, ou faites-moi donner la mort. Je la cherche, je la desire; je vous la demande à genoux, cette mort cent fois moins horrible que votre haine ou votre mépris. Mes mains sont pures, Zuléma : daignez abaisser sur moi votre vue ; daignez regarder un infortuné qui n'a point trahi ses serments. Apprenez....

Un tumulte affreux empêche le héros de poursuivre. Boabdil, le roi Boabdil, arrive suivi des Zégris. Cent soldats, le fer à la main, fondent à la fois sur Gonzalve, le saisissent et le renversent, le chargent de chaînes d'airain. Gonzalve, surpris et troublé, ne tente pas de se dé-

fendre; il n'a plus de forces devant Zuléma. Cette princesse jette des cris perçants; Mulei-Hassem accourt à ces cris: il trouve sa fille au milieu des armes; il reconnoît Gonzalve enchaîné. Le vieillard demeure immobile; Boabdil lui adresse ces mots:

Il est dans mes fers l'ennemi terrible qui perça le sein d'Almanzor, qui remplit Grenade de deuil, et devoit la rendre captive! Mulei, tu le vois devant toi: voilà ce superbe Gonzalve, voilà ce Castillan si fier, qui nous regardoit tous comme sa proie! Sans doute de coupables desseins l'ont conduit jusques dans nos murs. Le traître croyoit abuser nos yeux: mais deux fideles Zégris, jadis prisonniers du barbare, l'ont reconnu sous ce déguisement. Ma victime ne peut m'échapper. Mulei, contemple dans les chaînes le vainqueur des Abencerrages, le féroce meurtrier de ton fils. Supporte l'horreur de l'envisager en songeant à

notre vengeance. Demain ce fléau du nom musulman expirera dans les supplices; demain le sang de ce barbare lavera la tombe du grand Almanzor; et je veux qu'avant son trépas, livré aux insultes de mon peuple, ce vil chrétien, qui se croit si grand, épuise la fureur, la rage du dernier de mes sujets.

Il dit. Zuléma frémit. Gonzalve, dans le silence, regarde le tyran d'un œil assuré. Mulei lui répond d'une voix tranquille:

Boabdil, gardons-nous tous deux d'épargner le cruel Gonzalve, il n'a pas épargné mon fils. Le barbare usa du droit de la guerre; tu dois en user à ton tour. Mon éternelle douleur sera peut-être soulagée en voyant le meurtrier d'Almanzor perdre la vie sur son tombeau. Je veux être présent à ce spectacle. Mais que cette mort nous suffise : immolons notre ennemi sans l'outrager. Méritons le bienfait suprême que nous accorde le

ciel, n'irritons pas sa justice qui semble enfin se désarmer ; et respectons, en le détestant, le vainqueur du plus grand des hommes.

Le sanguinaire Boabdil écoute à peine ces paroles. Les Zégris excitent sa férocité. Il part avec son prisonnier ; il ordonne qu'on double ses fers, l'entoure d'une triple garde, fait refermer les portes de la ville ; et, suivi de Mulei qui cherche à le fléchir, il prend la route de l'Alhambra.

Le bruit de ce bonheur inespéré se répand aussitôt dans Grenade. Les soldats, les citoyens, poussent jusqu'au ciel mille cris de joie. Tous précipitent leurs pas pour voir ce héros si célebre, cet indomtable guerrier, dont le nom seul les faisoit pâlir. Ils se pressent sur son passage, fixent leurs avides regards sur ce captif qu'ils ne craindront plus ; et cependant ils reculent encore au moindre bruit de ses fers. Ainsi, quand des chasseurs ti-

mides ont enfin surpris dans leurs rets le redoutable lion qui désoloit les campagnes, ils se rassemblent en foule autour de l'objet qui les faisoit fuir; ils se livrent à tous les transports de l'alégresse, de la vengeance : mais ils ne peuvent envisager, sans une secrete terreur, celui qui si long-temps les fit trembler.

Dans le palais est un étroit cachot, impénétrable aux rayons du jour. Trois portes d'airain y conduisent. Le roc au milieu duquel on l'a taillé ne laisse à l'air d'autre passage qu'un long et oblique tuyau fermé par dix grilles de fer. C'est là qu'on précipite Gonzalve, tandis qu'on prépare son cruel supplice; c'est là que chargé de chaînes pesantes, scellées dans l'affreux rocher, il entend refermer sur lui les fatales portes de bronze, et qu'il reste seul avec le malheur, l'incertitude et le désespoir.

Sa grande ame n'est point accablée, elle se roidit contre le destin. Il voit la

mort, il la voit horrible ; il ne doute point que tous les tourments ne soient à la fois épuisés sur lui. Son courage les soutiendra tous : certain d'expirer en héros, sûr que sa gloire ne sera point ternie, il envisage fixement et le trépas et les douleurs : mais mourir sans voir Zuléma, sans lui prouver son innocence, cette idée est pour lui terrible, c'est le seul supplice qu'il ne peut braver.

La malheureuse princesse, demeurée dans l'Albayzin, a peine à retrouver ses sens. Glacée d'horreur, de surprise, elle se retrace ce qu'elle a vu, se rappelle les derniers mots, les tendres serments de Gonzalve, sa justification commencée, les dangers qu'il a bravés pour lui parler ; et tout lui dit, tout lui persuade, que son amant n'est pas coupable. Cependant il va périr : aucun effort humain ne peut le sauver. Ce n'est pas assez pour l'infortunée Zuléma d'avoir perdu son appui, son frere, son unique défenseur, de s'être

condamnée au tourment de combattre sans cesse un amour qui sans cesse occupe son ame, d'arracher lentement de son cœur l'image chérie qui le remplit; ce n'est pas assez d'avoir à souffrir l'hommage outrageant d'Alamar, et de trembler chaque jour d'être livrée à ce barbare : il faut qu'elle soit témoin du supplice de celui qu'elle aime, d'un supplice mêlé d'infamie, et qu'elle voie son libérateur, le plus grand, le plus magnanime des mortels, terminer sa glorieuse vie dans l'opprobre et dans les douleurs.

O mon frere, s'écrie-t-elle, si tu respirois encore, tu t'opposerois aux forfaits dont ta patrie va se noircir, tu sauverois un héros semblable à toi par tant de vertus ! Sa mort et la mienne sont inévitables; et quand mon amour pourroit oublier ce que je dois à tes mânes, à nos liens, à ton sang versé, la vigilance de mes tyrans, les précautions prises par leur barbarie, rendroient inutiles mes

efforts coupables. Mais je n'offenserai point ta grande ombre ; je ne trahirai ni mon devoir, ni les nœuds sacrés qui nous unissoient, en arrachant du moins à la honte l'ennemi qu'estimoit ton cœur. O mon frere, c'est toi que j'implore, viens m'aider à tout hasarder pour épargner un crime à ton pays, pour sauver ta gloire d'une vengeance que ton ame pure et sensible rejetteroit avec horreur.

Dès ce moment, n'écoutant plus que les conseils du désespoir, elle court près des Alabez pour se faire ouvrir la prison de Gonzalve. Ses efforts sont inutiles ; le jour entier s'est écoulé sans que la tendre Zuléma puisse concevoir l'espérance d'accomplir son généreux dessein. La nuit vient, et la princesse, plus hardie dans les ténebres, marche elle-même vers la prison. Elle implore, elle supplie les soldats de la laisser pénétrer un instant dans cet horrible séjour, elle le demande au nom d'Almanzor; et ce grand nom,

ses prieres, ses larmes, l'amour, le respect qu'inspira toujours la vertueuse Zuléma, touchent enfin les ames dures des satellites de Boabdil. Les portes s'ouvrent et se referment sur la princesse : elle entre, tenant d'une main une coupe qu'elle a cachée à tous les yeux, de l'autre une foible lampe; elle s'avance d'un pas tremblant, et se présente devant le héros :

Gonzalve, dit-elle d'une voix douce, vous m'estimiez trop pour m'attendre ici. S'il n'avoit fallu que sauver vos jours, ma vertu s'y seroit refusée. Sûre de mourir après vous, j'aurois laissé périr celui qui n'a pas épargné mon frere, qui n'a pas craint de sacrifier et son amante et ses serments. Mais il faut vous préserver de l'opprobre, de l'infamie, et j'ai dû me souvenir que Gonzalve m'en préserva. Vous m'avez conservé l'honneur, je viens acquitter ma dette. Tu m'as trop prouvé, cruel, que cet honneur t'est plus cher que l'amour. Moins coupable et plus mal-

heureuse, je remplis mes devoirs envers tous deux en t'apportant ce poison. Prends cette coupe, Gonzalve, quand j'en aurai bu la moitié. Voilà le seul et triste secours que je puisse t'offrir contre nos tyrans. Ta mort est sûre; les outrages, les tourments, t'attendent : échappe aux bourreaux, et meurs avec moi. Ton trépas est dû peut-être à la cendre de mon frere; le mien expiera le crime de ne pouvoir cesser de t'aimer.

En disant ces mots, elle porte la coupe à ses levres : un cri de Gonzalve retient sa main. A peine revenu de sa surprise, de sa joie, de sa frayeur, le héros souleve ses chaînes, saisit la coupe; et tombant à genoux :

Que je suis heureux ! lui dit-il : je vous vois, je peux vous parler, je peux me justifier à vos pieds du crime que je n'ai point commis. Ah ! que Boabdil épuise sur moi sa vengeance, sa barbarie; que les plus horribles tourments lassent les

forces de mes bourreaux : vous êtes ici, Zuléma, vous avez daigné me chercher jusques dans le séjour du crime, vous m'avez cru le meurtrier d'Almanzor, et vous ne m'avez pas haï... que peuvent maintenant contre moi tous les tyrans de la terre? Vous m'aimez, et je vous ai vue; je meurs content, j'ai vécu.

Mais ne gardez pas votre erreur fatale; cessez de croire que mes mains ont pu verser le sang de votre frere. J'allois le combattre, il est vrai; j'allois, fidele à l'honneur et plus fidele encore à vous, mourir sous les coups d'Almanzor, lorsqu'attaqué par vos Numides je n'ai pu rejoindre l'armée. Un héros, mon ami, mon frere, a pris soin de sauver ma gloire; il a paru sous mes armes, il a combattu pour moi; prêt à périr, son glaive fatal....

Grand Dieu ! s'écrie Zuléma, je te bénis, je te rends grace ! Mon cœur me l'avoit annoncé... O mon digne frere,

ne t'offense point si je cesse de gémir un instant en recouvrant le droit si doux d'aimer toujours celui que j'adore! Gonzalve, je ne doute point de ce que me dit votre bouche; mais expliquez-moi ce prodige : hélas ! je ne puis espérer que votre sort en soit adouci; Boabdil a trop d'intérêt à vous punir de vos exploits. J'irai du moins prévenir mon pere, j'irai réveiller sa pitié. J'emploierai près de Boabdil, près du peuple, près d'Alamar même, tous les efforts, tous les moyens, qui sont au pouvoir de l'amour. J'instruirai vos rois de votre péril, je tenterai tout pour sauver votre vie; et, si je ne puis réussir, fiere, glorieuse de vous aimer, de pouvoir l'avouer sans crime, je viendrai mourir avec vous, en vous parlant de ma tendresse, en renouvelant les serments que je n'ai jamais violés, en vous donnant ce nom d'époux, qui, si j'en juge par le plaisir que j'éprouve en le prononçant, doit nous rendre tous

deux insensibles au plus douloureux des trépas.

A ces mots, elle jette la coupe, et fait relever Gonzalve. Le héros, pénétré de joie, de reconnoissance, d'amour, saisit la main de la belle Maure, commence, interrompt le récit qui doit le justifier. Ses sanglots étouffent sa voix. Enfin, pressé par le temps, il achevoit ce triste récit, lorsqu'un bruit soudain se fait entendre. Les portes du cachot s'ouvrent tout-à-coup; Alamar, Alamar lui-même, paroît, environné de flambeaux. Zuléma tombe évanouie, Gonzalve la soutient dans ses bras, le prince africain demeure interdit.

Bientôt la fureur montée à son comble se peint dans les traits du barbare. Ses sourcils d'ébene se joignent et semblent couvrir deux globles de feu. Une écume affreuse paroît sur ses levres; et sa langue, qui balbutie, prononce à Gonzalve ces terribles mots :

Traître qui m'outrages encore, vil

chrétien que je vais punir, l'enfer t'a donc déchaîné pour porter aux derniers excès ma colere et ton insolence ! Viens me payer tant de forfaits, viens expirer lentement dans les douleurs que je te prépare ; et que ton sang, versé goutte à goutte, satisfasse, sans pouvoir l'éteindre, la haine que je sens pour toi !

Le héros, sans l'écouter, ne s'occupe que de la princesse. Alamar ordonne à ses satellites de l'arracher de ses bras. Gonzalve tente de la défendre : il leve ses mains enchaînées, frappe avec ses fers, et jette sans vie les deux premiers soldats qui l'approchent. Mais, accablé par le nombre, on l'entraîne hors du cachot. Zuléma, qui reprend ses sens, s'élance, et veut suivre Gonzalve : Alamar la fait retenir ; Alamar, qu'elle implore à genoux, refuse d'écouter ses prieres ; il la repousse, l'accable d'outrages, ordonne à sa garde de l'environner, de répondre d'elle jusqu'à son retour ; et,

forcené de fureur, il entraîne le Castillan.

Le jour ne brilloit point encore : un transfuge venoit d'avertir Boabdil que les Espagnols, alarmés de l'absence du grand capitaine, surpris de voir les portes de Grenade refermées précipitamment, craignant quelque embûche de la part des Maures, vouloient rompre la treve par un assaut. Effrayé de cette nouvelle, cédant aux instances de Mulei-Hassem, Boabdil avoit résolu d'immoler Gonzalve avant l'aurore. Alamar, qui briguoit l'honneur, l'horrible honneur de lui percer le flanc, s'étoit chargé de le conduire à l'heure même sur le tombeau d'Almanzor ; et l'infortuné Mulei, suivi de l'escadron des Alabez, attendoit, aux portes de l'Alhambra, que l'Africain amenât sa victime.

Dès que Gonzalve paroît, Mulei détourne la vue. Le héros cherche à lui

parler, le vieillard s'éloigne et le fuit. Les Alabez l'entourent de leurs lances, le pressent dans leurs rangs serrés ; et l'impitoyable Alamar prend avec eux le chemin du tombeau.

Mais à peine il sort de Grenade par la porte de l'orient, la seule qui n'est point exposée aux attaques des Espagnols, qu'il entend gronder au loin les foudres de Ferdinand. Les murailles en sont ébranlées, on crie aux armes de toutes parts, le son des trompettes perce les airs ; les hennissements des coursiers, mêlés aux cris des assaillants, annoncent la plus terrible attaque.

Alamar étonné s'arrête. Des envoyés de Boabdil viennent le presser de se rendre aux remparts. Il hésite, il balance encore : Grenade a besoin de son bras, sa haine a besoin du sang de Gonzalve. L'Africain veut l'égorger sur l'heure : mais Mulei et les Alabez s'opposent à sa

fureur; ils desirent, ils ont résolu, que le meurtrier d'Almanzor ne perde la vie que sur sa tombe; ils regardent ce sacrifice comme une dette envers ce héros. Alamar ne peut arriver jusqu'au cœur de Gonzalve, qu'ils couvrent de leurs boucliers pour le garder à leur propre vengeance; et le bruit de l'assaut qui s'accroît, les ordres réitérés de Boabdil, les promesses du vieux Mulei, assez intéressé lui-même à venger le fils qu'il regrette, forcent enfin le féroce Africain de lui confier sa victime et de voler aux combats.

Il étoit temps que sa présence vînt ranimer les Maures tremblants. La breche étoit ouverte aux murailles. Aguilar, Cortez, et les Castillans, s'avançoient en ordre sur ses débris. Gusman et les Aragonois escaladoient les remparts. Boabdil, blessé par Cortez, est emporté dans l'Alhambra. Les Almorades, les

Vanégas, abandonnent en foule leurs postes. Les Zégris eux-mêmes chancellent devant le brave Aguilar. Gusman saisit déja les creneaux; les Catalans couvrent les échelles. Ferdinand, du haut des glacis, dirige, anime ses guerriers. Tout fuit, tout cede aux Espagnols. Grenade touche à sa ruine, Grenade est prise dans un instant : Alamar paroît, Grenade est sauvée.

Alamar, semblable aux tempêtes, accourt, arrive, et frappe Aguilar. Son fer partage le casque, coupe en deux le front du héros. Foulant à ses pieds ce corps qui palpite, suivi des Zégris qu'il a ranimés, Alamar se jette sur les Castillans en poussant des cris effroyables. Il les fait tomber sous son sabre comme le trefle fleuri tombe sous la tranchante faux. Il attaque, enfonce, éclaircit leurs rangs, immole Uzéda, Salinas, Nugnès, et l'aimable Mendoze; Mendoze, qui céda ses

droits, ses dignités, ses richesses, à son frere, plus jeune que lui, pour qu'il épousât l'objet de ses vœux. Alamar lui perce le cœur au moment où il nomme son frere. Il s'abreuve de sang, de carnage, renverse du haut de la breche les bataillons de Castille; et, voyant l'orgueilleux Gusman qui, parvenu sur les murailles, appelle ses Aragonois, il vole, saisit un rocher, qu'il jette en poursuivant sa course. Gusman, atteint, roule avec la pierre. Alamar s'élance aux creneaux, frappe de son glaive l'échelle, qui plie sous les Catalans. Son glaive tranchant la coupe, elle tombe avec les soldats. L'Africain furieux parcourt le rempart, renverse les échelles dressées, remplit le fossé de cadavres; et, se faisant voir tout rouge de sang sur le sommet d'une tour, il montre de loin son sabre aux chrétiens, les appelle, les défie, en blasphémant le nom de leur Dieu.

Ferdinand, Cortez, Médina, rallient leurs soldats épars. Le roi d'Aragon les ramene, les forme en phalange sur le glacis, les encourage, se met à leur tête, et veut tenter un dernier effort. Mais, comme il va donner le signal, il entend derriere lui des cris, regarde, il voit arriver dans un nuage de poussiere un escadron nombreux de Maures qui fond sur le flanc de ses bataillons. Les seuls Castillans résistent. L'escadron léger et terrible se serre, se rompt, se déploie, se divise dans un moment : il attaque par quatre côtés les vieilles bandes de Castille, les enfonce, les force à la fuite; et, plus rapide que l'éclair, chaque cavalier dispersé poursuit à son gré les fuyards. Les Espagnols, frappés de terreur, se précipitent vers leur ville. Cortez, Médina, Ferdinand, sont entraînés au milieu d'eux. Isabelle fait ouvrir les portes, recueille avec honte et douleur ses sol-

dats par-tout poursuivis. La plaine reste jonchée de morts; et ce redoutable escadron, qui seul a fait tant de ravages, se voyant maître du champ de bataille, se remet en ligne dans un instant, s'approche des murs de Grenade, où le peuple en foule s'est rassemblé. Non loin des remparts l'escadron s'arrête; le chef se détache, s'avance, et dit ces paroles aux Grenadins.

Mulsulmans, jadis nos freres, et dont l'injustice a brisé les liens qui nous unissoient, vous revoyez les Abencerrages: peut-être leur pardonnez-vous de paroître ici malgré votre arrêt. Nous venons teindre de notre sang les murs d'où nous sommes chassés : nous reviendrons encore les défendre, mais nous n'y rentrerons jamais. Jugez, jugez, par cette victoire, de ce qu'eût fait pour vous notre tribu commandée par Abenhamet. Vous avez égorgé ce héros, vous avez voulu livrer aux flammes l'innocente Zoraïde;

voilà les crimes affreux que nous ne pouvons oublier. Quant à vos outrages envers nous, vous venez de voir, Grenadins, comment se vengent les Abencerrages.

Ainsi parle le vaillant Zéir. Son noble escadron se rompt aussitôt, part de toute la vîtesse des coursiers, et reprend le chemin de Carthame.

Les Espagnols, rentrés dans leur ville, ne peuvent troubler cette retraite brillante; ils n'osent lever leurs fronts humiliés. Aguilar, Gusman, les principaux chefs, sont demeurés sur la poussiere. Les exploits, les succès d'Alamar, l'arrivée subite des Abencerrages, qui peuvent ainsi chaque jour revenir combattre les assiégeants, les blessures du brave Lara, l'absence du grand capitaine, tout augmente leur consternation. Ils parlent déja d'abandonner le siege, d'accepter l'honorable paix offerte par Boabdil. Les rois eux-mêmes, inquiets, troublés,

décident d'attendre derriere les remparts que Gonzalve ou Lara leur soient rendus.

Mais cet invincible Lara qu'Isabelle croit retenu par les blessures qu'il a reçues, Lara n'étoit plus dans Santa-Fé.

FIN DU NEUVIEME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE DIXIEME.

Lara court à la recherche de Gonzalve. Il s'égare dans une forêt. Rencontre qu'il fait. Il apprend le danger du héros. Il court au tombeau d'Almanzor. Il trouve Gonzalve près de périr. Combat de l'amitié. Lara sauve son ami. Tous deux reviennent à l'armée. Ferdinand envoie Gonzalve prendre Carthame. Détails de cette expédition. Le héros revient triomphant. Il reçoit un billet de Zuléma. Dernier assaut. Exploits de Gonzalve. Prise de Grenade. Combat du héros et d'Alamar. Zuléma et son pere sont délivrés. Entrée d'Isabelle. Hymen de Gonzalve et de Zuléma.

LIVRE DIXIEME

ET DERNIER.

FILLE du ciel, trésor de l'ame, source de nos biens les plus chers, sainte amitié, viens embellir les derniers traits de mon ouvrage; mêle à la fin de mes récits cet intérêt attachant qui toujours entraîne et jamais n'étonne, qui presse le cœur sans le déchirer, et fait couler des pleurs délicieux, si semblables à ceux de l'amour. Que dis-je? ils sont plus doux encore. Cet amour vif, passionné, capable de tous les efforts, ennobli par toutes les vertus, cette idole de la jeunesse, a besoin des voiles du mystere. Son culte, quelque pur qu'il soit, se cache, se dérobe aux regards; et sa récompense est un sacrifice dont l'honneur ordonne l'éternel secret. L'amitié se plaît, au contraire, à se montrer aux yeux des mortels; aussi délicate et plus courageuse,

elle ne craint pas de leur révéler ses peines et ses jouissances, ses inquiétudes et ses plaisirs. Elle y trouve même des charmes, elle fait sa gloire de les publier. L'amour rougit d'être découvert, l'amitié s'honore de servir d'exemple.

Lara, dont l'ame tendre et sublime existe pour la seule amitié, Lara, blessé, presque mourant, n'avoit pensé qu'à Gonzalve. Un jour entier passé sans le voir, l'ignorance des lieux qu'il habite, l'inquiétude des dangers qu'il court, le tourmentent plus que ses maux. Dès le soir même de la journée où le héros a disparu, Lara, malgré sa foiblesse, s'est fait amener son coursier. Il ne peut porter sa cuirasse, le poids de sa lance est trop grand pour lui; pâle, chancelant, épuisé, le sang et les forces lui manquent, mais son ami lui manque encore plus. Sans armure, sans défense, encore ceint des voiles de lin dont on a bandé ses plaies, Lara, suivi du bon Pédro, qui

pleure son maître absent, se met en marche au moment même. Tous deux s'enfoncent dans la forêt où Gonzalve, peu de jours auparavant, avoit trouvé la belle Zuléma. Ils pensent que c'est le chemin que doit avoir pris le héros; et, se laissant guider par le ciel, ils errent sous ce vaste ombrage.

Les ténebres couvroient la terre; la nuit, au milieu de son cours, fuyoit déja vers l'occident, lorsque les deux voyageurs arrivent au pied d'une haute montagne couverte de tristes sapins. Le bruit d'une source abondante, tombant en cascade parmi les rochers, se mêle au murmure plaintif des arbres balancés par le vent, aux cris funebres des oiseaux de nuit perchés sur la pointe des rocs. Le héros s'arrête auprès de cette onde pour désaltérer son coursier. Pédro regarde attentivement le sommet de la montagne, et le foible éclat d'une seule lumiere qui

brille à travers la sombre verdure indique au fidele Pédro qu'un hermite ou qu'un solitaire habite cet affreux désert.

Aussitôt il propose à Lara de monter jusqu'à l'hermitage, de s'y reposer quelques instants. Lara cede à sa volonté. Ils cherchent ensemble, trouvent un sentier; mais la pente en est si rapide, qu'ils sont forcés de quitter leurs chevaux. Pédro les conduit tous les deux. Lara coupe une forte branche, appuie sur elle ses pas chancelants, et précede le vieux serviteur.

Arrivé long-temps avant lui, le héros découvre au milieu des roches une humble et chétive chaumiere d'où s'échappoit la foible lueur. La source bruyante couloit à l'entrée. Devant la porte étoit une pierre couverte de mousse et de joncs marins. A peine parvenu jusqu'à la pierre, Lara s'arrête pour entendre une voix qui chantoit ces douces paroles:

Unique objet de ma tendresse,
Jeune victime de l'amour,
Je consens à pleurer sans cesse,
Consentez à souffrir le jour :
C'est pour moi que je vous implore;
Vivez, pour que je vive encore.

Souvent votre bouche m'assure
Que votre cœur sait me chérir,
Je n'ai que vous dans la nature,
Et vous desirez de mourir !
C'est pour moi que je vous implore;
Vivez, pour que je vive encore.

En vous seule est ma destinée,
Votre sort n'en est pas plus doux;
Que je me trouve infortunée
D'être plus heureuse que vous !
C'est pour moi que je vous implore;
Vivez, pour que je vive encore.

La voix se tait; une voix différente répond avec des sanglots :

O mon amie, ma seule amie, cesse d'essayer des consolations qui m'attendrissent sans me soulager. Tu sais si mes larmes peuvent tarir; tu sais si je dois

oublier et les malheurs que j'ai soufferts, et les malheurs plus grands que j'ai causés. Laisse-moi, laisse-moi nourrir une douleur trop légitime. Contente-toi des efforts pénibles de ma vive et tendre amitié : j'ai vécu jusqu'à ce jour; c'est bien assez, mon unique amie. Sans toi, crois-tu que j'eusse profité du triste bienfait de Lara?

A ces derniers mots, à son nom qu'il entend avec surprise, Lara fait du bruit, s'avance, et demande l'hospitalité. Il voit deux femmes effrayées qui, sans répondre, prennent la fuite. Le héros les rassure, les suit jusqu'à la porte de leur chaumiere. Bientôt l'une d'elles revient, tenant dans ses mains une lampe. Elle envisage Lara; elle pousse un cri de joie:

Est-ce vous, dit-elle en versant des larmes, vous que je n'espérois plus voir, vous qui sauvâtes ma maîtresse, et me rendîtes mon bien le plus cher? Ah!

Zoraïde, accourez, venez embrasser votre libérateur.

Lara, qui reconnoît alors la malheureuse reine de Grenade, se hâte de voler au devant d'elle, et l'empêche de tomber à ses pieds. Il baise avec respect sa main, s'oppose aux hommages qu'elle veut lui rendre; mais il ne peut se dérober aux transports de la sensible Inès. Entraîné par elle, il suit Zoraïde au fond de son humble cabane. La reine l'invite à se reposer, lui présente un siege grossier qu'Inès couvre avec une natte. Inès court lui chercher du lait, des dattes et des raisins. Un vase de bois d'olivier est rempli par elle à la source; elle revient l'offrir au héros; elle regrette pour la premiere fois de n'avoir pas les vins parfumés des beaux rivages de l'Andalousie.

Lara, dans un étonnement mêlé d'une tendre pitié, contemple fixement la reine, et peut à peine retrouver ses traits. Ce ne sont plus ces yeux brillants dont la

douceur tempéroit l'éclat, ce front si charmant, si modeste, où la pudeur s'unissoit à la grace : une pâleur éternelle couvre ce front chargé d'ennuis ; des pleurs qui ne tarissent point ont éteint le feu de ces yeux : Zoraïde n'a plus d'elle-même que son amour et ses vertus. Lara regarde en soupirant le séjour qu'habite une reine. Ces murailles couvertes de mousse, ce toit de roseaux et de chaume, tout l'étonne, tout le confond. La reine le voit et sourit.

Ce n'est pas ici l'Alhambra, lui dit-elle d'une voix douce : mais plût au ciel que Zoraïde n'eût jamais connu d'autre palais ! Lorsque votre valeur m'eut sauvée, je crus pouvoir vivre à Carthame au milieu des Abencerrages mes freres et mes amis. J'éprouvai bientôt que les malheureux ne peuvent qu'à peine se souffrir eux-mêmes, et qu'un désert est le seul asyle où la douleur doive attendre la mort. Je pris la fuite avec mon

Inès, que vainement j'avois suppliée de retourner dans sa patrie. Nous nous enfonçâmes au milieu des montagnes; et, dirigeant mes pas malgré moi vers la fatale Grenade, j'arrivai dans la forêt des larmes, où je savois que le brave Almanzor avoit donné la sépulture aux restes d'Abenhamet. Grace à mes soins, grace à ceux d'Inès, qui n'épargna ni courses, ni fatigues, je découvris enfin la place où reposoit ce malheureux amant. Cette découverte fut pour mon cœur un évènement plus grand, un plaisir plus vif et plus doux, que celui que j'éprouvai lorsque vous vîntes m'arracher aux flammes. Je résolus de ne jamais quitter ce lieu si cher à ma tendresse. L'espoir qu'Inès pourroit bientôt réunir ma froide dépouille à celle d'Abenhamet pénétroit mon ame de joie; mais la crainte d'être rencontrée dans ces bois voisins de la ville, la frayeur de tomber encore dans les mains barbares de Boabdil, me for-

cerent d'aller chercher une retraite plus cachée. Je n'osai marquer cette tombe autrement que par mes larmes : j'étois sûre de la retrouver, comme l'oiseau dans les forêts retrouve toujours l'arbre de son nid. Inès découvrit ces rochers, Inès y fixa ma demeure. Elle rassembla ce toit de roseaux, elle disposa la simple retraite où je vous reçois aujourd'hui. Les fruits sauvages qu'elle va cueillir suffisent à notre nourriture; les eaux de la source nous désalterent. Elle dort sur ce lit de jonc, je pleure sur ces feuilles seches; et, tous les soirs, lorsque les ténebres peuvent cacher mes timides pas, je vais sur la tombe d'Abenhamet donner à sa mort des larmes nouvelles, répéter les anciens serments que mon cœur n'a jamais trahis, et demander au Dieu tout-puissant d'abréger mon trop long supplice.... Retenez vos pleurs, généreux Lara; ce Dieu m'exaucera bientôt. J'ai l'espoir, j'ai la certitude d'être dans

peu rejointe à celui de qui j'ai causé le trépas. Il m'est doux de vous voir encore avant cet instant desiré, de vous parler de ma reconnoissance, de m'informer à vous-même si vos vertus vous donnent le bonheur.

Hélas ! lui répond Lara, ce n'est pas aux ames sensibles que le bonheur doit appartenir. L'amour a causé vos maux, l'amitié seule cause les miens. Séparé long-temps de Gonzalve, de ce héros si fameux, si respecté de l'univers, si chéri de mon tendre cœur, je le revoyois, j'étois avec lui : Gonzalve a disparu tout-à-coup. On ignore sa destinée. Des bruits sourds se sont répandus que les Maures l'ont fait prisonnier. Je ne crois point ces fausses nouvelles; Gonzalve n'est pas un guerrier que l'on puisse rendre captif. Blessé moi-même, souffrant, et me soutenant avec peine, je suis à la recherche de mon ami. J'irai, s'il le faut, jusques dans Grenade, où je tremble qu'un funeste amour ne l'ait

peut-être conduit. J'irai, non défendre sa vie, ma foiblesse m'en ôte l'espoir, mais partager ses périls, mais du moins mourir avec lui.

O ciel ! s'écrie alors Inès, vous pénétrez mon cœur de crainte. Apprenez ce que, ce soir même, m'a dit un pâtre de ces montagnes : Gardez-vous, Inès, gardez-vous d'aller à la forêt des larmes; elle est remplie de soldats armés. Ils sont au tombeau d'Almanzor, où l'on doit immoler demain le plus cruel, le plus terrible, le plus redouté des chrétiens. Le pâtre n'a pu s'expliquer davantage. Zoraïde n'a pas osé sortir, et je tremble que le grand Gonzalve ne soit le héros dont il m'a parlé.

Inès n'avoit pas achevé, Lara tremblant appelle Pédro. Il redemande ses coursiers, le vieux serviteur les amene. Lara peut à peine faire ses adieux à la malheureuse reine ; il monte à cheval précipitamment, et, guidé par l'aimable

Inès qui montre au vieillard un sentier facile, il vole à la forêt des larmes.

L'orient commençoit à se teindre de pourpre, lorsque Lara, déja dans le bois, apperçoit à travers les arbres des flambeaux, des sabres, des lances. Il presse sa course, arrive hors d'haleine, se précipite au milieu des soldats, et voit.... juste ciel! quel spectacle! son ami chargé de chaînes, appuyé contre le tombeau. Sa tête nue étoit courbée, le fer déja levé sur elle, Mulei ordonnoit de frapper.... Lara jette des cris perçants, s'élance à terre, retient le glaive; et s'adressant à Mulei étonné:

Pere malheureux, dit-il avec l'accent énergique de la vertu, de l'amitié, tu veux venger la mort de ton fils, j'approuve ta juste vengeance: mais répands ici le sang du coupable, et ne ternis point en un jour l'éclat de ta longue carriere par le sacrifice d'un innocent. Gonzalve, que tu vas frapper, ne combattit point le

brave Almanzor : j'en atteste les mânes de ce héros, qui m'entend du fond de sa tombe; j'en atteste le Dieu du ciel, les rois et les chefs castillans. C'est moi, moi seul qui triomphai du plus redoutable des Maures; c'est moi qui, tombant sous ses coups, lui portai le coup de la mort. Je pris les armes de Gonzalve; je profitai d'un moment d'absence pour abuser les yeux de ton fils, pour tromper ceux des deux armées, pour m'éprouver contre un guerrier dont la gloire me rendoit jaloux. Roi de Grenade, tu connois mon crime; je ne viens que pour l'expier. Connois à présent ce qu'a fait Gonzalve, et qu'il en reçoive le prix : c'est lui qui livra le corps de ton fils à ces Alabez qui m'écoutent; c'est lui qui te rencontra seul attaqué par quatre Epagnols, qui te sauva de leur fureur, te donna son propre coursier, t'ouvrit le chemin de Grenade. Mulei, tu sais tout à présent; que ta justice prononce.

Elle a prononcé, interrompt Gonzalve; son arrêt est irrévocable. Maures, ne croyez point ce héros. C'est mon ami, c'est mon frere d'armes : il ne s'accuse que pour me sauver. C'est moi qu'Almanzor défia; c'est moi qui dus lui donner la mort. Vengez-vous, hâtez mon supplice, mais épargnez le généreux Lara. Souvenez-vous que sa valeur sauva du bûcher Zoraïde; souvenez-vous, braves amis, des malheureux Abencerrages, que Lara vainquit les Zégris. Rendez-lui le respect, l'honneur, que tout mortel doit à ses vertus; admirez, sans le croire, le mensonge sublime de son amitié. Et toi, Lara, pardonne à ton frere de leur dévoiler tes desseins.

A ces mots, Mulei et les Alabez ordonnent à Lara de se retirer. Non, s'écrie-t-il avec désespoir, vous n'acheverez pas le crime; vous serez moins barbares que cet ingrat. Eh ! ne voyez-vous pas qu'il desire la mort, qu'il ne tremble que

pour son ami? Maures, j'en jure par l'Éternel, je suis le meurtrier d'Almanzor, je suis celui qu'il faut immoler. Si vousen doutez encore, si votre haine pour Gonzalve rend inutiles mes serments, rappelez-vous ce combat funeste dont vous avez été témoins; souvenez-vous que le vainqueur resta couché sur la poussiere, étendu, baigné dans son sang, et reconnoissez ce vainqueur... Approchez, voyez mes blessures, regardez ce sein tout sanglant. Voilà les coups de votre Almanzor, voilà comment je suis échappé de ses redoutables mains, voilà les témoignages récents de ma douloureuse victoire : ce cruel ne peut les montrer.

Il dit, découvre sa poitrine, déchire ses voiles, fait voir ses blessures, et demande à genoux la mort. Gonzalve, hors de lui-même, serre dans ses bras son ami, l'inonde, le couvre de larmes, veut parler, persister encore à se déclarer seul coupable; Lara l'interrompt par ses cris.

Mulei étoit vertueux, les Alabez n'étoient pas des barbares. Ils sont attendris, ils pleurent eux-mêmes de ce combat de l'amitié. Le vieillard ne peut résister aux mouvements de son ame; il lit dans les yeux de ses compagnons le conseil qu'il doit adopter. Il fait détacher les fers de Gonzalve, commande à Lara de se relever; et fixant sur les deux héros des regards remplis de tristesse :

L'un de vous, dit-il, a tué mon fils, je veux ignorer le coupable; l'un de vous a sauvé mes jours, je veux les devoir à tous deux. Je m'acquitte d'un bienfait horrible en vous rendant une liberté qui sera funeste pour ma patrie : mais je crois entendre la voix d'Almanzor me l'ordonner dans ce moment. Allez, modeles des amis, que j'admire et que je déteste, allez dire à vos Espagnols que c'est pour mieux venger mon fils, pour honorer plus dignement sa cendre, que j'ai sacrifié ma haine au desir de lui ressembler.

Si ce bienfait de ma part vous laisse quelque reconnoissance, tremblez d'attaquer jamais des remparts où je dois périr. Je jure ici par le nom de Dieu, par celui du héros que je pleure, que vous me trouverez sur la breche, que par-tout devant vos épées j'irai vous offrir le vieillard qui sauve aujourd'hui votre vie, et que vous n'entrerez dans Grenade qu'en foulant aux pieds, toi, Lara, le libérateur de Gonzalve; toi, Gonzalve, le malheureux pere de la sensible Zuléma.

En achevant ces mots, sans s'arrêter, sans vouloir entendre les deux héros, Mulei part avec les Alabez. Gonzalve et Lara s'embrassent encore; ils ne peuvent croire qu'ils sont réunis, ils se font de tendres reproches. Le bon Pédro, qu'égare sa joie, vient mêler ses pleurs à leurs douces larmes. Il donne son coursier à son maître, et prend avec eux le chemin qui doit les conduire à Santa-Fé.

Oh ! quels transports, quelle ivresse

excite leur retour à l'armée! Les soldats, en les revoyant, oublient leurs derniers malheurs. Les deux héros leur sont rendus : désormais ils sont invincibles. Alamar, les Abencerrages, ne leur inspirent plus d'effroi. Grenade est prise dès ce moment, rien ne peut plus retarder sa chûte, et tous demandent à grands cris de marcher aussitôt aux remparts.

Gonzalve, flatté de leur confiance, approuve et ressent cette même ardeur. Occupé sans cesse de Zuléma, des périls où il l'a laissée, il tremble que le furieux Alamar ne se porte aux derniers excès. Il brûle de se voir aux mains avec cet odieux rival, de délivrer la terre d'un monstre dont le nom seul inspire l'horreur : mais la menace faite par Mulei de se présenter par-tout à Gonzalve, de couvrir toujours de son corps la breche qu'il attaquera, vient glacer le héros sensible, et le force à redouter l'assaut.

Tandis qu'il projette avec son ami de

défier le prince africain, de l'attirer hors de ses murailles, le roi Ferdinand vient les interrompre, et leur tient ce flatteur discours :

Jeunes héros, l'honneur des Espagnes, je n'ose me plaindre du sort qui ne me permet pas de vaincre sans vous; mais ce sort me fait une loi de vous séparer de nouveau. Les Abencerrages, maîtres de Carthame, sont venus combattre jusques sous ces murs. Ils peuvent revenir encore. Avant que je porte les derniers coups à ces tours déja chancelantes, il faut s'emparer de Carthame, il faut détruire ou rendre captif tout ennemi qui peut nous troubler. Gonzalve, je vous ai choisi pour cette importante conquête. Les blessures du vaillant Lara lui défendent de vous accompagner. Prenez l'élite de mes guerriers, marchez avec eux vers Carthame. Je vous laisse maître de tous les moyens qui vous livreront ses remparts. Apportez-moi ses clefs dans six

jours. Ce terme doit suffire à Gonzalve : je l'ai fixé, non sur la force de la place, mais sur les talents de mon général.

Gonzalve sent renaître, à ces mots, son ardente passion pour la gloire. Il promet au roi d'obéir ; il partira dès le lendemain. Son amour gémit en secret de s'éloigner de Grenade ; mais sa valeur lui fait espérer de revenir avant les six jours. Il connoît les affreux rochers qui de toutes parts défendent Carthame ; il sait qu'une surprise seule peut lui livrer ces monts escarpés. Déja, méditant un dessein qui doit assurer sa victoire, il demande pour l'accompagner les fideles Asturiens.

Six mille fantassins lui suffisent ; mais Gonzalve les a choisis. Tous sont nés dans les Pyrénées ; tous ont été pâtres, chasseurs dans les gorges, dans les précipices des montagnes de Liévana. Là, sur les rocs cachés dans les nues, sur les pointes brillantes de glace, sur les som-

mets inaccessibles où la neige, changée en diamants, brave de près les feux du soleil, ils ont poursuivi dès l'enfance les aigles et les chamois. Couverts seulement d'une peau de loup, dont la gueule leur sert de casque, ils portent une large ceinture à laquelle pendent trois crochets d'acier; leurs pieds sont armés de griffes de fer, leur main droite d'un dard à deux pointes. Deux poignards aigus sont à leurs côtés, une longue fronde autour de leur tête. Hardis, légers, infatigables, tous d'une haute stature, d'une force au-dessus de leur taille, on les prendroit pour ces fiers géants qui tenterent d'escalader les cieux.

Le brave Pegnaflor les commande; Pegnaflor, dont les ancêtres combattirent avec Pélage, et qui n'a point dégénéré de leur ancienne valeur. Cette troupe si redoutable, glorieuse de se voir choisie par le magnanime Gonzalve, se range sous l'antique drapeau des premiers rois

de l'Espagne ; elle n'attend plus que son général. Il paroît, suivi de Lara, qui gémit de le perdre encore ; il lui fait de tendres adieux, le presse contre sa poitrine, et donne le signal du départ.

Il marche, arrive avant la nuit à peu de distance de Carthame. Il cache ses guerriers dans un bois, leur ordonne de prendre du repos. Seul, monté sur une colline, il examine de loin la place, et la découvre au milieu du roc qui domine les monts d'alentour. Un sentier étroit et rapide, que peut à peine gravir un coursier, conduit à ses portes de bronze. Les creneaux taillés dans la pierre s'élevent sur des précipices que l'œil ne peut mesurer. Un torrent furieux roule avec fracas au pied du rocher qui porte Carthame. La cime immense de ce roc va se perdre jusques dans les nues, s'avance par-dessus la ville, et semble vouloir la défendre contre les attaques du ciel.

Gonzalve n'arrête ses yeux que sur cet

effrayant rocher. Il croit tout possible au courage, il connoît celui de ses Asturiens. Il observe d'un regard sûr la position des montagnes, suit, sans le voir, dans leurs intervalles le rapide cours du torrent, juge où son lit élargi doit en rendre aisé le passage, et, certain de ce qu'il présume, il revient trouver ses guerriers.

Nobles descendants, leur dit-il, de ces vénérables chrétiens qui, retirés dans des cavernes (1), sans autre secours que Dieu et leur cœur, sauverent notre patrie du joug des Maures, ce Dieu juste permet qu'en ce jour les usurpateurs soient enfin réduits à l'asyle que vous aviez alors. Je vous ai choisis sur toute l'armée pour venir le leur arracher, pour assurer la ruine de Grenade, pour faire

---

(1) Les exploits et la victoire d'une poignée de Cantabres, retirés avec Pélage dans la caverne de *Covagonde*, sont célebres dans l'histoire d'Espagne.

répéter à l'univers que l'Espagne doit toujours ses triomphes aux indomtables Asturiens. Vous voyez cette roche immense qui porte sa tête dans les nuages: l'aigle craint de s'y reposer : c'est là que vous irez vaincre. Que la moitié de vous reste avec moi : que l'autre, conduite par Pegnaflor, aille au loin tourner la montagne, je lui tracerai son chemin. Vous parviendrez à ce sommet : où ne parvient pas la constance? Vous allumerez trois feux pour m'instruire de votre arrivée, vous chargerez vos frondes de pierres, et vous attendrez mon signal.

Il dit. Les Asturiens, pleins d'ardeur, jurent de gagner la cime du roc. Tous veulent tenter l'entreprise : le héros, pour les accorder, promet des périls à ceux qui resteront. Il conduit à l'instant Pegnaflor à la colline d'où l'on découvre les sinuosités du torrent, il lui développe ses hardis projets. Pegnaflor instruit choisit trois mille hommes les plus forts et

les plus adroits, leur fait prendre pour deux jours de vivres; et, dès que la nuit est venue, il part avec ses guerriers.

Gonzalve donne cette nuit et le lendemain au repos. Il a calculé le circuit que doit parcourir Pegnaflor, les obstacles qu'il peut rencontrer, le moment de son arrivée. Inquiet, privé du sommeil, il passe la nuit sur la colline, les yeux attachés au rocher. Rien ne paroît, tout est tranquille. La lune brille dans le ciel : sa lumiere devient favorable aux travaux des Asturiens; elle doit hâter leur succès : mais le héros craint et soupire. Enfin, avant l'aube du jour, il voit les trois feux allumés. Il en jette un cri d'alégresse, court à sa troupe, fait sonner l'alarme, range ses soldats, et marche au sentier.

Il passe le torrent à la nage à la tête de ses Asturiens. Les Abencerrages, au premier bruit, volent à leurs creneaux en armes. Une nuée de fleches vient tom-

ber aux pieds du héros. Seul, couvert de son bouclier, il s'avance, monte sur une roche, coupe une branche d'olivier sauvage, l'éleve au-dessus de sa tête, fait signe qu'il demande à parler.

Aussitôt le brave Zéir ordonne à ses freres de retenir leurs fleches. Les portes de la ville s'ouvrent. Omar, suivi de plusieurs guerriers, descend par le sentier rapide, marche fièrement vers Gonzalve : mais, reconnoissant tout-à-coup ses traits, il s'arrête, hésite, balance, et ne sait plus s'il doit l'entretenir.

Approche, lui dit le héros : j'éprouvai jadis ton courage; il doit te répondre de mon estime. Je ne viens point ici combattre pour les intérêts de mon cœur; je viens, au nom de Ferdinand, vous offrir une paix nécessaire, une paix digne des Abencerrages, et dont cette noble tribu peut me dicter les conditions. Je suis le maître du traité....

Tu ne l'es pas de Carthame, inter-

rompt Omar d'une voix altiere; et Grenade auroit succombé, que nous braverions dans nos murs tes rois, ton armée, toi-même. Regarde sur quels fondements repose notre liberté; regarde ces rochers terribles, ces inabordables remparts, ces tours où l'œil ne peut atteindre, et donne à tes guerriers des ailes avant de nous parler de paix.

Mes guerriers n'en ont pas besoin, répond Gonzalve avec un sourire; regarde toi-même ce roc qui domine sur votre ville; mes guerriers y sont parvenus. Vois-tu cette nombreuse troupe prête à faire tomber sur vos têtes les pierres qui vous défendoient? Elle n'attend que mon signal pour détruire votre seul asyle. Choisissez donc dans un instant : périssez tous sous vos ruines, ou signez la paix glorieuse que je vous offre comme à des amis.

Omar étonné regarde le mont, et voit sa cime occupée par les trois mille Astu-

tiens. Il ne peut en croire ses yeux; interdit, muet, immobile, il pense faire un songe funeste. Enfin, forcé d'ajouter foi au prodige qu'il ne conçoit pas, il répond au héros avec moins d'orgueil, et lui demande quelques instants pour aller instruire ses freres.

Bientôt les remparts sont déserts, un affreux silence regne dans la ville. L'impatient Gonzalve fait sonner ses trompettes, se prépare à gravir le mont, lorsque des portes de Carthame il voit sortir le vaillant Zéir, Osman, Omar et Vélid, avec les principaux des Abencerrages. Ils viennent à lui, sans armes, le front non baissé, mais couvert de la rougeur des héros. Ils s'avancent d'un pas lent et calme. Gonzalve marche au devant d'eux; Zéir lui adresse ces mots :

Tu nous as vaincus, Gonzalve. Sois sûr que nous saurions mourir, si nos femmes, si nos enfants pouvoient éviter notre sort : mais nous cédons à la nature, à la for-

tune, à ton ascendant. Nous venons te rendre Carthame, nous ne demandons que la liberté. Qu'il soit permis à notre famille de suivre toujours sa religion, d'habiter en paix les campagnes que Ferdinand voudra nous donner : à ce prix nous sommes ses sujets fideles, je te remets nos clefs et ma foi.

Gonzalve, lui présentant la main, accorde plus qu'il ne demande. Il traite avec honneur les Abencerrages, monte au milieu d'eux à Carthame, entre dans la ville comme un allié, prescrit à ses Espagnols la discipline la plus sévere, et leur prodigue les récompenses pour leur faire oublier qu'ils sont vainqueurs. Pegnaflor devient gouverneur de la nouvelle conquête. Le héros lui laisse les six mille Asturiens; et, seul, suivi des Abencerrages, il reprend la route de Santa-Fé.

Lara n'osoit l'attendre encore, et cependant chaque jour Lara venoit au devant de lui. De loin il apperçoit Gon-

zalve; il vole, le serre long-temps dans ses bras, et contemple le noble cortege dont son frere est environné. Il salue les Abencerrages, leur cache une joie qui peut les offenser; et, différant, par respect pour eux, de parler à son ami de sa victoire, il court les annoncer aux rois.

L'heureux Ferdinand, l'auguste Isabelle, peuvent à peine cacher leur surprise. Ils reçoivent les nouveaux captifs comme d'anciens sujets qu'ils chérissent. Ils confirment le traité glorieux que leur général a signé, laissent à l'illustre tribu son culte, ses biens, ses richesses, et joignent à tant de bienfaits une ville de l'Andalousie qui doit devenir l'héritage de leur noble postérité.

Tandis que les époux rois enchaînent ainsi les cœurs de ceux qu'ont vainçus leurs armes, un soldat demande Gonzalve, et veut lui parler en secret. Il vient lui remettre une fleche partie des murs de Grenade, portant avec elle un billet

scellé sur lequel on voit le nom du héros. Gonzalve étonné saisit ce billet, l'ouvre d'une main tremblante, et lit avec peine ces mots presque effacés par des pleurs :

« Je touche à mon heure derniere, « puisqu'Alamar me donne le choix ou « de l'hymen ou de la mort. Si mon tré-« pas suffisoit au tyran, je ne viendrois « pas implorer l'ennemi de ma patrie, « j'expirerois sans me plaindre, et mon « dernier soupir seroit pour lui. Mais « mon pere est chargé de fers; mon « pere, pour avoir sauvé tes jours, est « avec moi dans le même cachot où mon « amour me fit pénétrer. Il n'en doit « sortir que pour le supplice. Gonzalve, « viens le délivrer : mon cœur ne sera « point ta récompense, je ne le donne « pas deux fois; ma main pourra seule « acquitter ce que tu feras pour mon « pere. »

Gonzalve, pâle, troublé, relit deux fois cet écrit, et retourne auprès d'Isa-

belle. La reine s'apperçoit de son émotion : Parlez, dit-elle, grand capitaine ; quels chagrins peuvent obscurcir votre front couvert de lauriers ? Quels souhaits peut former votre ame ? je jure de les exaucer. Expliquez-vous avec assurance : quel prix demandez-vous de tant d'exploits ?

L'assaut, répond aussitôt Gonzalve, le dernier, le terrible assaut qui doit rendre Grenade captive, qui doit précipiter du trône l'infâme et cruel Boabdil, qui doit venger le ciel fatigué des crimes du barbare Alamar. Ordonnez l'assaut pour l'aube du jour ; c'est ma plus chere récompense, c'est la seule que je demande de tout ce que j'ai fait pour vous.

A ces paroles, qu'il prononce avec des yeux étincelants, avec l'accent de la fureur, avec l'égarement de l'amour, Ferdinand transporté se leve : Tu seras content, lui dit-il ; demain je te livre Grenade ; demain tu puniras à ton gré les

vils ennemis qui t'ont outragé. Viens en donner l'ordre toi-même, viens enflammer mes braves soldats du feu qui brille dans tes regards; viens leur dire que tu combattras, ils seront sûrs de la victoire.

Il appelle aussitôt ses chefs, et leur déclare sa grande entreprise. Il soumet à Gonzalve son plan d'attaque, qu'il perfectionne d'après ses conseils. Deux mines préparées dès long-temps doivent éclater à l'aurore, et renverser deux tours opposées, les plus fortes des assiégés. L'armée, partagée en deux corps, marchera sur ces tours à la fois. Le roi lui-même, le jeune Cortez, le généreux Lara guéri de ses blessures, guideront les colonnes des Aragonois, des Catalans, des Baléares, à l'attaque de la droite. Le prudent Médina, l'invincible Gonzalve, à la tête des Castillans, des Léonois, des Andalous, donneront l'assaut à la gauche. Les troupes des deux couronnes, rivales de gloire depuis tant de siecles, se voyant

ainsi divisées, voudront s'effacer mutuellement. Isabelle va les visiter, les encourage, les excite. Gonzalve, qui conduit la reine, fait briller l'épée du Cid. Tout est prêt, tout est disposé, chaque soldat brûle d'être à l'aurore.

Enfin il paroît ce grand jour qui doit éclairer le plus beau triomphe, la plus importante conquête des chrétiens sur les musulmans, qui doit venger huit siècles d'affronts, rendre à l'Espagne entière sa liberté, au vrai Dieu ses antiques temples, et commencer cette longue suite de victoires qui remplit du nom castillan les trois parts du monde connu et le monde nouveau qu'ils découvrirent.

Gonzalve, le premier armé, appelle, excite ses compagnons. A pied comme eux, il sort de la ville, et les range dans la plaine. Impatient du signal, il accuse Ferdinand de lenteur, retourne aux portes de Santa-Fé, presse la marche des bataillons, leur montre le soleil qui brille

à peine, et croit déja le voir sur son dé-clin. Il va délivrer son amante, il va punir un odieux rival, il va vaincre pour sa patrie : amour, vengeance, vertu, tout se réunit dans son cœur, tout l'éleve au-dessus de lui-même. Sa grande ame ne peut suffire aux transports dont elle est oppressée. Il court, vole dans les rangs, embrasse chaque guerrier, agite dans ses mains sa terrible épée, et regarde les murs de Grenade, comme un voyageur, au milieu des déserts, tourmenté d'une soif brûlante, regarde un ruisseau qu'il découvre et dont il ne peut encore approcher.

Le sage Médina contient son ardeur : il lui montre de loin Ferdinand disposant les Aragonois, Isabelle au haut d'une tour, à genoux et les bras tendus, implorant le Dieu des armées; le brave Lara, le jeune Cortez, à la tête de leurs colonnes; les Maures, sur leurs remparts, l'arc tendu, la fleche à la main, atten-

dant fierement l'attaque. Boabdil n'est point avec eux, ses blessures et sa mollesse le retiennent dans l'Alhambra ; mais le féroce Alamar, armé d'une masse de fer, se distingue au milieu des Zégris. Alamar, instruit par le dernier assaut, redoutant une seconde entreprise, a détourné dans les fossés les eaux rapides du Darro. Il a pris soin de préparer des vases remplis de bitume, de salpêtre, d'huile bouillante, des fleches, des traits enflammés. Il a rassemblé des quartiers de roc. Toutes les ressources du désespoir, de la rage, de la terreur, Alamar n'a négligé rien ; et tant de machines mortelles menacent sur-tout Gonzalve.

Le roi d'Aragon commande bientôt deux corps de cavalerie, qui volent chargés de fascines, et vont combler deux portions des fossés. Ils achevent leur entreprise à travers les traits ennemis. L'armée s'ébranle alors, mais d'un pas lent et tranquille. Alamar envoie de nouveaux ren-

forts dans les deux tours où l'on se dirige. Les Maures, obscurcissent l'air de leurs fleches ; ils jettent d'effroyables cris. Les Espagnols marchent en silence, à l'abri de leurs boucliers. Arrivés non loin des glacis, ils s'arrêtent, baissent leurs lances, attendent le dernier signal.

Au même instant et des deux côtés, un bruit horrible, épouvantable, éclate tout-à-coup dans les airs. La terre en tremble, les montagnes en sont émues, les vallons le répetent au loin. Des torrents d'une fumée épaisse cachent les remparts de Grenade, des tourbillons de poussiere s'élevent jusques aux cieux. Des cris d'effroi, des gémissements, se mêlent à cet affreux bruit ; et les tourbillons dissipés laissent voir les deux fortes tours déracinées de leurs fondements, détruites, réduites en poudre, couvrant les fascines de leurs débris et des membres épars, sanglants, des infortunés qui les défendoient.

Les trompettes sonnent alors, et Gonzalve jette un cri terrible. Il se précipite le fer à la main, passe le fossé, monte sur la breche, renverse, immole, repousse les Musulmans accourus vers lui, appelle ses Castillans, qui volent sans pouvoir le suivre, et, seul, sur le haut des murailles, entasse les corps expirants. Les Almorades, guidés par Abad, se réunissent contre le héros : le héros attaque, rompt leur bataillon, seme autour de lui les victimes, dissipe, détruit, met en fuite tout ce qui s'oppose à ses coups, et, rejoint enfin par les siens, il prend l'étendard de Castille, s'élance à travers les morts, les ruines, les débris, et l'arbore sur le rempart.

Alamar, avec les Zégris, combattoit à l'autre breche. Alamar avoit soutenu l'effort du brave Lara : sa terrible masse avoit renversé le téméraire Cortez ; et Ferdinand, repoussé deux fois, ne pou-

voit gravir le rempart. Le fier Alamar insultoit les Chrétiens; il se croyoit déja vainqueur, lorsqu'il apperçoit de loin l'étendard planté par Gonzalve, et qu'il entend ce nom glorieux répété par les Espagnols.

A cette vue, à ces cris de victoire, l'Africain pâlit de fureur. Il frappe la terre de sa masse, baisse la tête, balance un instant sur le parti qui lui reste. Bientôt promenant des regards farouches sur les Zégris dont il est entouré : Brave Maaz, dit-il à leur chef, restez à cette breche avec vos freres, périssez tous jusqu'au dernier plutôt que de l'abandonner. Je cours avec les Alabez chasser l'ennemi du rempart; je cours punir, exterminer le détestable..... Il ne peut achever, sa colere ne lui permet pas de prononcer le nom qu'il abhorre. Il jette sur ses épaules sa pesante masse, se met à la tête des Alabez, et, monté sur la

longue courtine qui joignoit les deux tours détruites, il marche à grands pas vers les Castillans.

Gonzalve venoit au devant de lui : Gonzalve, à peine vainqueur, veut aller délivrer Zuléma; mais, averti que son ami combat encore à l'autre breche, le héros change de dessein, et vole avec les Léonois au secours du vaillant Lara. Sa voix tonnante fait retentir le nom d'Alamar, il l'appelle, il le défie : l'Africain l'entend et répond de loin. Tous deux, reconnoissant leurs voix, se précipitent l'un vers l'autre; tous deux s'apperçoivent enfin, s'élancent au devant de leurs troupes, et se rencontrent au milieu du rempart.

Dieu des combats, qui pourroit peindre la force, la haine, la rage de ces implacables rivaux ? Qui pourroit exprimer l'aveugle fureur, le besoin pressant de vengeance, la soif ardente de sang dont chacun d'eux est dévoré? Sans prendre soin de leur vie, sans songer à leurs

boucliers, Alamar leve sa masse, Gonzalve sa tranchante épée ; et les tenant à deux mains, ils s'abordent en se frappant. Leurs coups réunis n'en font qu'un seul, les échos en retentissent. Le casque de Gonzalve est brisé, la peau de serpent est coupée. Les deux guerriers jettent du sang par la bouche et par les narines. L'Espagnol surpris chancelle, l'Africain tombe sur un genou. Mais, se relevant aussitôt, Alamar tire son cimeterre, Gonzalve l'attaque de plus près, et leur armure vole par pieces; l'airain, les écailles tombent sous le fer. Les coups se succedent sans s'interrompre ; on croiroit que cent soldats se frappent dans le même instant. Les Léonois, les Alabez, les regardent, glacés de crainte : tout autre combat reste suspendu; tous les yeux, toutes les ames, sont attachés sur les deux guerriers.

Presque dépouillés de leurs armes, ils parent avec le seul glaive. Fatigués, mais

non moins ardents, ils se rapprochent toujours davantage; mais l'Espagnol pousse l'Africain jusqu'au parapet du rempart. Alamar, qui ne peut plus fuir, se jette alors sur son ennemi, le joint corps à corps, l'entrelace et veut l'étouffer dans ses bras nerveux. Gonzalve le reçoit, le serre, le presse sur son sein d'acier, redouble d'efforts, l'ébranle comme un chêne immense que retient la terre, et le renverse sur le parapet. Il veut achever sa victoire, il le précipite du haut des murs : mais Alamar, qui le tient lié, l'entraîne dans l'horrible chûte. Tous deux tombent au milieu des flots qu'ils font jaillir dans les airs; tous deux sont abymés sous l'onde, et reparoissent bientôt séparés. Armés de leur terrible glaive qu'une chaîne attache à leur bras, ils nagent d'une main, s'attaquent de l'autre avec une rage nouvelle, et teignent les eaux de leur sang. Celui d'Alamar coule en abondance, sa force ne sert plus sa fureur. Gonzalve s'en apperçoit, et sent

redoubler la sienne. Il s'abandonne sur son ennemi, le rejoint, le saisit, le frappe à la gorge, retire son glaive et l'enfonce encore. Tous deux disparoissent une seconde fois; un sang noir bouillonne au-dessus des flots : mais, au bout de quelques instants, on voit Alamar, les bras étendus, flotter au milieu des ondes rougies. Le héros vainqueur regagne la rive, marche vers la breche; et, sans reprendre haleine, il vole vers la prison.

Il arrive avec des flambeaux, brise les portes d'airain, pénetre jusqu'à la princesse, qui n'attendoit plus que la mort aux genoux de Mulei-Hassem. Vous êtes libre, s'écrie Gonzalve en s'élançant à ses pieds; Alamar n'est plus, vous êtes vengée.... Et vous, respectable vieillard, vous à qui je dois la vie, pardonnez les tristes exploits que me prescrivoit mon devoir. J'ai servi mes rois, ma patrie : quitte envers eux, non envers vous, disposez à présent de mon sort. Voulez-vous honorer Ferdinand en recevant de

lui les respects que votre vertu mérite? Voulez-vous fuir de Grenade captive, et vous exiler dans d'autres climats? Je peux tout, et je veux tout faire pour adoucir vos malheurs, pour vous suivre comme un esclave, pour obtenir de vous un regard d'amitié plus cher à mon cœur que ma gloire.

Mulei l'écoute, et garde un long silence. Il leve ses yeux vers le ciel, l'accuse au fond de son ame, et gémit d'avoir trop vécu. Enfin, soumis à la destinée, il serre dans ses bras sa fille, la presse en pleurant sur son sein; et la montrant à Gonzalve : Protégez-la, lui dit-il, contre nos cruels ennemis; qu'elle vive, qu'elle soit libre.... et ne pensez pas à moi.

Ils sortent alors de l'affreux cachot; ils marchent, guidés par Gonzalve, vers le palais de l'Alhambra. Ferdinand déja l'occupoit; Ferdinand, vainqueur aussitôt qu'Alamar eut quitté la breche, avoit envoyé Lara s'emparer du roi Boabdil. Ce foible monarque, au milieu des eunu-

ques, attendoit en tremblant des fers, et versoit d'inutiles larmes. Sa mere Aïxa, debout près de lui, l'œil étincelant de colere, contemploit son indigne fils : Oui, lui disoit-elle, tu dois pleurer, tu dois pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su comme un homme défendre le trône de tes aïeux.

Lara paroît dans ce moment; il commande à Boabdil de le suivre, et le conduit aux pieds de Ferdinand. Le roi détrôné fléchit le genou. Ferdinand cache son mépris sous une feinte clémence : il releve ce foible ennemi, qu'il connoît trop bien pour le craindre, et lui donne la liberté.

Enfin Grenade est par-tout conquise; par-tout l'Espagnol triomphant arbore les tours de Castille, et couronne tant d'heureux exploits par son humanité pour les vaincus. Lara, Médina, tous les chefs, font épargner un peuple qui tremble, rendent sacrés aux yeux du soldat les asyles des infortunés. Les remparts sont

116

couverts de sang ; mais la ville demeure paisible. Ferdinand conserve aux Maures soumis leur culte, leur liberté, leurs biens. Il reçoit des mains de Gonzalve le vertueux Mulei, la tendre Zuléma, comme une fille chérie, comme un roi qu'il estimoit depuis long-temps. Il leur prodigue les respects qu'il doit à leur infortune, les honneurs qu'il doit à leur rang ; et, voulant donner à Gonzalve le seul prix digne de ses exploits, il prouve au héros sa reconnoissance par ses bienfaits envers Zuléma.

Dès le lendemain l'auguste Isabelle, environnée de sa cour, montée sur un coursier blanc qui disparoît sous les pierreries, Isabelle se rend aux portes de la ville, où Ferdinand lui présente les clefs. Elle fait son entrée triomphale au milieu de toute l'armée qui bénit son nom glorieux, à travers un peuple étonné de voir des vainqueurs si cléments. Calme et modeste après la victoire, elle protege les Maures, elle honore les Espagnols.

Gonzalve et Lara, placés auprès d'elle, la conduisent à la grande mosquée, devenue le temple du Christ. La reine rend grace au Dieu des armées, le supplie de veiller toujours sur l'empire qu'il lui confia, et lui demande, non d'augmenter cet empire, mais de lui donner les vertus qui peuvent rendre ses sujets heureux.

Sur ce même autel, dans ce même temple, Gonzalve, peu de jours après, reçut la main de Zuléma. Mulei, vaincu par ses vertus, consentit à le nommer son gendre, et n'en aima pas moins sa fille, quoiqu'elle suivît la loi des Chrétiens. La reine elle-même et Ferdinand furent les témoins de ces nœuds si doux. Lara, dont le bonheur peut-être égaloit celui de Gonzalve, serroit son ami contre son cœur; et le plus grand des héros, le plus fidele des amis, la plus aimable des épouses, commencerent une longue suite de jours fortunés et glorieux.

FIN.

00102168

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016